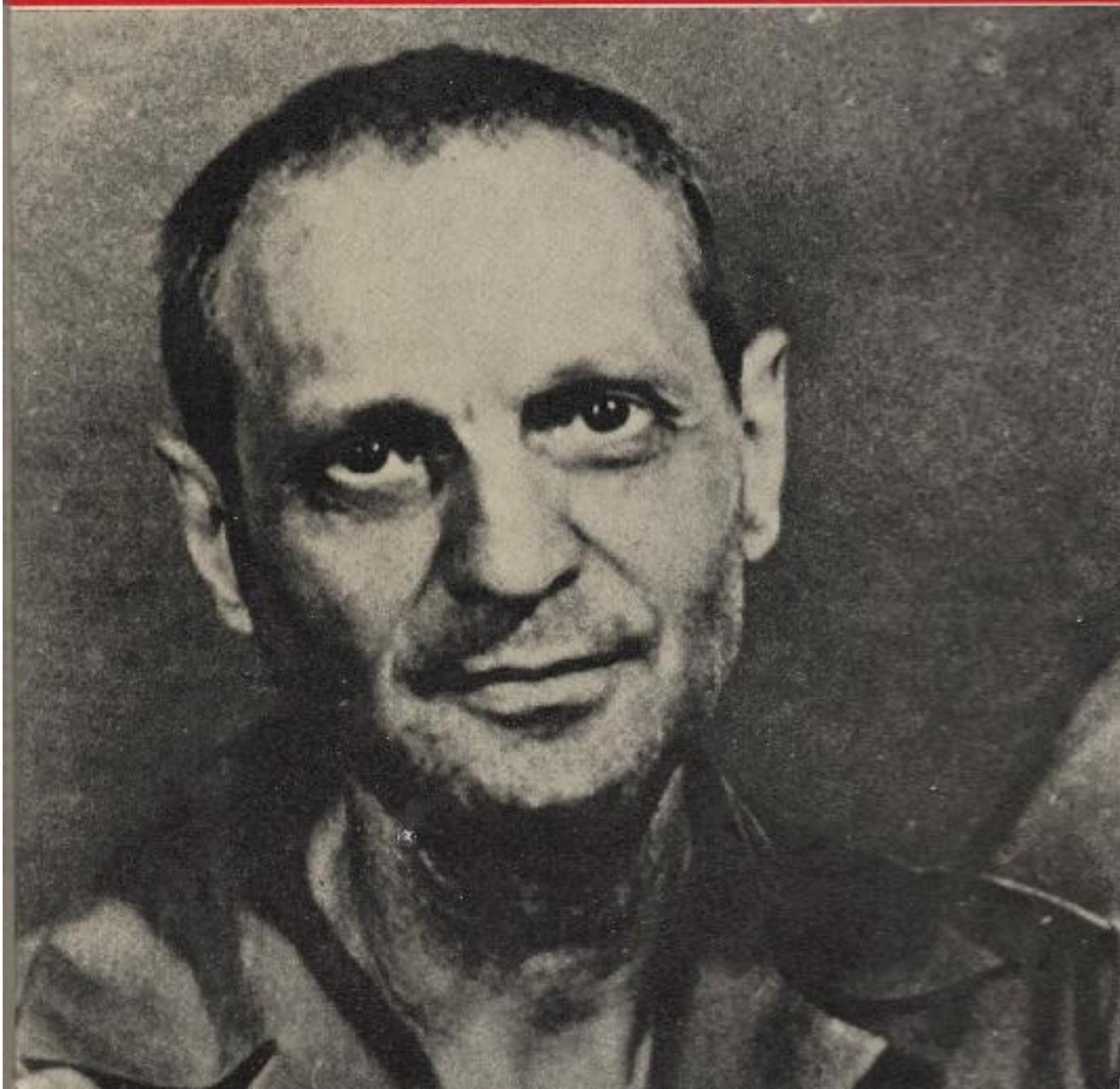


14 TMOIGNAGES

r. wurmbrand

SERMONS AU CACHOT



SERMONS AU CACHOT

Dans la collection « TÉMOIGNAGES »

- 1 - LETTRE DU DÉSERT, par Carlo Carretto (sixième édition).
- 2 - CARNETS D'UNE MAMAN, par P. de la Maduère (épuisé).
- 3 - MA VOCATION, C'EST L'AMOUR, par Sœur Mary Laurence o. p.
- 4 - CE QUI COMPTE, C'EST D'AIMER, par Carlo Carretto (quatrième édition).
- 5 - LE SCANDALE DE LA FAIM INTERPELLE L'ÉGLISE, par l'Abbé Pierre.
- 6 - Le CHRIST AU BAGNE, par Charles Alméras (troisième édition).
- 7 - JEUNES AU RENDEZ-VOUS, par Daniel Picot (épuisé).
- 8 - REQUIEM A BUCHENWALD, par Jean Héricourt (deuxième édition).
- 9 - VOICI LA NUIT... par Jean Héricourt.
- 10 - L'ÉGLISE DU SILENCE TORTURÉE POUR LE CHRIST, par Richard Wurmband (cinquième édition, 70ème mille).
- 11 - ENTERREZ-MOI AVEC MES BOTTES, par Sally Trench (deuxième édition).
- 12 - CES PRÊTRES QUI ONT SU MOURIR, par Marcel Hasquenoph.
- 13 - AU-DELA DES CHOSES, par Carlo Carretto (deuxième édition).
- 14 - SERMONS AU CACHOT, par Richard Wurmband.
- 15 - TONNERRE DE CHINE, par Aloys Regensburger.
- 16 - LA FEMME DU PASTEUR, par Sabina Wurmband.
- 17 - LETTRES A DIEU, par Jean Oger.

RICHARD WURMBRAND

Sermons au cachot

Deuxième édition

APOSTOLAT DES ÉDITIONS

ÉDITIONS PAULINES

L'original de ce livre a paru aux éditions **HODDER** et **STOUGHTON**
de Londres sous le titre **Sermons in solitary confinement.**

Traduit de l'anglais par **Philippe Léonardon.**

Apostolat des Éditions, 46-48, rue du Four F. 75 PARIS 6^e
Éditions Paulines, 250 nord, boulevard Saint-François,
SHERBROOKE, (P. Québec) CANADA

Dépôt légal 2^e trimestre 1972 - Bibliothèque national du Québec

ISBN 0-88840-041-3

PRÉFACE

Sur mes quatorze ans de prison en Roumanie communiste, j'en ai passé trois dans une cellule située à dix mètres sous terre sans jamais voir le soleil, la lune ou les étoiles, sans apercevoir ni fleurs ni neige, sans jamais voir d'autres hommes que les gardes et les inspecteurs qui nous battaient et nous torturaient.

Il était rare que j'entende un bruit dans cette prison. Les gardes portaient des souliers à semelles de feutre et je ne les entendais pas approcher.

Je n'avais ni Bible ni aucun autre livre. Pas de papier pour y écrire mes pensées. Tout ce qu'on attendait de nous en fait d'écriture était des dénonciations de nous-mêmes et d'autres personnes.

En ce temps-là j'ai rarement dormi la nuit. Je dormais le jour. Je passais toutes les heures de la nuit en exercices spirituels et en prière.

Chaque nuit je composais un sermon et le prononçais.

J'avais le fragile espoir d'être un jour libéré. Aussi essayai-je d'apprendre mes sermons par cœur. Pour cela j'eus recours à un procédé qui consistait à mettre les idées principales en vers brefs. Il y a à cela des précédents. Omar Kayyam, Nostradamus, Henri Suzo et Angelus Silesius ont tous condensé en vers très brefs un trésor de philosophie, de religion et de prophétie. Je composai donc mes vers, puis les ayant appris par cœur je les gardai dans ma mémoire en les repassant continuellement. Lorsque mon esprit sombra sous l'influence de stupéfiants violents, je les oubliai. Mais quand les effets des drogues eurent disparu, ils me revinrent très clairement.

Voici quelques-uns de mes sermons. Ma mémoire exceptionnellement bonne en conserve environ trois cent cinquante. Ces sermons ne doivent pas être jugés sur leur contenu dogmatique. Je ne vivais pas du dogme à cette époque. Personne ne l'aurait pu. L'âme se nourrit directement du Christ, et non de ce qu'on peut enseigner sur lui.

Du point de vue dogmatique David et Job eurent tort de discuter avec Dieu. Du même point de vue l'auteur du livre d'Esther eu tort

de ne pas écrire un seul mot de louange pour le Dieu qui venait d'opérer une telle délivrance de son peuple. Du point de vue dogmatique encore saint Jean-Baptiste eut tort, lorsque, de sa prison, il mit en question le fait que Jésus fût le Messie. Les dogmatistes trouveraient des fautes en Jésus lui-même. Il n'aurait pas dû trembler à Gethsémani. Mais la vie, même la vie religieuse, ne s'occupe pas des dogmes. Elle suit son propre cours, et c'est un cours qui paraît insensé aux yeux de la raison.

J'ai vécu dans des circonstances extraordinaires et je suis passé par des états d'âme exceptionnels. Il me faut les faire partager par mes frères. Tout cela doit être connu parce qu'aujourd'hui encore des dizaines de milliers de chrétiens sont en prison dans les pays communistes ; torturés et drogués ils sont gardés dans des cellules et mis en camisole de force comme je l'ai été. Beaucoup d'entre eux doivent avoir des réactions semblables aux miennes. Jésus, dans sa compassion pour les multitudes, se fit membre de celles-ci, comme charpentier dans le pauvre pays d'un peuple opprimé. On ne peut ressentir de compassion (c'est-à-dire souffrir avec) si l'on ignore l'état du cœur de ceux qui souffrent.

Etre au secret dans une cellule sous les

communistes ou les nazis, c'est atteindre au faite de la souffrance. Les réactions des chrétiens qui subissent de telles épreuves sont différentes de tout ce que l'on peut imaginer.

L'objet de ce livre est de faire connaître ces pensées et ce que l'on ressent à ceux qui sont du côté des victimes innocentes. Maintenant que je vis dans des conditions normales il y a de nombreuses idées exprimées dans ces sermons avec lesquelles je ne suis plus d'accord. Mais je rapporte mes pensées telles que je les ai eues alors.

Lecteur, ne juge pas, mais communie avec les chrétiens tes frères qui, dans leurs prisons, se trouvent dans une situation où, selon Bède le Vénérable, « il n'y a pas d'autres paroles que les gémissements, ni de figures que de tortionnaires ». Mets-toi à leur place : « Souvenez-vous des prisonniers comme si vous étiez dans les chaînes avec eux » (Heb 13,3). Cherche à imaginer ce que l'on ressent dans la solitude de la cellule et dans la torture. C'est ainsi seulement que tu pourras comprendre ce livre.

Il contient les sermons d'un pasteur dont la raison vacillait sous l'effet de la tension, comme je le reconnais maintenant. Il y a eu des moments où j'étais près de l'apostasie. Par bonheur, en ces jours les plus affreux, je ne fus pas

soumis à la torture. J'aurais probablement craqué. Les tortures ne vinrent qu'après que j'eus surmonté le désespoir.

Il m'a été facile de reconstruire un sermon tout entier à partir d'un court poème car si j'ai quitté la cellule solitaire celle-ci ne m'a jamais quitté. Il ne se passe pas de jour sans que j'y vive, que je sois dans une vaste assemblée aux Etats-Unis, dans une église ou dans une réunion de comité en Angleterre, ou seulement assis dans un train. Mon moi réel est resté pour toujours en prison. Ce n'est pas tant ma vie présente que je vis, mais continuellement ces années de prison. Non qu'elles soient une part essentielle de ma propre histoire, mais parce que je ne suis pas le vrai moi. Le vrai moi ce sont ceux qui aujourd'hui se trouvent dans des cellules solitaires, lugubres et humides en Chine rouge, en Albanie, en Roumanie, en Corée du Nord et dans d'autres pays communistes. Ce sont les petits frères de Jésus. Ils sont sur terre la partie la plus précieuse du corps mystique du Christ. Je vis leur vie quand je revois mes années de prison solitaire. C'est une étrange expérience, qui peut conduire à la folie. Peut-être y a-t-il déjà de la folie dans ces sermons.

Mais si Erasme avait raison quand il écrivit l'Eloge de la folie, pourquoi la folie n'aurait-

elle pas la permission de parler pour son propre compte ? Le communisme a rendu fous de nombreux pasteurs et de nombreux chrétiens dont l'équilibre mental a été brisé par des tortures prolongées. Pourquoi seuls des hommes sages pourraient-ils dire ce qu'ils pensent du communisme ? Pourquoi ne pas permettre aux fous de parler de leur folie ? Ce sont les pensées folles que j'ai eues lorsque j'ai été soumis à des épreuves d'une dureté défiant toute description que je couche ici sur le papier.

En prison j'ai connu ces moments où j'ai vu la victoire de la foi ; j'ai eu aussi des moments de désespoir. Pour les uns et les autres je remercie Dieu. Le désespoir portait en soi quelque bien, car il me faisait voir mes limites et m'apprenait à ne pas compter sur mes victoires personnelles ni sur ma foi, mais sur le sang rédempteur de Jésus-Christ.

Des causes nouvelles ont toujours des effets nouveaux. L'emprisonnement sous régime communiste est quelque chose de nouveau dans l'histoire de l'Eglise. Il ne peut être comparé ni aux persécutions romaines ni même aux persécutions nazies. Considérez la différence que l'on peut constater chez quelqu'un d'avec son état antérieur à la suite de l'absorption de drogues ou de lavage de cerveau et ne vous

étonnez pas de nos pensées et de nos réactions.

J'ai bien conscience que dans ces sermons certaines spéculations sont audacieuses, et d'une audace qui ne vient que d'une longue période de silence. Représentent-elles la vérité ou sont-elles hérétiques? La vérité est ce qui unit la pensée à la réalité. Mais y a-t-il quelqu'un qui connaisse toute la réalité? Nous vivons dans une réalité à part et nos pensées ont pu la refléter correctement, bien que cela puisse paraître étrange à ceux qui vivent une vie tranquille et normale. De toutes façons, c'est ainsi que je pensais alors. L'esprit de milliers de chrétiens torturés aujourd'hui dans les prisons communistes est violemment assailli par des tempêtes qui sont précisément les mêmes. C'est ce que je dois confier au papier au bénéfice de ces chrétiens qui ne désirent pas mener des vies égoïstes mais communier avec des frères qui subissent non seulement des tortures physiques mais d'effrayantes tensions spirituelles.

Laissez-moi maintenant rappeler les paroles du psalmiste : « Ecoute, ma fille, regarde et prête l'oreille, oublie ton peuple (que tu sois catholique ou protestant) et la maison de ton père » (Ps 45, 11) et, un bandeau sur les yeux, comme nous les prisonniers, descends avec moi dans la prison souterraine. Entends la porte de

la cellule se refermer derrière toi. Tu es seul. Tout bruit a cessé. L'air ne te parvient plus que par un tuyau. Si tu te sens poussé à crier à l'idée que tu es emprisonné dans cet endroit, eh bien, crie ! Les gardes ne tarderont pas à te passer la camisole de force. Mais « le roi s'est épris de ta beauté » (Ps 45, 12) si tu demeures là aussi longtemps qu'il te l'aura ordonné.

Accepte tes pensées de désespoir et de foi, tes doutes et leur solution, tes moments de folie et leur disparition. Permets que tout t'arrive. Tu imagines que tu penses. En fait tu es pensé. Il se peut que tu sois l'objet d'une expérience pour les anges, ou d'un pari entre Dieu et Satan, comme Job. Sois déterminé à ne t'accrocher qu'à Dieu, même s'il te met à mort, même s'il tue ta foi. Si tu perds ta foi, alors reste à lui sans la foi. Si tous les fruits de l'esprit disparaissent et que tu restes comme un arbre stérile qui n'a que des feuilles, souviens-toi que les feuilles aussi ont leur raison d'être. A leur ombre ceux qui sont féconds peuvent se reposer dans les bras de leur Dieu Amant. L'épousée prend des feuilles pour faire des guirlandes à son bien-aimé. Les feuilles deviennent des remèdes guérisseurs. Même quand elles jaunissent et tombent desséchées sur le sol elles peuvent faire de beaux tapis sur lesquels il s'avancera vers

ceux qui, contrairement à toi, sont restés fidèles jusqu'au bout.

Descends dans la cellule solitaire. Je t'ai mené jusqu'à sa porte. Ici je disparaissais. Tu restes seul avec lui. Ce pourra être ta chambre nuptiale. Ou bien une chambre de torture spirituelle. Je dois te quitter. Ma place est dans ma propre cellule. Tu me regardes et tu crois voir la folie sur ma face ? Peu importe. Très vite tu seras pareil à moi. Et peut-être pourras-tu dire à Jésus : « Je suis brune mais belle » (Cant 1, 5).

Nous sommes descendus dans les ténèbres. Tu y subiras les pressions des grandes profondeurs, mais aussi leur ivresse. Aux grandes profondeurs les choses n'ont plus les couleurs qu'elles ont à la surface. Le sens de la direction disparaît. L'esprit se modifie, à supposer que l'on ait la possibilité de le conserver. L'égarément est probable.

Que Dieu te vienne en aide ! Qu'il ait pitié de tous les misérables pécheurs qui passent par l'ivresse des grandes profondeurs.

R. W.

NOTE : Dans les pages suivantes, on parle à plusieurs reprises des prisonniers qui, grâce à un code, communiquent à travers les murs des cellules. Dans mon ouvrage *Mes Prisons avec Dieu* j'explique comment presque tous les prisonniers étaient arrivés à apprendre ce code. La prison nazie dont je parle était une prison roumaine du temps de la dictature de droite du général Antonescu et que les Nazis nous avait imposée.

LES LOIS INJUSTES DE DIEU

MON DIEU,

Pendant des années j'ai prêché à des hommes. J'avais presque oublié qu'il y a dans l'église un public invisible et que les anges écoutent lorsque nous expliquons votre parole.

Maintenant que je suis seul avec vous, et avec vos serviteurs invisibles, je peux commencer une nouvelle série de sermons.

A l'église, il me fallait faire attention à ne pas heurter les sentiments ou les préjugés de ceux qui m'écoutaient. Avec vous je peux être d'une franchise absolue. Vous n'avez pas d'inquisition. Vous ne me poursuivrez pas pour hérésie. Devant les autres il me fallait vous louer. Ici, je suis libre de vous interroger et de vous faire des reproches comme David, Job et d'autres l'ont fait.

Je vous dirai en toute franchise tout ce que j'ai sur le cœur.

Vous avez dit : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* » (Gen 2,18). Pourtant vous me gardez emprisonné dans une cellule. Solitaire. Vous avez créé Eve pour être avec Adam. Pourtant vous m'avez enlevé ma femme. Vous me faites précisément ce que vous-même avez reconnu être mauvais. Comment vous justifierez-vous lorsque nous nous rencontrerons ? Vous me demanderez pourquoi j'ai fait des choses que votre parole a condamnées. Il est sûrement bien pire pour un Dieu de ne pas suivre sa propre parole que pour un homme de ne pas obéir aux commandements de Dieu. Le jugement sera réciproque. Je peux maintenant comprendre les paroles d'Isaïe : « *Venez donc et discutons, dit Yahvé* » (Is 1,18).

Jésus a dit : « *Votre Père fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons* » (Mat 5, 45). Nos tortionnaires sont en ce moment sur les plages en train de jouir du soleil. Je ne l'ai pas vu depuis des mois, de ma cellule à trente pieds sous terre. Jésus me demandera beaucoup de choses lors du jugement dernier. C'est son droit. Mais je lui demanderai pourquoi le Père m'a privé du soleil. Je suis curieux de savoir comment il me répondra.

Depuis ma conversion j'ai toujours été intrigué par votre parole : « *C'est ainsi que j'allai jusqu'à leur donner des lois qui n'étaient pas bonnes et des coutumes dont ils ne pouvaient pas vivre* » (Ez 20,25). Je n'ai jamais entendu un prédicateur expliquer ce

verset. Les commentateurs l'évitent également. Je commence maintenant à comprendre quelque chose à ce mystère.

Aucune loi ne peut être juste, même si elle est divine, car toute loi comporte des principes égaux, et cela pour des hommes dont les capacités sont inégales et qui sont placés dans des situations inégales.

Ceci est vrai aussi des dix commandements. « *Tu ne te feras aucune image sculptée* » est une loi donnée aussi bien à l'homme élevé dans la stricte religion puritaine qu'à l'homme qui possède un long héritage catholique. Cette loi n'est pas juste, car ces deux hommes ne peuvent y obéir avec la même facilité. Il m'est arrivé de parler du second commandement avec un catholique et il me répondit avec candeur : « Pourquoi, vous autres protestants, êtes-vous aussi aveugles ? La loi dit « *Tu ne te feras aucune image sculptée* » ce qui ne veut pas dire que Michel-Ange ou même un modeste sculpteur n'est pas autorisé à en faire une pour vous. Il est seulement interdit aux individus de faire des images saintes chacun à sa fantaisie. Mais l'Eglise n'a pas l'interdiction de fournir aux chrétiens ces moyens d'inspiration. »

Stupéfait, je regardai ce frère catholique qui n'était nullement troublé par ce qui me tourmentait tant. Il continua : « Lorsque Dieu s'incarna en Jésus-Christ, il prit toutes les qualités des hommes, y compris celle d'être en puissance un modèle d'objet

d'art. » Et ainsi de suite. Jamais je n'y avais pensé de cette façon.

« *Honore ton père et ta mère* », est-il dit à ceux dont les pères sont des saints et des hommes bons. Mais j'ai connu des personnes qui réagissaient avec violence contre ce commandement. Tout ce qu'elles pouvaient se rappeler, c'est que leur père était un ivrogne qui les battait injustement, ou que leur mère les avait abandonnées. Dans ma paroisse, il y avait une jeune fille qui avait été violée par son père. Votre loi n'est pas juste. Elle nous commande d'aimer tous les pères, toutes les mères, même celle qui m'a légué une hérédité criminelle. J'ai le devoir d'honorer mes supérieurs ecclésiastiques. Certains d'entre eux ont choisi le martyre. D'autres sont devenus les valets des communistes. Et je dois les honorer les uns et les autres. C'est votre loi, mais elle est injuste.

« *Tu ne tueras pas* » s'adresse à un Suédois ou à un Suisse dont les pays n'ont pas connu la guerre depuis des siècles. Nous autres Roumains, nous avons reçu le même commandement bien que notre pays ait été envahi par des étrangers à chaque génération et que nous ayons le devoir de nous défendre.

« *Tu ne voleras pas* » est dit au milliardaire qui possède plus qu'il n'en aura jamais besoin et qui n'a pas de raison de voler. Pour moi qui suis affreusement affamé je volerais du pain si je pouvais en trouver. Mais alors j'aurais enfreint une de vos lois injustes.

« *Tu ne commettras pas d'adultère* » s'adresse à l'homme qui a une femme ravissante et aimante et avec laquelle il est bien accordé sur le plan sexuel. Mais cette loi est valable aussi pour celui qui a une femme insupportable ou pour une femme dont le mari est intolérable. Comme il a souffert, Jean, l'un de mes paroissiens ! Il avait une femme qui, malade depuis des années, était incapable de lui donner satisfaction. Encore une loi injuste.

« *Tu ne porteras pas de faux témoignages* » est un commandement qui s'adresse à celui qui n'a nulle raison de mentir, ou qui, peut-être, n'a pas la possibilité de le faire, dépourvu qu'il est de toute imagination ; mais il s'adresse également à moi qui suis forcé de répondre à l'inquisiteur communiste. Si je lui dis la vérité, comme il me la demande en se référant à mon obligation de chrétien, de nombreuses autres arrestations s'ensuivront.

Rahab, après avoir caché deux espions israélites, mentit en disant qu'elle ne savait ni d'où ils étaient venus ni où ils étaient allés. Eut-elle tort ?

Je me souviens que Spurgeon, prêchant sur ce sujet, disait qu'il avait souvent essayé de se mettre à la place de Rahab. Supposant qu'il avait caché des protestants persécutés et que les autorités lui demandaient s'ils étaient dans sa maison, quelle eût été sa réponse ? Sa sévérité à l'égard du mensonge était bien connue. Au temps des nazis, il nous avait

fallu mentir également. De sorte que je lus avec intérêt ce qu'il répondit : « J'ai essayé d'imaginer ce que je dirais, et je n'ai pu encore me décider... Je suis plus éclairé que ne l'était Rahab et j'ai sûrement eu plus de loisir pour examiner la question, et pourtant je ne vois pas quel parti prendre. Je ne suis pas sûr que le mensonge de Rahab n'ait pas été plus honnête et plus franc que beaucoup de faux-fuyants qui se sont présentés à l'esprit de gens très intelligents. »

J'ai souvent cité ces paroles à des frères tourmentés d'avoir menti à des autorités tyranniques. Spurgeon n'arrivait pas à se décider. Moi, je l'ai pu. Je mens aux fonctionnaires communistes qui m'interrogent, et j'ajoute que je le fais avec joie.

« *Que votre cœur ne se trouble pas* » (Jean 14,1) : Voilà qui s'adresse à la fois à l'anxieux chronique et à celui dont le caractère flegmatique fait qu'il n'est jamais inquiet. Voilà qui s'adresse au riche Américain qui n'a jamais connu les vraies difficultés, et à mon compagnon de prison qui, en cognant contre le mur, vient de me signaler en morse qu'il est condamné à mort.

Une loi ne peut s'empêcher d'être injuste. Même vous, ô mon Dieu, vous n'avez pu éviter l'injustice à partir du moment où vous avez commencé à faire des lois.

Ainsi votre injustice ne consiste-t-elle pas seulement en ce que vous me maintenez dans la solitude

et me privez de soleil. Le problème est plus vaste. Votre injustice première a été de soumettre les hommes à des lois.

Je vous abandonne mes problèmes personnels. Il y a une façon de se libérer d'une chose qui vous tourmente, c'est de noyer sa peine personnelle, qui n'est qu'une goutte infime, dans l'océan infini de la douleur universelle. Mais c'est le problème général que je pose. Pourquoi avez-vous commis une injustice au détriment de l'humanité en nous donnant des ordonnances que vous-même reconnaissez être injustes ?

Vous avez besoin de Jésus, comme j'ai besoin de lui. Il est l'Intercesseur et le Médiateur. Je l'entends chaque nuit qui intercède et intervient comme médiateur pour vous, afin que je vous comprenne et vous aime, de même qu'il intercède pour moi auprès de vous.

Vous avez eu besoin de son incarnation autant que moi, mais pour une raison entièrement différente. Vous avez toujours connu l'homme tel qu'il apparaît dans la perspective de la Divinité. Mais cela ne vous offre pas la vérité tout entière. De la cellule voisine de la mienne un ci-devant juge m'a fait connaître en cognant sur le mur combien il regrette toutes les condamnations à la prison qu'il a prononcées. Il a rendu ces jugements sans savoir ce que c'était que de passer des années en prison. Vous avez jugé des hommes sans avoir vécu, souffert ou avoir été tenté.

Vous aviez besoin d'avoir expérimenté la nature humaine. Vous avez été enrichi par l'expérience de votre Fils fait homme. « *Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné le jour de ses épousailles* » (Cant 3,11). De toute éternité le Christ a possédé toutes sortes de magnifiques couronnes. La plus belle lui a été donnée par sa sainte mère : la couronne de l'Homme-Dieu. Il a connu la pauvreté, les outrages, les coups, la tentation. Il est mort. Enrichi par cette expérience il est retourné vers vous. Et maintenant vous pouvez bien mieux nous comprendre.

Vous êtes un Dieu vivant. Vivre c'est se développer, c'est croître. Ce qui reste immuable ne vit pas. L'appel constant des Eglises à « magnifier le Seigneur » nous apprend que vous pouvez être magnifié, c'est-à-dire rendu plus grand. Jésus vous a magnifié.

Pour avoir vraiment vécu une vie d'homme, Jésus-Christ a dévoilé pleinement au ciel la vie humaine vécue de l'intérieur.

Et d'un autre côté il nous explique sur terre, chaque nuit, le mystère de Dieu qui fait des lois qu'il reconnaît lui-même comme mauvaises.



Je me suis arrêté de vous parler. Pas par artifice de rhétorique, car de tels procédés sont inutiles lors-

qu'on s'adresse à vous. Je me suis arrêté parce que j'écoutais, de même qu'au ciel le chant des séraphins est coupé de moments de silence lorsque la fumée de l'encens qui accompagne les prières des saints s'élève devant vous.

J'ai entendu le Christ m'expliquer (et c'est merveilleux de voir comme ses brebis discernent sa voix) que vous nous avez donné la loi dans l'espoir que sans nous y arrêter nous saurions la dépasser pour aboutir là où vous avez vraiment voulu.

Il y a quelque chose dont je suis sûr maintenant, c'est que votre commandement est une chose et que votre désir en est une autre.

Vous dites par exemple : « *La vengeance m'appartient.* » Cette volonté, vous l'exprimez pour montrer votre colère, mais vous croyez que notre foi sera assez grande pour arrêter votre main lorsque vous voudrez vous venger. Oui, nous vous en empêcherons, même si vous nous commandez de ne pas le faire. Un bon chien de berger ne s'arrête pas facilement d'aboyer après un étranger même si le berger lui ordonne de cesser.

Il m'est arrivé une fois de parler durement à mon fils pour lui reprocher quelque méfait. Comme il ne me regardait pas en face je lui ai demandé pourquoi. Il me répondit : « Je ne regarde pas votre bouche d'où sortent des paroles amères, mais votre cœur plein d'amour d'où elles viennent. » De même nous

n'avons pas à considérer les strictes paroles de vos commandements mais les intentions pleines d'amour avec lesquelles vous nous les avez données.

David connaissait toutes vos lois sur les sacrifices d'animaux, mais il dit : « *Tu ne prends plaisir ni aux sacrifices ni aux offrandes* » (Ps 40,7). Les Juifs tenaient des Egyptiens l'idée erronée selon laquelle les dieux attendent toujours de nous que nous leur offrions quelque chose. Yahveh, pour les empêcher de se livrer à des sacrifices humains comme le faisaient d'autres peuples, leur ordonna de ne pas aller au-delà d'un agneau ou d'un pigeon. Mais David estima qu'une nouvelle vie commence pour un homme quand il comprend que c'est vous qui avez sacrifié celui que vous aimez le plus. Vous ne vous attendez pas à nous voir tuer pour vous plaire.

Une de vos lois les plus iniques concerne les villes de refuge (cf. Nomb 35).

Si quelqu'un a tué involontairement et que les parents de la victime veulent se venger, vous avez commandé que l'homicide s'enfuit dans une ville de refuge. Supposez que plusieurs hommes soient coupables d'un tel meurtre, mais que l'un puisse courir plus vite que les autres. Tout le monde ne peut courir à la même vitesse. Celui qui court bien arrive à la ville de refuge sain et sauf bien qu'il soit aussi coupable que ses camarades, lesquels, parce qu'ils sont moins rapides, sont tués par les vengeurs. La justice

peut-elle dépendre de la vitesse à laquelle un homme peut mouvoir ses jambes ?

Cette iniquité se poursuit dans le Nouveau Testament où il est dit que ceux qui triomphent recevront leur récompense. Qu'en est-il donc de ceux qui sont vaincus par le péché, bien qu'ils aient soupiré après la sainteté ?

Selon la loi, l'amour n'obtiendra jamais le prix car l'amour est toujours battu dans la course. Seuls le mal et le vice peuvent atteindre le record. L'amour, lui, est toujours attardé.

C'est ce que Jésus nous apprend dans la parabole du bon Samaritain.

Trois hommes avaient engagé un pari à qui irait le plus vite de Jérusalem à Jéricho. C'étaient un prêtre juif, un lévite et un Samaritain. Tous les trois partirent au même moment. Le prêtre et le lévite étaient ambitieux, et ils se dépêchent pour gagner le pari et en tirer gloire. Ils entendent les gémissements d'un blessé qui souffre, puis des appels au secours. Comme c'étaient des hommes bons ils éprouvent de la compassion, et, tout en courant, disent une prière pour le blessé mais ne s'arrêtent pas à cause du prix à gagner dans cette course. En outre l'endroit était dangereux. On disait qu'il y avait par là des bandits.

Le Samaritain était un homme tout différent. On se demande pourquoi il s'était engagé dans ce pari.

Pour lui, ce qui avait le plus d'importance ce n'était ni l'argent ni la gloire, mais l'amour pour tout ce qui vit. Ayant entendu les gémissements, il se baisse, panse le blessé et l'amène à une auberge située en arrière de sa route. C'est ainsi qu'il perdit la course, comme l'amour le fait toujours.

« *Je languis d'amour* », dit l'épouse (Cant 5,8). Les malades ne peuvent gagner les courses ; ils ne peuvent triompher. Jésus a dit : « *Le Royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui s'en emparent de force* » (Mat 11,12). Mais l'amour n'a pas de force qui lui permette de se livrer à la violence. Il est aisé à un grand pécheur de forcer la porte du ciel. Les saints et les êtres aimants doivent compter sur la grâce plus que les autres pour être sauvés car ils ne peuvent faire que bien peu par eux-mêmes.

Il est injuste que la loi exige de tous la même rapidité et les mêmes victoires.

Je comprends maintenant pourquoi je dois attendre si longtemps en prison la venue de l'Époux. Je suis sûr qu'il est parti de chez lui pour venir nous secourir, mais il s'arrête auprès de tous les blessés qu'il rencontre sur son chemin. Jaïre l'avait imploré pour sa fille mourante, mais Jésus rencontra en route une femme malade, de sorte qu'il laissa la fille de Jaïre mourir dans l'intervalle (cf. Marc 5).

Qui sait si Jésus, venant à notre secours, n'a pas

rencontré en chemin une fleur dont les pétales étaient alourdies par des gouttes de rosée, et s'il ne s'est pas arrêté pour les redresser ?

Je suis malade d'amour, et ainsi ne puis exécuter vos tâches. Vous êtes l'amour même, donc la maladie même. Vous ne pouvez arriver à l'heure pour me rendre à ma famille bien que vous sachiez qu' « *il n'est pas bon que l'homme soit seul* ». Vous êtes malade d'amour et ne pouvez faire se lever le soleil pour moi aussi. Qui sait, Père, quelle brebis tombée dans un fossé il vous a fallu secourir quand Jésus était sur le Golgotha ? Alors il a fallu qu'il reste sans un rayon de lumière et sans une goutte d'eau.

Je ne puis obéir à la loi. Par l'intermédiaire de Jésus vous m'avez relevé de cette obligation.

A vous sont tous les handicaps de l'amour, et vous ne pouvez remplir vos nombreuses promesses d'être mon secours. Moi, je vous libère de toutes les obligations prises à mon égard dans l'Alliance, de même que vous me libérez de toutes vos ordonnances. Elles ne sont pas bonnes. Ce ne sont que des généralités. Pour vous, je suis unique, comme vous l'êtes pour moi.

Et c'est ensemble que nous passerons les années de ma prison solitaire, satisfaits d'aimer et d'être aimés. Je ne vous reprocherai pas vos mauvaises ordonnances ni vos lois injustes. Vous ne me reprocherez pas de les avoir violées.

Quel bonheur d'avoir pu pour la première fois vous parler si ouvertement. Et voici qu'enfin je comprends que vous ne m'avez pas abandonné. Je suis avec vous. Et vous ne m'avez pas non plus laissé sans soleil. Je vois le soleil de votre justice qui se lève dans l'obscurité de ma cellule.

Merci, mon Dieu. Je vous loue.

Amen.

UN CHRÉTIEN RENCONTRE GABRIEL

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

Je ne peux pas vous voir, mais je vous prêcherai de loin.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir des perceptions extra-sensorielles. En voici un exemple.

Une femme russe, officier de l'armée, avait été convertie dans mon foyer. Puis elle s'en était allée avec son régiment du côté de la Hongrie et de l'Autriche et je n'avais plus entendu parler d'elle. Là-dessus nous avons quitté notre logement et emménagé dans une autre maison. Un matin, à l'heure la plus occupée, j'éprouvai une impulsion irrésistible à retourner à mon ancien appartement bien que je n'aie rien à y faire. Comme j'approchai de la maison, j'aperçus cette sœur russe qui s'y dirigeait en venant de l'autre direction. Elle passait par Bucarest pour rentrer chez elle à Stalingrad. Entre deux trains, ayant quelques heures disponibles, elle avait prié de tout son cœur que je sois à la maison et qu'elle

puisse ainsi compléter son instruction chrétienne. Si je ne m'étais pas trouvé là à ce moment précis cette chance unique aurait été perdue.

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples analogues.

Peut-être que vous aussi vous êtes capables de pareilles télé-perceptions. Les prophètes de l'antiquité parlaient à des hommes très éloignés. « *Sonnez de la trompette, habitants de Sophar... habitants de Lachis... Et vous aussi habitants de Marésa, j'amènerai un conquérant !... Et toi, Bethléem Ephrata* », dit Michée dans un seul et même discours (1,11-15 ; 5,2), certain que les anges vont porter ses paroles à ces villes éloignées les unes des autres.

De même, je suis certain que mes paroles prononcées dans une cellule solitaire atteindront au moins quelques-uns d'entre vous, ceux qui possèdent la rare vertu du silence attentif.

Je partagerai avec vous quelques-unes des expériences spirituelles par lesquelles nous passons dans notre prison souterraine. Bien que chacun soit isolé dans sa cellule nous communiquons les uns avec les autres en frappant des messages en code sur les murs. C'est ainsi que je suis au courant des événements suivants.

Il était dix heures du soir. Nous savons toujours exactement quand il est dix heures. C'est avec une exactitude chronométrique que commencent à cette

heure-là les grandes tortures. Le matin on peut recevoir de rudes corrections, mais les tortures sont réservées pour cette heure de ténèbres. On peut entendre les hurlements. L'acoustique de ces corridors voûtés est ainsi faite que les plaintes rebondissent d'un mur à l'autre avec une force toujours croissante. Dès le premier cri le signal est donné par les murs d'une cellule à l'autre, ce sont trois coups qui nous avertissent de commencer les exercices spirituels ; et d'abord un examen de conscience où l'on juge toutes les attitudes, les pensées et les actions de la journée écoulée. C'est un Père jésuite qui nous a appris à faire ainsi.

Le chrétien dont je vous parle aujourd'hui n'avait pas beaucoup d'estime pour cette sorte d'examen personnel. Il pensait que la conscience n'est pas tant la voix de Dieu en nous que celle de notre environnement social. Une action qui susciterait probablement un grand remords chez tel chrétien est considérée comme moralement justifiée par tel autre venu d'un milieu différent. La conscience nous juge selon ses lois propres. Mais les lois sont des généralisations et ne tiennent pas compte des possibilités individuelles ni des circonstances. On peut être un protestant inébranlable et ne croire qu'au seul salut par la foi. Mais la conscience est toujours catholique et vous torture en vous rappelant vos actions comme si vos rapports avec Dieu dépendaient de celle-ci.

La conscience ne sait rien de la causalité. Elle

n'accepte pas le déterminisme. Elle croit à l'erreur de la libre volonté. Elle ne reconnaît pas ce fait évident que mon action est le résultat du caractère que m'a formé toute ma vie passée, et la seule réponse qu'en tant que personnalité unique je puisse faire à partir de stimulants extérieurs. La conscience attribue à moi seul la culpabilité d'une action qui n'a été que le résultat final de l'influence de milliers d'autres personnes : ancêtres qui m'ont transmis une certaine hérédité ; professeurs et parents qui m'ont donné une éducation fautive ; auteurs, acteurs, amis et ennemis qui ont moulé mon âme ; pressions de l'environnement social et ainsi de suite.

La conscience ne sait rien des plans de Dieu dans lesquels mon action mauvaise a pu jouer un rôle nécessaire. « *Car c'est une ligue, en vérité, qu'Hérode et Ponce Pilate avec les nations païennes et le peuple d'Israël ont formée dans cette ville contre ton saint serviteur Jésus, que tu as oint ; ils n'ont fait ainsi qu'accomplir tout ce que, dans ta puissance et ta sagesse, tu avais décidé par avance* » (Act 4, 27-28).

La conscience est prévenue. Quand on examine tout ce qu'on a fait dans la journée elle ne rappellera que les mauvaises choses. Elle oublie les bonnes. Elle ne fait de distinction qu'entre le blanc et le noir. Elle ignore le gris — cette nécessité qu'imposent parfois les circonstances de la vie d'avoir à choisir non pas entre le bien et le mal mais entre deux maux.

La conscience n'accepte pas les paroles de saint Philippe de Néri selon lesquelles nous ne devons pas espérer devenir des saints en quatre jours. Tout ce qu'elle arrive à faire après beaucoup de doutes et de tourments, c'est d'accepter la rémission des péchés, c'est-à-dire le pardon des fautes commises. La doctrine la plus transcendante de la Bible, celle de la justification, selon laquelle nous avons la possibilité d'apparaître devant Dieu absolument libre de toute culpabilité est totalement inacceptable pour la conscience. Celle-ci est incapable de saisir la vérité selon laquelle non seulement le pécheur mais aussi le péché peuvent devenir blancs comme neige (cf. Is 1,18).

Je ne voudrais pas abolir la conscience comme le fit Hitler qui l'appelait une invention juive. Les résultats en furent atroces. La conscience possède une immense valeur sociale. Une conscience délicate fait prendre l'attitude qui convient à l'égard du prochain. Mais Dieu ne vous aime ni plus ni moins après une bonne action qu'après une mauvaise.

L'examen de conscience laisse toujours triste. On compare ce qu'on a fait avec ce que Jésus aurait fait dans les mêmes circonstances, et l'on s'adresse d'amers reproches. Mais se demander ce que Jésus aurait fait dans ces circonstances est aussi raisonnable que se demander jusqu'où un escargot aurait pu aller en un jour s'il avait été un lièvre. C'est un escargot et non un lièvre. Et, moi, je suis moi, et

non Jésus. Pour agir comme Jésus, il aurait fallu que je sois Dieu incarné né d'une vierge sainte. Il aurait fallu avoir reçu son éducation, avoir des anges à ma disposition, posséder son pouvoir miraculeux, être un prophète et un charpentier il y a deux mille ans en Palestine.

Luther a mis les hommes en garde contre le grand péché qu'est la tristesse. Il a dit que pour un chrétien il vaut mieux être ivre que triste. Les communistes nous ont suffisamment torturés. Pourquoi nous torturer nous-mêmes ? Luther a dit encore que le remords avant le Calvaire est de Dieu, mais que le remords après le Calvaire est du diable. Repentez-vous de vos péchés, certes, mais ne faites pas de vos péchés le sujet d'une longue et mélancolique méditation. Pourquoi tricher devant Dieu en consacrant mon temps et mon énergie aux remords ? Je suis plus grand que mes péchés. La conscience essaierait de m'identifier à eux.

Notre frère repoussait ces tortures de l'âme. Le Talmud dit : « Le soleil est couché, le temps est clair. » Quand chaque nuit le signal était donné notre frère avait l'habitude de se préparer à danser pour la gloire de Dieu.

Avant que le signal ne fût donné il restait étendu sur son lit. Comme le tic-tac d'une montre, chaque pulsation de son cœur contenait une pensée sur Jésus. Son désir de l'Epoux était comme un feu brûlant. Il

soupirait « Jésus » à chaque respiration. Puis le signal se faisait entendre. Il était temps de commencer sa danse sacrée, et peut-être insensée.

Tout en dansant il entendit un ange qui disait : « Salut, Georges, plein de grâce. Le Seigneur est avec toi. Tu es béni. » Ce frère avait été élevé dans le respect des traditions des anciens pères du désert. Il savait ce qu'il convient de faire en pareille circonstance. Il demanda à l'ange : « A qui es-tu envoyé ? » L'ange répondit : « A toi, Georges. » Le chrétien répliqua : « Il y en a beaucoup d'autres qui s'appellent Georges dans les cellules voisines. Tu t'es trompé. Je ne suis pas digne d'entendre la voix des anges. » Les cercles qu'il décrivait en dansant devinrent encore plus insensés pour repousser la tentation. Cette danse était un sacrifice sur l'autel de Dieu.

Mais l'ange, qui était Gabriel, demeurait. Comme ils sont persévérants, les anges ! Alors quelque chose se conçut en ce chrétien, comme jadis en Marie (ou peut-être ne fit-il que découvrir alors ce qui avait été là depuis longtemps). Voici que s'anima en ce chrétien le germe d'une vie nouvelle qui allait lui donner désormais le pouvoir de triompher là où il avait été vaincu naguère. Il sut qu'il allait être capable de supporter pire que la mort, même les railleries les plus insupportables.

Depuis cette expérience ce chrétien ne vit plus,

c'est le Christ qui vit en lui. Il ne vit plus que pour entretenir cette vie nouvelle, pour susciter en lui l'auteur de toute vertu. Et quelle responsabilité ! Comme Marie il a pour tâche de veiller au développement du roi du ciel lui-même.

Ce chrétien a le sentiment que sa tâche particulière est de faire de Jésus un homme du vingtième siècle, ou plutôt du vingt et unième siècle ; d'en faire un intellectuel moderne, ou plutôt d'en faire celui qui montrera aux intellectuels modernes le chemin à suivre. Sa tâche est d'en faire un homme qui pleurera, dans notre génération, comme il a pleuré à Jérusalem il y a deux mille ans ; d'en faire l'homme de douleurs d'aujourd'hui.

Jésus ne cesse pas de pleurer.

Il y a une vieille légende qui raconte que dans l'enfance de Jésus, Joseph l'aimait tellement qu'il ne revenait jamais du marché à la maison sans lui apporter un jouet ou une friandise. Le petit Jésus y était tellement habitué qu'à chaque départ de Joseph pour aller en ville, il restait près d'une fenêtre à attendre son retour. Il courait alors le rejoindre et lui demandait : « Père, que m'as-tu apporté ? » Il arriva une fois qu'étant sans argent Joseph rentra chez lui les mains vides. Jésus étant accouru et ayant posé la question habituelle, Joseph découragé répondit : « Rien » ; l'enfant se mit alors à pleurer amèrement. Ce que voyant, Joseph se mit aussi à pleurer.

La Sainte Vierge étant sortie de la maison les vit tous deux en pleurs et demanda ce qu'il y avait. Joseph l'ayant expliqué, elle dit, stupéfaite : « Je peux comprendre pourquoi il pleure. Il n'est qu'un enfant. Mais pourquoi toi es-tu en larmes ? » Joseph répondit : « Les pleurs de Jésus ont un sens profond. Cet enfant sera toujours près d'une fenêtre du Ciel pour attendre le retour de ses biens-aimés. Il courra au-devant de chacun d'eux en demandant ce qu'il lui aura rapporté. Et si la réponse, comme la mienne, est « rien », il pleurera au ciel comme tu le vois pleurer maintenant. »

Le chrétien dont je parle pense que sa tâche est d'actualiser ces larmes. De même que je dis que Jésus a pleuré sur Jérusalem, de même il pleurera maintenant sur Moscou qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés. Il pleurera sur Berlin, capitale d'une grande nation qui ne peut être unifiée. Il pleurera sur Oslo et Stockholm, villes aux églises vides. Il pleurera sur Londres et Washington qui ont sacrifié un tiers du monde aux mains des tortionnaires communistes. Ils viennent de battre une femme dont j'entends en ce moment les cris déchirants. Il pleurera sur Paris plein de vices et d'athéisme.

Jésus vit maintenant dans le cœur de ce chrétien. Ceux qui ne possèdent pas Jésus, ou qui n'ont seulement qu'un fantôme (le Jésus d'il y a deux mille ans) se moqueront de cet homme qui est une Marie

d'aujourd'hui. Ils disent sans fin le rosaire — « Je vous salue, Marie, pleine de grâce », s'adressant toujours à la Marie de l'antiquité, et restent aveugles à la Marie d'aujourd'hui.

Mais c'est que ce chrétien a rencontré Gabriel. Il a vécu dans la réalité de l'union mystique. Le Christ a été conçu en lui.

Amen.

LA MÈRE DU SEIGNEUR

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

Nous vivons de très peu. L'enfant riche environné de jouets n'y trouve qu'ennui. L'enfant des faubourgs a une boîte qu'il pousse et traîne partout ; il dit que c'est une auto, un wagon, un moteur. Il a un bâton qu'il chevauche et appelle son cheval. Ainsi vivons-nous de petites choses que notre imagination enrichit.

Notre télégraphe mural fonctionne parfaitement. Dans la quatrième cellule à ma droite il y a une jeune fille de l'Eglise du silence ; elle a été durement torturée mais n'a rien trahi. Elle n'a que dix-huit ans et se nomme Marie.

Cette communication m'a suggéré diverses pensées que je voudrais partager avec vous.

Marie : quel saint nom !

Les peuples primitifs ont toujours eu des déesses en même temps que des dieux. Sous une apparence

déformée ils ont su faire preuve d'une intuition fondamentalement exacte, ou alors c'est qu'ils ont conservé quelque chose de la révélation originelle. Il y a dans la Divinité un principe féminin. Les savants qui ont le privilège d'étudier la Sainte Ecriture dans la langue originale savent que « *ruah* », qui en hébreu signifie esprit, est un mot du genre féminin. Dans le chapitre de la Genèse, en traduisant littéralement on doit dire : « *Et l'esprit de Dieu se mouvait de façon féminine (merahefet) à la surface des eaux.* » En araméen, langue dans laquelle parlait Jésus, le substantif qui désigne l'esprit est également du genre féminin : « *ruha* ».

L'ange qui apparut à Joseph en songe lui dit que son épouse, Marie, « *donnera naissance à un fils que tu appelleras Jésus* » (en hébreu Jeshuah, encore un nom féminin). C'est comme si nous appelions un garçon Hélène ou Catherine.

Un homme au nom de femme. C'est ce mystère qui s'exprimait dans l'apparence extérieure des prêtres orthodoxes. Il leur fallait avoir une barbe et porter une robe de femme.

Chaque fois que je sens la présence de Dieu dans ma cellule solitaire j'ai toujours l'impression qu'il y a aussi une présence féminine. Saint Jean l'Evangéliste, dans des conditions semblables aux miennes, seul, et exilé à Patmos, vit Dieu siégeant sur un trône : « *Celui qui était assis avait l'aspect d'une*

Pierre de jaspé et de sardoine » (Apoc 4,2-3). Mais, il apparut aussi dans le ciel ce qui lui sembla, comme à moi, une grande merveille : « Une femme, revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête » (Apoc 12,1). Les commentateurs font toutes sortes de suppositions pour savoir qui peut être cette femme. L'explication se trouve au début même de la Bible : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (Gen 1,27). C'est là l'image de Dieu, homme et femme. Il y a donc un principe féminin dans la Divinité. La Kabbale l'appelle « la matrone ». Dieu possède toutes les perfections : il ne saurait se limiter à celles qui sont masculines.

Lors de mon arrestation par les Nazis, je vis des prisonniers que l'on faisait sortir dans la cour de la prison pour qu'ils puissent prendre de l'exercice. Tous avaient les bras maintenus dans le dos par des menottes, et, enchaînés les uns aux autres, il leur fallait marcher en rond. Voyant cela, un prêtre catholique s'écria : « Un rosaire humain ! » Et, n'ayant pas de chapelet, il récita ses « ave maria » en prenant chacun des hommes avec lesquels il était enchaîné comme un grain du rosaire.

Un incident comme celui-là peut remuer même le cœur d'un protestant. Mon amour pour Marie et ma révérence ont assurément grandi à la suite des expériences que j'ai subies en prison.

Et maintenant que j'entends parler de cette Marie torturée qui est près de moi, mes pensées vont à la mère du Seigneur.

La généalogie de Jésus, telle que la rapporte Matthieu, comporte quarante-deux générations d'Abraham au Christ. Mais, si on les compte on trouvera qu'il n'en est énuméré que quarante et une, y compris le Christ. Saint Matthieu était un publicain, de sorte que nous pouvons supposer qu'il savait compter. Pourquoi sa liste comprenait-elle quarante et une générations alors qu'il disait qu'il y en avait quarante-deux ? Si c'était une simple erreur, comment se fait-il qu'elle ait été perpétuée pendant vingt siècles ? On peut voir que saint Matthieu voulait dissimuler un mystère à ce fait qu'il semble réellement donner quarante-deux noms grâce à un procédé astucieux. Il dispose de trois listes, comptant chacune quatorze noms. Il répète le nom de Jéchonias. C'est le dernier de la seconde série et le premier de la troisième ; de sorte que le lecteur inattentif pourra ne jamais remarquer que l'un des quarante-deux prétendus manque. Quel est ce quarante-deuxième anneau qui manque ?

Autre curiosité biblique : presque toutes les femmes de l'Evangile se nomment Marie ; il y a Marie, la Sainte Vierge ; Marie-Madeleine ; Marie de Béthanie ; Marie, Mère de Jacques et de Joseph ; Marie, épouse de Cléopas ; enfin, celle qu'on appelle sim-

plement « l'autre Marie ». Cela fait six. S'il y avait encore une autre Marie, on obtiendrait le nombre sacré, sept. Manque-t-il une Marie ?

Auprès de la croix se tenaient seulement des Marie au nombre de trois. Le verset correspondant de la Bible est étrange : « *Près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie* » (Jean 19,25). Mais le nom de la mère était Marie, et deux sœurs n'ont pas le même nom.

Le nom de Marie (en hébreu Miriam, « l'étoile de la mer », l'étoile qui indique la voie à ceux qui voguent sur l'océan de la spiritualité) ne serait-il pas utilisé dans la Bible seulement comme un nom de personne ? Il semble que ç'ait été aussi un titre donné à un certain type de femme chrétienne dans l'Eglise primitive, de même que les communistes s'appellent entre eux « camarades », et qu'il y a des titres dans l'armée et dans la franc-maçonnerie.

Ainsi chacun pourrait-il devenir une Marie, de même que chacun peut devenir un camarade ou un major dans l'armée.

Troisième mystère : « *Celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est pour moi frère, sœur et mère* » (Mat 12,50). Il est le premier-né parmi de nombreux frères. Il est aisé de comprendre cet état de frère. Mais comment quelqu'un peut-il devenir sa mère ? Et, il dit que cela aussi est possible.

C'est un grand privilège que d'être enfant de

Dieu, mais combien plus grand privilège celui de posséder Dieu en tant que son enfant ! Jésus nous dit que cela nous est possible. Nestorius s'est battu contre la désignation de Marie comme « Théotokos » (celle qui donne naissance à Dieu), mais un Concile général de l'Eglise lui donna tort. Le Christ est Dieu. Et Marie a tenu Dieu, comme son bébé, dans ses bras. Elle l'a lavé, a pris soin de lui, l'a nourri et élevé. Son Dieu dépendait d'elle. Elle est unique comme la première et la plus grande mère de Dieu. Mais cette expérience n'est pas réservée à elle seule. Jésus dit que quiconque fait sa volonté peut être sa mère, et peut avoir avec lui les rapports qu'une mère possède avec son enfant.

Que signifie tout cela ?

La forme la plus haute de l'amour est celle d'une mère pour son enfant. A l'amour de l'enfant pour sa mère se mélange un petit grain d'intérêt ; pour tous ses besoins il se tourne vers elle. L'amour de l'enfant pour son père y ressemble : c'est le père qui fournit l'argent de poche. Dans tout amour humain il y a une certaine forme d'intérêt. Seul l'amour maternel est prêt au sacrifice total. La mère donne tout pour son enfant sans s'attendre à rien recevoir en échange.

Marie, mère de Dieu, donna tout pour Jésus et ne reçut rien de lui, pas même de bonnes paroles. Après sa résurrection, s'étant montré à un si grand nombre

il ne se montra pas à sa mère. Il y avait là un dessein. Il lui offrait ainsi la chance suprême de donner à Dieu sans prétendre rien recevoir en échange.

Ceux qui sont parvenus à cet état spirituel portent le titre de « Marie ». Je crois que ce devrait être le sens de l'expression catholique de « marianite ». Dans ce cas les protestants ne sauraient objecter.

Mais revenons à cet anneau qui manque dans la généalogie de Jésus. Cette généalogie n'a pas un caractère historique. Une comparaison même superficielle avec la généalogie des rois juifs de l'Ancien Testament et avec celle de Luc suffit à montrer qu'elles ne concordent pas. Celle de Jésus, selon saint Matthieu, n'est pas une énumération historique mais une série de degrés vers l'initiation.

On commence par s'identifier à Abraham, père de tous les croyants, on passe par l'expérience d'Isaac prêt d'être immolé par son père, de même que les chrétiens, dans notre pays, doivent priver leurs enfants d'une enfance heureuse pour qu'ils puissent rester fidèles au Christ. On devient ensuite Jacob, qui vit les anges monter et descendre pour lui montrer que dans la vie spirituelle on ne peut s'arrêter à aucun endroit. Si l'on n'avance pas on recule. Dieu est en haut de l'échelle. Une douce communion avec lui n'est possible que là. L'initiation se poursuit. On revit les vies de Juda et de tous les autres jusqu'au niveau de Marie, où l'on est vis-à-vis de Dieu comme une mère vis-à-vis de son enfant. La Marie d'il y a deux

mille ans a donné naissance à Jésus-Christ, personne historique dont parle l'Évangile.

Mais, vous pouvez vous-même rencontrer l'archange Gabriel. Le Christ peut être conçu dans votre cœur, comme résultat des quarante expériences passées de communion avec des saints, des personnes du commun et des pécheurs de tous les temps. Vous pouvez être une Marie animée d'un amour qui se sacrifie, qui ne désire que donner, sans rien demander en échange. Le Christ en vous, l'espérance de gloire, sera la quarante-deuxième personne de la chaîne. Le but sera atteint.

Il faut se concentrer sur une seule chose : servir Dieu qui est votre enfant. Ne jamais faiblir là-dessus, même quand les communistes vous tentent en promettant de vous libérer si vous trahissez ; même si l'on vous torture.

Je vous salue, Marie, ma sœur bien-aimée de la quatrième cellule ; je vous salue, Marie, pleine de grâces. Dieu est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et, comment se fait-il que la mère de mon Seigneur soit assise près de moi dans une cellule royale de la prison ? Car voici qu'aussitôt la nouvelle portée par le télégraphe mural de votre présence et de votre fidélité, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.

Que Dieu nous aide tous à arriver au maillon final et manquant de la généalogie de saint Matthieu.

Amen.

LE DEVOIR NE CESSE JAMAIS

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

Saint Paul avait la possibilité d'écrire des lettres quand il était en prison. Il disposait d'encre et de parchemin. Saint Jean, lui aussi, pouvait écrire aux Eglises durant son exil de Patmos. Nous n'avons ni papier ni encre. Mais il y a une façon d'écrire que les communistes ne peuvent nous interdire : écrire avec l'Esprit sur le cœur des hommes, même s'ils sont loin de nous.

Je peux bien vous apprendre la technique de cette écriture afin que vous soyez, vous aussi, capables de vous en servir.

Une technique en matière de spiritualité ? Habituellement les chrétiens sont très vagues quand il s'agit de penser ou de parler de spiritualité. Mais il y a des lois de l'Esprit de même qu'il y a des lois qui régissent le monde matériel. Les prophètes de l'antiquité savaient non seulement qu'ils avaient été en

rapport avec un ange, mais ils connaissaient également son nom, Michel ou Gabriel. Quand on est initié aux lois de l'Esprit on peut recourir à une certaine technique, de même que sur le plan matériel une technique devient possible dès lors qu'on connaît les lois naturelles.

Les principes fondamentaux qui permettent d'écrire avec l'Esprit dans le cœur d'hommes très éloignés sont les suivants :

1. Ne pensez pas à l'homme sur lequel vous désirez vous concentrer pour lui transmettre un message de Dieu, si ce n'est au moment même de cette concentration. Ne parlez pas de lui. Il faut qu'il soit hors de votre esprit. Alors tout le potentiel d'intérêt et d'amour que vous lui portez, et qui, autrement serait dissipé, se trouvera disponible à l'heure de la concentration. Je me raconte des histoires, je joue aux échecs avec moi-même, je fredonne toutes sortes de mélodies avant de me concentrer pour vous parler.

2. Le message ne sera transmis qu'après une méditation. Il me faut le penser à fond et le polir pour qu'il contienne sous la forme la plus condensée ce que je considère comme essentiel pour vous. Je dois méditer pour savoir comment la conscience que vous prendrez de ce message de Dieu pourrait embellir votre âme ; quelle perte pourrait être pour vous l'ignorance de ce qui est dans le cœur de vos frères et de vos sœurs emprisonnés qui n'ont avec vous

qu'une âme, de leurs souffrances, de leurs doutes et de leurs victoires qui sont aussi les vôtres.

3. De la méditation il faut passer à la contemplation. Je dois vous voir avec les yeux de mon esprit comme j'avais coutume de vous voir à l'église. Il faut que je reconnaisse chaque visage. Vous devez être pour moi aussi réels que si je regardais votre photographie. Plus encore, je dois voir vos pleurs ou vos rires selon ce que je vous dis. La méditation exige un amour brûlant ; la contemplation veut un exercice de l'imagination. Tous nous pouvons évoquer une personne aimée dans nos rêves éveillés. Exercez cette faculté et vous serez capables d'écrire dans l'Esprit.

4. Ecrivez effectivement les lettres de votre message sur le cœur de ceux qui sont maintenant devant vous en esprit. Pour commencer il vaudra mieux tracer les lettres avec vos mains comme si vous écriviez les paroles.

5. Ne permettez jamais que les portraits mentaux de ceux auxquels vous écrivez disparaissent de votre vue avant d'avoir reconnu sur leur visage qu'ils ont compris votre message. Ce sera un hochement de tête ou un sourire. Mais il faut qu'il se produise une réaction.

Tous les prisonniers et les pasteurs, tous les chrétiens de l'Eglise secrète devraient apprendre cet art

oublié à mesure que se restreignent les possibilités de communications normales.

Pour finir, la prière est semblable encore au fait d'écrire avec l'Esprit sur le cœur de Dieu. Et la technique de la vraie prière ressemble à ce que je viens de décrire, le visage que le chrétien a devant lui étant celui de Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas cela exactement dont je voulais vous parler aujourd'hui. J'ai quelque chose d'autre à vous dire.

J'ai observé que Jésus et les anges, écoutant les sermons que je prononce dans ma cellule, se plaisent particulièrement aux histoires qui les illustrent. De même que mon fils Mihai avait coutume de me dire : « Raconte-moi encore cette histoire », j'ai l'impression qu'eux aussi aimeraient me demander de répéter une histoire.

Alors, je vais vous en dire une.

Un jeune roi était querelleur et ne laissait pas en paix le sage et le vieux roi d'un pays voisin. Ce vieux roi s'efforçait d'entretenir des relations amicales, mais en vain. Le jeune roi commença une guerre. Le vieux roi, se rappelant toutes les folies qu'il avait lui-même faites en sa jeunesse, et sachant qu'il est un âge dont on ne saurait attendre de la sagesse, ordonna à ses officiers de capturer vivant son jeune ennemi.

Il en fut fait ainsi. Couvert de chaînes, il fut

amené devant son vainqueur. Le vieil homme avait pitié du jeune, mais il fit semblant d'être très en colère contre lui et le condamna à mort. Le jeune roi le supplia de lui laisser la vie. Alors le vieil homme lui dit : « Je vous accorderai une chance. Demain on vous remettra un pot d'eau rempli jusqu'au bord. Il faudra que vous le portiez d'un bout à l'autre de la rue principale de la ville sans en verser une goutte. En cas d'échec, vous perdrez la vie. »

Le jour suivant la procession commença — le prisonnier avec le pot d'eau ; autour de lui des soldats pour le garder ; derrière lui le bourreau avec la hache, rappel terrifiant de ce qui lui arriverait sur-le-champ s'il échouait. Le vieux roi avait ordonné que d'un côté de la rue la foule insulte le prisonnier, et que de l'autre côté elle l'applaudisse.

Le prisonnier réussit. Il ne fit pas tomber une goutte d'eau. Le vieux roi lui demanda : « Alors que tant de gens se moquaient de vous, leur avez-vous répondu ? » Le jeune homme répondit : « Je n'en avais pas le temps. Il fallait que je fasse attention à mon pot. » « Mais avez-vous remercié ceux qui vous applaudissaient ? » « Qu'avais-je affaire avec eux ? Leurs acclamations ne pouvaient me venir en aide. J'étais concentré sur mon pot d'eau. »

Le vieux roi, en le libérant, lui donna alors ce conseil : « Vous avez été doué d'une âme. Il vous faut la rapporter au Seigneur entière et nette. Il

n'y a que cela qui compte. En cas d'échec vous périrez. Ne cherchez pas les louanges des hommes à propos de mesquines victoires et ne vous souciez pas de leurs moqueries. Veillez à votre âme. »

Le tic-tac de la pendule du corridor de la prison me fait prendre conscience que le temps passe ici comme il passe pour ceux qui sont en liberté. Bientôt, il me faudra rendre compte de chaque minute de ma vie. C'est aujourd'hui mon quarantième anniversaire. Je dois rendre compte de 1 261 440 000 secondes. Pendant que j'ai fait ce calcul d'autres secondes se sont écoulées. Mon devoir est de remplir chaque seconde. Le fait que je sois emprisonné au secret ne me délivre pas de cette obligation.

En général les prisonniers passent leurs temps à des riens. Je sais cela depuis le temps où j'ai vécu dans les prisons nazies. S'ils ne sont pas forcés de faire des travaux ils se racontent mutuellement des histoires et plaisantent. Parfois ils se disputent. Ils gâchent leur temps tout comme le font des millionnaires.

Si les prisonniers utilisent peu les richesses de la nature, les millionnaires les utilisent beaucoup ; mais les uns et les autres oublient que leur devoir est de donner quelque chose au monde.

En prison on a le sentiment d'être libéré de toute obligation, en particulier en cas de mise au secret. Qui a le droit de vous demander quelque chose alors

que vous vous trouvez dans une situation si terrible ?

Mais l'impératif de la vie ignore toutes les excuses. Le devoir reste un commandement catégorique, que vous soyez heureux ou malheureux. Outragé, affamé, emprisonné, malade, accusé faussement, torturé, solitaire, on doit servir le Très-Haut.

Je connais mon devoir. Il ne consiste pas tant à faire des choses, car les conditions de l'emprisonnement empêchent d'accomplir des actes. Le devoir consiste surtout à devenir quelque chose. « Je suis ce que je suis » est la traduction habituelle de ce que Dieu a dit à Moïse. Si l'on suit de plus près l'hébreu *Ehjah asher ehjah* on a « Je deviendrai ce que je deviendrai ». Constamment il devient quelque chose. Mon devoir consiste aussi à devenir de plus en plus moi-même. Quand Dieu m'a formé dans le secret il m'a fait être moi-même, pour que je sois à ma propre façon le héraut de sa gloire, et pour être unique, comme Dieu lui-même est unique.

Etre soi-même c'est bien plus qu'être véridique, aimant ou religieux, parce que le moi contient tout cela et bien plus encore. Jésus ne se contentait pas d'être seulement la vérité. Celle-ci était une chose trop minime pour lui. Hitler a dit : « La vérité est un mensonge souvent répété. » C'est absurde. Mais si l'on prend la définition classique du mot : « La vérité est une correspondance entre nos pensées et la réalité », qu'en est-il des réalités qui nous sont incom-

préhensibles et que même nous ignorons ? Jésus ne souhaite pas être seulement la vérité. Il est aussi la voie et la vie. Il ne souhaite pas être seulement l'amour. Il sait aussi haïr. Il dit à l'Eglise d'Ephèse : « *Tu hais les œuvres des Nicolaïtes que je hais moi-même* » (Apoc 2,6).

Le mot hébreu qui veut dire vérité est *emeth* qui s'écrit avec la première lettre de l'alphabet, avec celle du milieu et la dernière. Mais la réalité n'a ni commencement ni fin. Elle est plus grande que la vérité. Le mot grec qui signifie vérité est *alethia* qui, étymologiquement, veut dire « rien d'oublié ». Mais il y a quelque chose de plus qu'*alethia*, c'est l'oubli.

La vérité appartient à la partie consciente de notre être, petit îlot dans l'océan de l'inconscient. L'amour n'est qu'un des nombreux sentiments humains. Jésus est plus que vérité et amour. Les mythes lui appartiennent aussi bien que la vérité. C'est pourquoi ils ont pour moi une signification puissante.

Il me faut devenir un moi, un moi qui ne soit pas emprisonné dans un modèle tout fait, comme mon corps est emprisonné dans cette cellule.

Je dois devenir l'être le plus grand que je sois capable de devenir sur cette terre ; « Je deviendrai ce que je deviendrai », prenant Jésus pour but final, lui qui a agi ainsi.

Je serai alors capable de remplir un devoir extérieur, même ici.

Et si je suis torturé ? Le Christ a sauvé un larron alors qu'il était sur la croix. Mes frères qui sont à ma droite et à ma gauche ont parfois amené au Christ leurs bourreaux. Un officier communiste qui frappait un chrétien prisonnier à coups de matraque de caoutchouc s'arrêta pour lui demander : « Qu'est-ce que cela ? Comment se fait-il que votre visage respandisse ? Vous avez quelque chose comme un halo autour de la tête. Comment pouvez-vous me regarder avec tant d'amour ? Jamais je n'aimerais un homme qui m'emprisonnerait et me frapperait. Comment pouvez-vous obéir à cet absurde commandement de votre Christ d'aimer votre ennemi ? » Le chrétien répondit : « Je n'obéis pas à un commandement. Je ne vous aime pas seulement parce que Jésus l'ordonne. Mais parce qu'il m'a donné un cœur nouveau et un caractère nouveau. Si je voulais vous haïr je n'en serais plus capable. Un rossignol ne peut pas croasser comme un corbeau, car il est un rossignol et non un corbeau. Et un chrétien, de même, ne peut qu'aimer. » Cette matraque de caoutchouc a été remise pour toujours.

Nous sommes en enfer. Parfois, durant des nuits d'horreur, je regarde une tasse d'eau qui est dans ma cellule. Il n'y a que cela qui m'assure que ceci n'est pas l'enfer éternel où les damnés n'ont point d'eau. Mais, en enfer même, on n'est pas libéré du devoir. Combien de fois ai-je prononcé les paroles du Credo :

« Il est descendu aux enfers. » Il est descendu pour enrichir des dons de Dieu les âmes torturées.

C'est ce que nous faisons. Nous amenons des âmes au Christ en frappant sur le mur les paroles de l'Évangile.

La chose importante est d'avoir toujours un seul but, et d'y tendre par beau temps comme en cas de tempête. Le langage hébreu n'avait pas de mot pour dire « intention ». Jésus veut que l'œil soit unique (cf. Mat 6, 22). En employant cette expression Jésus entendait que notre intention devait être unique : arriver à la plus haute altitude possible et ne plus nous tourmenter. L'homme fait toujours ce qu'il est ; il réagit aux circonstances extérieures selon son caractère.

Les Romains avaient un proverbe : « *Age quod agis* » (fais ce que tu fais), fais seulement une seule chose. La plupart d'entre nous quand nous prions nous pensons par exemple aux crêpes qui sont sur le feu et qui pourraient brûler. En faisant des crêpes, nous pensons qu'il serait bien bon de passer notre temps en prière. Parlant à un homme, nous pensons qu'il serait bien utile de passer notre temps avec un autre. Jamais nous ne faisons bien quelque chose. Or, une seule chose à la fois peut être bien faite. Ceux qui participent à de trop nombreux sports ne deviennent jamais des champions.

Notre vie terrestre est trop courte. Ne soyons pas

comme l'âne de l'histoire, qui devant deux bottes de foin, mourut de faim faute d'avoir su laquelle choisir. Mais concentrons-nous sur un seul but : devenir de plus en plus célestes, ce qui, par contagion, remplira d'hommes le ciel de Dieu.

Amen.

SAMSON EN PRISON

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

J'avais coutume de voir des martyrs dans mes compagnons de prison incarcérés pour leur foi. Mais en communiquant avec eux à travers les murs (et le télégraphe fonctionne avec de nombreuses cellules à ma droite et à ma gauche) j'ai découvert qu'aucun d'eux n'avait conscience d'être un martyr. Leur impression était que Dieu les punissait de leurs péchés. Saint Paul lui-même qui souffrit tellement pour la foi se nommait *le premier des pécheurs* (1 Tim I,15).

Et je crois qu'ils ont raison. Il faut distinguer entre l'apparence et la substance, entre ce qu'on appelle « des faits » ou « la vérité » et leur signification spirituelle.

Qui peut à la fois œuvrer en conspirateur dans l'Eglise du silence et dire toujours ce qu'on appelle généralement « la vérité » ? En se présentant, on

prend un nom fictif. Celui auquel on parle est peut-être un informateur. Si l'on demande où j'étais hier, une réponse exacte pourrait causer grand dommage à beaucoup. Aujourd'hui encore l'enquêteur m'a dit : « Vous êtes un chrétien et un pasteur. Votre religion vous oblige à nous dire toute la vérité. » J'avais là-dessus mes idées personnelles. Si j'avais cédé à ses exigences d'autres frères auraient été arrêtés.

Personne ne saurait être un dirigeant de l'Eglise du silence sans réévaluer la notion de vérité.

Revenons alors au problème des martyrs. Apparemment quiconque a été tué ou emprisonné à cause de ses convictions chrétiennes est un martyr. Mais en fait il peut en être autrement. Dieu aura pu se servir des communistes pour vous punir de vos péchés. Il peut aussi les inciter à vous emprisonner au secret parce qu'il désire s'occuper mieux de votre âme.

Comme les Juifs ont dû être offensés par Jésus quand ils lui apportèrent la nouvelle concernant certains Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs sacrifices (Luc 13,1). C'était là assurément des martyrs de la foi mosaïque et de la cause nationale. Les Juifs avaient un profond respect pour de tels hommes morts *al kidush hashem*, pour la gloire du Nom. Pourtant Jésus appela simplement les Galiléens massacrés des « pécheurs ».

Il considérait même les martyrs comme des

pécheurs devant Dieu. Luther distingue entre « pécheurs de gauche » et « pécheurs de droite », entre bandits et hommes qui obéissent aux commandements religieux jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes pour gagner le paradis. Ces deux sortes d'hommes sont des pécheurs.

Je ne suis rien d'autre qu'un pécheur. Je n'ai jamais connu un homme pire que moi. Celui qui peut me libérer préfère me garder en prison pour mes transgressions. Samson était en prison pour avoir péché, bien que les Philistins l'eussent incarcéré à cause de son noble combat pour la cause mosaïque. Je suis un pécheur, mais je sais que si j'accepte ma punition avec une totale humilité ma force grandira.

Comme tous les autres prisonniers j'ai eu les cheveux coupés ras jusqu'à aujourd'hui. Maintenant on m'annonce que je peux les laisser pousser, ce qui présage avec certitude une comparution prochaine devant le tribunal. Ils vous font prendre un peu plus d'apparence humaine avant de vous présenter aux juges. Les cheveux poussent très lentement dans cette cellule souterraine où n'entre jamais un rayon de soleil. Pourtant ils pousseront. Ceci m'a fait penser à Samson. Sa force croissait en même temps que sa chevelure.

Je vais devenir une incarnation de puissance et pourrais tuer plus de Philistins en mourant que je n'en

ai tué dans tout le cours de ma vie chrétienne. Je les tuerai même si je meurs en même temps qu'eux.

Cette puissance une fois recouvrée, je ne souhaiterai plus être libéré. Cette époque a engendré des puissances inconnues dans le passé. Mais moi, je tirerai de Dieu les puissances encore inconnues du futur, les pouvoirs spirituels cachés. Même s'ils demeurent derrière des murailles de prison, ceux qui possèdent de tels pouvoirs peuvent démolir et reconstruire des temples. Ils peuvent demeurer au fond d'une sombre cellule et pourtant faire briller le soleil en de nombreux cœurs. Ils peuvent être tristes et déprimés et aussi remplir de joie beaucoup d'âmes.

Comme je voudrais devenir ce que Samson devint en prison ! Le véritable culte ne se célèbre pas sur le mont Garizim où était le temple samaritain, ni à Jérusalem. Le véritable culte est de croître en puissance afin de détruire tout ce qui s'oppose à Celui qui a été crucifié pour moi.

Chaque seconde de ma vie occupée à autre chose qu'à détruire ce qui fait obstacle au triomphe de l'amour constitue un péché.

Il n'y a pas d'actions qui soient pécheresses dans tous les cas, et d'autres qui soient toujours bonnes. A la boue qui tous nous souille se mêlent bien des actions charitables.

L'aumône faite à l'ivrogne qui, après s'être enivré grâce à votre argent, bat sa femme, est un péché.

D'un autre côté Judith a tué. De même Yahel (cf. Ju 4,21). Mais elles ont libéré le monde de tyrans. Autour de moi, dans d'autres cellules, il y a de nombreux patriotes qui ont tué — pour la cause de la liberté. Il est absurde de croire que tricoter un chandail pour un paresseux quelconque est une bonne action, mais que la tentative faite par des généraux allemands de tuer Hitler pour essayer de mettre un terme au massacre de millions d'innocentes victimes doit être jugée avec mépris comme un meurtre.

Pour moi, le seul critère d'une action est de savoir si elle tend au triomphe final de l'amour.

Il nous faut choisir entre le bien pris comme moyen et le bien considéré en tant que fin. Si je reste constamment bon envers tous, même quand il s'agit de ceux qui, par la ruse ou par la terreur, menacent la victoire de l'amour, le bien ne pourra jamais triompher. Les méchants profiteront de ma douceur pour consolider l'emprise du mal. Si j'ai choisi le bien pour but il me faut commettre de nombreuses actions qui sont condamnées comme mauvaises au catalogue moral du monde.

La Bible parle de Dieu qui envoie des esprits séducteurs (cf. Chron 18, 19-20). Aussi n'ai-je aucun scrupule à manquer de vérité pour égarer mes interrogateurs. Mon seul scrupule est d'en avoir à ce propos.

Dieu a loué ceux qui ont tué Sisera, Agag, Holoferne. La Bible se sert à propos de Yahel qui tua Sisera des mêmes mots qui sont adressés par l'archange à la Sainte Vierge : « *Bénie entre les femmes soit Yahel, entre les femmes nomades, bénie soit-elle* » (Ju 5,24).

Et ceci parce qu'elle avait tué un ennemi de Dieu. Dans l'une des cellules de ce corridor est enfermée Nina, une jeune Roumaine qui a fait quelque chose d'analogue. S'il était bien de tuer un oppresseur étranger il y a plusieurs milliers d'années, cela doit être encore bien aujourd'hui. Le Nouveau Testament loue des héros de l'Ancien Testament. Il fallait que le peuple juif fût défendu. Or le peuple roumain a le même droit.

Ce même esprit de Dieu qui a inspiré la première épître aux Corinthiens, chapitre 13, le poème de l'amour, a inspiré le livre d'Esther où les ennemis de Dieu sont impitoyablement détruits. L'Esprit Saint a voulu que tous deux fassent partie du même livre saint. Qui plus est, les premiers chrétiens n'avaient comme Ecritures Saintes que les rouleaux de l'Ancien Testament, le Nouveau n'ayant été écrit que des dizaines d'années plus tard et n'ayant été achevé qu'à la fin du premier siècle.

Dieu a réuni des poèmes d'amour et des livres qui enseignent la volonté de déraciner l'ennemi, tout cela pour nous perfectionner en nous donnant un seul

objectif : faire que l'amour finisse par triompher. Des combats sanglants contre les tyrans doivent agir simultanément avec des actes de tendre charité pour atteindre cet objectif.

Nous-mêmes nous devons mettre dans notre vie le but le plus élevé, être à la fois son serviteur et celui de tous. Alors les « bonnes » et les « mauvaises » actions arriveront au même résultat : le triomphe de l'amour.

Cette question est très réelle pour moi. Autour de moi des chrétiens ont participé au combat patriotique contre l'opresseur communiste, et il leur a fallu verser le sang. Ils s'en confessent en frappant sur le mur. Mais leur action a-t-elle été un péché ? Est-ce que je prendrais part à un tel combat ?

Dans *les Frères Karamazov* de Dostoïevsky, Ivan dit en effet : « Ce n'est pas Dieu que je récusé, comprends bien ça, c'est le monde qu'il a créé, ce monde divin que je n'accepte pas et ne puis me résoudre à accepter... Je suis aussi convaincu qu'un enfant qu'... à la fin, à la fin du monde, au moment de l'harmonie éternelle, il apparaîtra quelque chose de si précieux que cela suffira... à expier tous les crimes... mais je ne l'accepte ni ne veux l'accepter... Je préférerais plutôt rester en proie à une souffrance qui n'aurait pas été vengée... Et d'ailleurs on rend l'harmonie trop chère, nous ne pouvons pas nous permettre de payer un tel prix pour entrer.

C'est pourquoi je me hâte de renvoyer mon billet d'entrée. Je suis un homme honnête et suis obligé de le renvoyer aussitôt que possible. C'est ce que je fais. Ce n'est pas Dieu que je n'accepte pas, Alyosha, je me borne à lui renvoyer le billet de la façon la plus respectueuse. »

Ivan poursuit et dit à Alyosha : « Dis-moi franchement toi-même, je te le demande ; imagine que tu sois en train de bâtir l'édifice de la destinée humaine avec pour dessein final de rendre les hommes heureux et de leur donner enfin la paix et la tranquillité, mais que pour y arriver il soit nécessaire et inévitable de torturer une seule petite créature, comme ce petit enfant qui se bat la poitrine avec son petit poing, et de fonder cet édifice sur de petites larmes non vengées, est-ce que tu consentirais à être l'architecte dans ces conditions ? Dis-moi et ne mens pas. »

« Non, je ne le voudrais pas, dit doucement Alyosha. »

Mais ma réponse à moi est : « Je le voudrais », comme ce fut la réponse d'Abraham. Il était prêt à sacrifier pour cela son propre enfant. Sa descendance sait que les milliards d'atomes qui constituent le corps de l'enfant sont le temple d'un esprit, peut-être la prison d'un esprit, et que l'esprit sera heureux d'en être libéré. Sa descendance croit ce que dit *Bhagavad Gita*, à savoir que le tueur peut n'être autre

que celui qui fait s'accomplir la prédestination divine chez un homme. Il est juste, en cas de nécessité, de tuer pour l'amour de la liberté, de la patrie, de Dieu. S'il s'agissait d'une histoire sainte quand les Juifs luttaient contre des tyrans, pourquoi la lutte des Roumains pour se débarrasser de l'esclavage communiste ne serait-elle pas également sainte ?

Non, vous n'avez pas péché, vous les combattants patriotes.

Saint Augustin a dit : « Aime, et fais ce que tu voudras. »

Il est écrit : « *Chante au Seigneur un cantique nouveau* » (Ps 96). C'est un chant guerrier. Il n'y a pas de guerrier plus courageux que le Seigneur lui-même. Jamais il ne sommeille ni ne dort. Le christianisme ne nous enseigne pas tant à être bons qu'à être des combattants du bien. Vous ne pouvez en être un sans combattre, et dès lors sans attaquer non des maux abstraits ou des institutions maléfiques, mais des hommes mauvais.

Dieu est le commencement et la fin. Le milieu du jour nous appartient. Nous ignorons ce que l'avenir nous réserve. Et je ne désire pas son royaume seulement dans le futur. C'est aujourd'hui qu'il faut combattre pour son royaume de justice, de paix et d'amour.

Amen.

SERMON A MON AME

MON AME,

Je n'ai plus la possibilité de parler à Celui qui m'a créé. Je ne peux plus lui faire entendre ma voix. Je ne peux plus parler à distance à mes frères et sœurs.

Aujourd'hui pour la première fois je me suis mis à crier sans raison particulière. Souvent j'avais entendu des cris analogues qui, pour un instant, rompaient le grand silence de notre prison. Nous savions tous que c'était l'un de nous qui était devenu fou. Les cris cessaient très vite. J'ignorais comment faisaient les gardes pour calmer ceux dont les nerfs avaient craqué. Maintenant je le sais.

Ils m'ont mis une camisole très serrée, et m'ont bâillonné.

Il n'y a que toi à qui je puisse parler, mon âme. David parlait souvent à son âme ; il lui demandait de louer le Seigneur ou l'interrogeait pour savoir la cause de son trouble. Mais David, lui aussi, connaissait la folie. La Bible raconte comment il faisait

semblant d'être fou pendant qu'il vivait avec les Philistins. Les psychiatres disent que personne ne simule la folie sans avoir une tendance à celle-ci. Je ferai ce que David a fait. Je vais maintenant te faire un sermon silencieux, ô mon âme.

Je te demande d'abord de prendre connaissance de toi-même et de déclarer, comme Dieu : « Je suis. »

Le corps n'a besoin que de peu de chose pour être entièrement satisfait : il lui faut une nourriture simple, de la chaleur, de l'exercice, du repos et un partenaire du sexe opposé. Mon corps avait tout cela, et pourtant je n'étais pas heureux ; je soupirais après autre chose encore. Qui était ce « je » mécontent alors que le corps avait tout ce qu'il lui fallait ?

C'était toi, mon âme.

C'était toi qui souhaitais savoir, par intérêt purement scientifique, ce qu'étaient les lointaines galaxies, ce qui s'était passé dans les temps préhistoriques, toutes choses sans influence aucune sur l'état de mon corps. C'était toi qui faisais ta joie de l'art et de la philosophie, mais aussi de raffinements exagérés dans la satisfaction des besoins corporels, même au prix de maux pour le corps.

Ne vois-tu pas, mon âme, comme Jésus avait raison de dire que « *l'homme ne vit pas seulement de pain* » (Mat 4,4) ? Je reçois une tranche de pain tous les mardis. Et quel pain ! Mais je ne me borne pas à végéter, je vis. Il m'arrive de rire de bon cœur

à des plaisanteries que je me fais à moi-même, seul dans ma cellule. Je pense à des questions politiques, à la façon dont des nations que je n'ai jamais vues devraient être gouvernées ; j'évoque des œuvres d'art ; je mène une vie d'adoration. Tout cela c'est toi, mon âme. Dis : « Je suis. »

Il y a quelques jours un chrétien prisonnier incapable de supporter davantage la torture et redoutant de finalement trahir ses frères a sauté par la fenêtre du troisième étage au cours d'un interrogatoire. Il était en bonne santé et ce n'était nullement pour satisfaire à un besoin de se détruire lui-même. Toi, tu sais mon secret. Tu sais l'endroit où j'ai caché une trentaine de comprimés somnifères qui, absorbés simultanément, me donnent la certitude que je ne deviendrai pas un Judas. Ces suicides sont des actes d'amour et d'honneur qui protègent l'Eglise clandestine. L'amour, la dignité, l'honneur, c'est à toi, mon âme, et non à mon corps qu'ils appartiennent. Je suis bâillonné et ne puis parler. Mais, à cause de cela il te faut parler encore plus fort et t'affirmer : « Je suis. »

Tu m'as vu danser alors que je souffrais indiciblement. Tu m'as vu danser, de lourdes chaînes aux chevilles. Qui donc se réjouissait de cette exubérance ? Ce n'était pas mon corps qui n'avait nulle raison de danser. Aucune musique ne l'y incitait. C'était toi, mon âme.

Connais-toi toi-même, mon âme, connais ton incomparable valeur. Le corps est destiné à la mort. Autour de moi des prisonniers meurent d'inanition, de froid et de torture. Mais qui a jamais vu mourir une âme ? J'ai perdu tout ce que j'avais au monde, mais si tu es sauvée j'aurai conservé la perle d'un prix inestimable.

Les ennemis de Jésus lui ont pris tout ce qu'il avait. Nu, il était suspendu à la croix. Ses ennemis, debout autour de lui, se réjouissaient. Mais au dernier instant il gâcha leur joie en disant : « *Père, entre tes mains je rends mon esprit.* » Il possédait une chose qu'ils n'avaient pu lui prendre, et par elle il vit et règne pour toujours.

Il n'y a personne qui puisse te détruire, mon âme. Tu dois seulement te repentir, au sens biblique de ce mot. Le terme grec *metanoia* n'a rien à voir avec le remords du péché, avec quoi nous confondons le repentir dans nos langues modernes. Etymologiquement, *metanoia* signifie « aller au-delà de la raison ». Les expressions correspondantes dans la Bible sont « recevoir un cœur nouveau », « devenir une créature nouvelle », « faire abnégation de soi-même », « être né de nouveau », « devenir un enfant », « être d'une pureté totale ».

Je vais te dire ce qui ne va pas, mon âme, et pourquoi tu as besoin d'une transformation radicale.

Certains croient que lorsque nous nous repentons

il nous faut changer le contenu de notre âme. Ils s'emplissent l'âme de pensées et de sentiments célestes pour les mettre à la place des pensées et des sentiments terrestres. Mais peut-on réparer une automobile accidentée en changeant ceux qui voyageaient à son bord ? L'expérience des hommes qui se trompent en se croyant chrétiens montre qu'une auto démolie ne fonctionne plus, quels qu'en soient les occupants. Vous pouvez bien tourner vers Dieu toutes vos pensées et vos sentiments et n'être pas encore dans son amitié, parce que la structure intime de l'âme, son mécanisme psychologique, son vice fondamental n'ont pas été corrigés. Le repentir ne doit pas seulement affecter nos pensées, nos sentiments et nos volontés, mais l'être même de l'âme, son organisme complexe d'où découlent pensées, émotions et actions.

Je te reproche, ô mon âme, un grave défaut : l'absence du sens des proportions.

Jésus a cherché à exprimer cela par ces paroles : « *Insensés et aveugles... qui donc l'emporte... ? Vous avez négligé les préceptes les plus importants de la loi...* » (Mat 23,17-23). Et saint Paul demande : « *Sommes-nous plus forts que le Seigneur ?* » (1 Cor 10,32).

Il nous faut distinguer ce qui est moindre, moins important, plus faible, de ce qui est plus grand, plus sérieux, plus fort.

Toi, mon âme, tu t'es faite le pivot autour duquel

tout doit tourner. Les animaux ne peuvent parler, ni moi qui suis bâillonné. Ils ont pourtant des choses intéressantes à dire, comme le montre l'histoire de l'ânesse de Balaam. Combien de choses notre chien aurait pu me dire ! Il savait d'avance que j'allais être arrêté. Depuis des semaines il était triste et ne cessait d'aboyer. Mais les animaux ne savent pas parler. Jamais tu ne t'es souciée du mutisme des animaux. C'est seulement maintenant que tu te fais du souci parce que je suis bâillonné. Mais le camp communiste tout entier est bâillonné. Personne n'a la permission de dire ce qu'il pense. Je suis dans une camisole de force. Mais il y a des anges qui sont dans des chaînes éternelles. Combien plus affreux pour ces créatures ailées, habituées à voler de planète en planète ! Je suis obsédé seulement par les souffrances d'un petit être insignifiant, moi. Pourquoi ne peux-tu avoir un juste sens des proportions ? Pourquoi ne te soucies-tu pas de toi-même en proportion de ta part dans les souffrances universelles et en proportion de ce que toi, un homme sans importance, tu représentes au sein de cet univers infini et éternel ?

Tu juges les choses, les événements et les hommes selon leur utilité ou les inconvénients qu'ils ont pour toi, et non autrement.

Un repentir véritable est un retour au sens des proportions. Dieu est au centre. Je suis un être de

grande valeur, mais un seulement parmi d'innombrables milliards d'êtres dont chacun doit subir le sort que lui a assigné le Créateur.

L'âme qui s'est repentie ne se perd pas dans les détails. Le monde tout entier, et pas seulement celui des hommes, passe par une immense catastrophe qui n'en finit plus, et je me fais du souci à propos de ce qui m'arrive à *moi*. Pendant la guerre, une querelle éclata en ma présence dans une famille parce que le mari avait reproché à sa femme de ne pas avoir nettoyé un placard. Au même instant des milliers de jeunes vies étaient fauchées à Stalingrad, à Londres, en France et dans notre propre pays.

Si ce défaut, ce manque du sens des proportions, n'est pas corrigé dans une âme, le fait qu'un homme soit passé de l'état d'athée à celui de religieux ne lui apporte aucune aide. Elle continuera à s'occuper de vétilles religieuses. L'objet considéré par des yeux de myope est un objet différent, mais les yeux seront restés ceux d'un myope.

Considère-toi, mon âme, comme un menu détail d'un énorme mécanisme, comme une cellule d'un immense organisme. Les globules blancs du sang sont sacrifiés pour que le corps tout entier puisse vivre en bonne santé. Il te faut souffrir par suite d'un dessein caché de Dieu, dont tu sais aussi peu que les globules blancs savent peu pourquoi ils doivent mourir.

Qu'il te suffise d'avoir conscience que tu souffres pour le royaume de Dieu (cf. 2 Th 1,5). Toutes les souffrances concourent à une cause finale.

C'est ainsi que Jésus a considéré ses souffrances. Il les a acceptées volontairement et, même sur la croix, il n'a pas pensé à lui-même, mais au bandit, son voisin, à sa mère et à toi. Noie ta petite souffrance dans le vaste océan des douleurs. Crois que cela a un sens et cela te reconfortera.

Ecoute-moi, ô mon âme, et loue le Seigneur pour tout ce qu'il fait.

Amen.

LE VERBE FAIT CHAIR

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

En hébreu « *davar* » est synonyme à la fois de « parole » et de « chose » ; la chose réelle. Dans la langue du Peuple Elu, les mots ne sont pas seulement des symboles et des échos de la réalité, mais ils sont eux-mêmes réalité.

Quand saint Jean a pensé en hébreu le prologue de son Evangile, il voulait que cela signifie : « Au commencement était la réalité. Et la réalité était auprès de Dieu. Et la réalité était Dieu. »

Je ne dors presque jamais la nuit. Il y a une bénédiction dans les vigiles nocturnes. « *Bénissez Yahvé, vous tous ses serviteurs, vous qui vous tenez dans les demeures de Yahvé durant les heures de la nuit* » (Ps 134,1). Pendant la nuit les hommes se réunissent pour faire le mal. Cambriolages, meurtres et viols, tout cela arrive la nuit. Staline ne dormait pas la nuit. C'est alors qu'il recevait des gens et combinait ses immenses massacres. Les saints doivent se servir

de l'arme que sont les vigiles nocturnes pour vaincre la puissance des ténèbres. Ceux qui doivent travailler le jour ne peuvent le faire. Mais j'ai le privilège d'être un prisonnier isolé. Je peux dormir le jour et rester éveillé la nuit.

Je passe mes nuits en exercices spirituels, en prières, je voyage en pensée autour du monde évoquant devant Dieu chaque pays, je prépare et prononce des sermons.

Chaque nuit, je compose un poème. Je le fais dans mon esprit puisque je n'ai pas de papier pour l'écrire.

Pauvres poèmes d'un homme dépourvu de dons ! Que sont-ils comparés à ceux de grands poètes ? Mais quand même, avec la peine que je prends de la métrique et des rimes, j'arrive à sentir les difficultés que peuvent avoir les poètes à mettre sous forme de poésie l'amour, la sagesse et la vie. Les mots emprisonnés dans des vers éprouvent la même sensation que celle que j'ai ressentie à être mis dans une camisole de force.

Le Verbe s'est fait chair il y a deux mille ans. Le Verbe voudrait être chair aujourd'hui aussi, et non pas seulement un fragment de poésie. Le Verbe divin désire être incarné une fois de plus dans un homme qui puisse accomplir des actes d'amour, parler durement pour la justice et réprimer le mal comme l'a fait Jésus — un homme qui quitte tout, qui aime tous les hommes et s'offre en sacrifice pour

tous, même pour ceux qui le trahissent ou le flagellent ; même pour ceux qu'il a dû lui-même frapper au nom de la justice.

Le Verbe de Dieu et l'esprit d'amour ne cessent de désirer une incarnation. Le Christ s'est incarné non seulement dans le charpentier Jésus, mais il a vécu en saint Paul. Nous ne faisons que jeter des mots dans la mer agitée de ce monde et c'est la multitude des mots qui prend la place de la réalité.

Dieu m'a conduit dans une zone de silence. Autour de moi le silence est absolu. On ne peut entendre les gardes quand ils s'approchent. Dieu désire que je désapprenne les mots. Il me devient de plus en plus difficile de faire des phrases longues et claires. Peut-être met-on quelque drogue dans ma nourriture pour me détruire l'esprit.

Je vis dans un silence profond comme celui qui règne chez les poissons dans les profondeurs de la mer. Le signe secret des premiers chrétiens était un poisson.

Je commence à aimer ce silence. Parfois je fais des vers pour passer le temps, mais ce que je voudrais vraiment ce serait faire des hommes dont chacun serait un beau morceau de poésie. Dans l'original grec de l'épître aux Ephésiens, il est écrit que les chrétiens sont le poème (*poiema*) de Dieu (cf. Eph 2, 10). Ainsi, Dieu, lui aussi, est un poète. Ses poèmes sont sereins, souples, riches de sens. Il a fait prendre

chair à ses poèmes. Chacun à un sujet différent. L'un est l'incarnation de l'héroïsme, un autre de la sainteté, un autre de la sagesse, et un autre encore du sens commun pratique. Les chrétiens ne sont pas seulement différents les uns des autres, ils sont habités de contradictions intérieures. Mais chacun d'eux plaît au Seigneur.

Selon Eph 3,11-12, le rôle du pasteur n'est pas de faire des sermons, mais des saints.

J'aimerais aussi avoir une telle tâche. D'abord je voudrais faire de moi un temple d'amour, de sorte que les sages et les bergers puissent voir en moi un Christ en miniature et adorer en moi le Sauveur.

Au lieu d'un monde où les librairies vendent des volumes de sermons et de poésie, j'aimerais un monde où tout homme et toute femme seraient un poème de hautes pensées, plein de mélodie et de couleur.

Si je suis un obstacle à la venue d'un tel monde, que Dieu me tue ici dans ma prison ! Mais c'est ainsi que devrait être le monde.

Je remplirai mon rôle pour l'arrivée d'un tel royaume en suivant l'exemple de Laban. En hébreu son nom signifie « blanc ». Il avait deux filles, Rachel et Léa. Le jeune Jacob aimait la belle Rachel. Mais Laban ne voulait pas la lui donner s'il ne prenait aussi Léa qui était laide. Laban était un homme juste et ne tolérait pas un amour de préférence. L'amour chrétien doit s'adresser à la fois au beau et au laid.

Gœthe disait des couleurs que c'est la souffrance de la lumière, parce que les couleurs procèdent de la divergence des rayons lumineux au travers d'un prisme. La lumière tout entière, non divisée, est blanche, « *laban* ». Le blanc embrasse tous les êtres et tout ce qu'on voit, et même plus encore. Celui qui cultive la blancheur dans son âme s'avance religieusement, comme dans la liturgie, à travers le monde des Léa ni belles ni aimées, dont les yeux qui coulaient constamment ne sont pas agréables à regarder. C'est un monde rempli de filles au cœur brisé parce que personne ne les aime. N'étant pas aimées, elles deviennent de plus en plus laides, et même un saint comme Jacob n'en veut pas. Il désire seulement passer sa vie avec la belle Rachel. Pour elle il travaille avec zèle pendant quatorze années qui ne lui paraissent durer que quelques jours. Il n'en aurait pas travaillé la durée d'un seul pour Léa.

A l'intérieur de l' *ecclesia*, l'Eglise, il est une *ecclesiola*, une petite église, qui accepte le bon et le méchant, qui embrasse à la fois le beau et le laid. Si Dieu a réuni dans la même église un criminel tel que Borgia et un saint comme François d'Assise, et s'il a mis dans une même institution des prêtres qui nous ont trahi et des martyrs qui souffrent avec moi, alors moi aussi je dois les aimer tous.

Jésus a montré son amour d'abord pour la laide Léa quand il s'est assis à la table des publicains et

des pécheurs afin de les amener à se repentir. Il y a de belles Rachel près de moi, dans la prison, qui ne sentent pas sa présence. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles recevront leur part.

Aimez tous les hommes, mes chers frères, mais donnez la plus grande part de votre amour aux âmes les plus laides. Elles ont plus besoin de votre amour que toutes les autres. Vous, mes camarades de prison, il vous faut montrer le plus grand amour aux bourreaux communistes et à ceux qui ont trahi. Les belles âmes peuvent endurer sans recevoir de preuves de votre amour. Mettez toute votre énergie là où il y en a le plus besoin !

Que vos cœurs s'emplissent particulièrement d'amour pour les pasteurs et les prêtres qui collaborent avec les persécuteurs communistes et qui dénoncent leurs frères. Je suis effrayé en pensant que les choses pourraient évoluer dans notre pays vers le même état que celui qui existe en Union soviétique où, en de nombreux cas, ces traîtres ont été lynchés ou poignardés par des chrétiens de l'Eglise du silence. L'Eglise des catacombes doit être protégée contre les traîtres, et s'il n'y a pas d'autres moyens, ils se résignent à ceux-là. L'Eglise des premiers siècles en fit autant, bien que ceux qui enseignent l'histoire n'en disent guère là-dessus.

Mais c'est là une solution extrême. Au temps des Nazis, nous avons gagné au Christ des hommes qui

nous trahissaient et nous faisaient emprisonner. Il nous faut faire tous nos efforts pour y arriver encore. Que le Verbe devienne chair en nous, chair d'un homme qui accepte le baiser de Judas et l'appelle ami, même quand il vient à la tête d'une bande armée pour nous arrêter.

Amen.

LEÇON DE CATÉCHISME

ENFANTS BIEN-AIMÉS,

Aujourd'hui les communistes m'ont violemment battu. J'ai fini par m'évanouir. Alors ils m'ont ranimé en m'inondant d'eau et ils ont recommencé à me battre.

Puis le pire arriva. La porte s'ouvrit brutalement et dans la pièce où l'on m'interrogeait furent précipité nos frères et sœurs — le frère Davidescu, celui qui a une longue barbe, et le frère Marinov, et la vieille tante Ionescu avec Suzanne, et tous les autres que j'aime tant. Je me demandais comment ils étaient entrés dans la prison. Mais alors voilà qu'ils se mirent tous à me frapper, moi qui ne leur ai jamais fait de mal. Puis la porte s'ouvrit encore. Cette fois c'était Binzea, ma femme, et Mihai, mon fils. Eux aussi me crachèrent dessus, se moquèrent de moi, disant qu'ils avaient honte de m'avoir pour époux et père. Et Mihai lança son poing pour me frapper. C'en était trop. Je perdis de nouveau connaissance.

Quand je m'éveillai, j'étais seul avec mes interrogateurs. Toute la scène n'avait été qu'une hallucination.

Je sus alors que j'étais devenu fou, comme tant d'autres avant moi dont je peux entendre les hurlements résonner dans le corridor voûté.

Et maintenant vous voilà, mes chers enfants, qui êtes venus remplir ma cellule solitaire. Vous êtes réellement ici. Je ne sais si c'est ce que les hommes sains d'esprit appellent le véritable « ici », ou si c'est mon « ici », celui d'un fou. Mais vous êtes ici. Et vous n'êtes pas seuls, mes enfants, à remplir ma classe de catéchisme. Cette fois, je distingue aussi vos anges gardiens qui espèrent m'entendre vous dire les choses qui conviennent, avides qu'ils sont eux aussi d'écouter une belle histoire sur Jésus.

Et regardez, il est là lui aussi, le saint Enfant. Jadis il était apparu sous la forme d'un enfant à saint Jérôme, le moine qui, le premier, traduisit la Bible en latin.

Jérôme travaillait à sa traduction à Bethléem, lieu de la naissance de Notre Seigneur. Comme il priaît Jésus lui apparut sous l'aspect d'un enfant. Le cœur du saint déborda alors d'une telle douceur qu'il dit : « Jésus Bien Aimé, je voudrais de tout mon cœur te faire un cadeau. Dis-moi ce qui te plairait le plus. » L'Enfant sourit et répondit : « Le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, tout cela est à moi. Que pourrais-tu me donner ? » Le saint répliqua : « Mais

je t'aime et désire te faire un présent. Veux-tu accepter le peu d'argent que je possède, moi qui suis un moine ? » L'Enfant, toujours souriant, reprit à nouveau : « Donne ton argent aux pauvres. Je n'en ai pas l'emploi. » Saint Jérôme insista : « Je ne peux pas te laisser partir les mains vides. Que te donnerai-je ? » Alors, très grave, l'Enfant dit : « Si tu veux m'offrir quelque chose qui me remplira le cœur de joie, donne-moi tous tes péchés et tous tes désirs. Je mourrai à cause d'eux sur la croix. Il n'est don qui puisse emplir mon cœur d'autant de joie. »

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Ici, au milieu de nous, voici l'Enfant Jésus. Faisons-lui le don de nos mensonges, de notre égoïsme, de nos colères et de nos amertumes. Ainsi aura-t-il passé le temps avec nous dans la joie.

Saint Antoine de Padoue, encore enfant, rencontra aussi Jésus. On avait frappé à la grille de sa maison et Antoine avait couru voir qui était là. Ayant ouvert la grille, il vit un mendiant en haillons qui tremblait de froid. Plein de pitié, Antoine lui dit : « Je vais prier mon père de te donner des vêtements chauds. » Le mendiant répondit : « Il fait très froid dans votre monde mais je ne mendie pas de vêtements. » Alors l'enfant lui demanda s'il avait faim. « Oui, dit le mendiant, mais je ne mendie pas de pain. »

Etonné, Antoine lui demanda pourquoi il avait

frappé à la grille. « C'est, dit le mendiant, que je suis venu te demander de me donner ton cœur. » L'enfant recula : « Mais, si je te donne mon cœur, je vais mourir. » Alors le mendiant ouvrit un sac qu'il portait à l'épaule, il en sortit plusieurs cœurs, et dit : « Voici le cœur de saint Paul, celui de Marie-Magdeleine, et celui de saint Ignace. Tous ceux qui m'ont donné leur cœur, loin de mourir, vivent éternellement. » Antoine comprit alors que celui qui se tenait devant lui était Jésus lui-même, et il se mit à le suivre.

Nous aussi, donnons-lui nos cœurs.

Et maintenant, je vais vous raconter à vous et à vos anges gardiens une histoire sur lui.

Joseph, l'époux de Marie, était pauvre. Il ne pouvait faire donner à Jésus l'éducation qui aurait convenu. Quand l'enfant eut douze ans, il lui dit : « Maintenant, il faut cesser de jouer et de rêver. Tu deviendras charpentier comme moi. »

Le lendemain, il alla dans la forêt avec l'enfant pour couper des arbres. Mais, cette fois, il n'arrivait pas à les toucher de sa hache. Chaque fois il était arrêté par l'enfant qui lui disait : « Père, tu sais que les Ecritures interdisent de tuer. Cet arbre est jeune et son existence n'a pas été remplie encore. Laisse-le continuer à jouir du soleil. Vois comme, en cherchant la lumière, il s'est dressé en hauteur. Il y aura bien assez d'hommes pour le tuer quand il aura vécu une

année de plus... Et ne coupe pas celui-là ; vois les nombreuses fourmis qui sont à son pied. Comme elles s'affairent à rassembler des brins d'herbe et de paille ! J'ai peur que si tu coupes l'arbre, beaucoup ne soient tuées... Et épargne celui-ci : il y a un nid d'oiseaux dans ses branches. Leur gazouillis s'entend au ciel. Les petits vont mourir et dans le pays au-delà des étoiles tu seras accusé de meurtre... Et laisse aussi celui-là parce que le bruit de la scie, quand ses dents pénètrent dans le bois, montera au ciel vers le Père qui nous a commandé d'avoir pitié des hommes et des arbres, des animaux et des oiseaux, des fleurs et des plantes. Des yeux saints pleurent devant toute souffrance. »

Jésus plaida avec tant de ferveur, et tant de larmes coulèrent sur ses joues que Joseph s'assit à l'ombre pour le consoler. C'était le sabbat. Une feuille murmura à une autre : « C'est le Sauveur. » Des fourmis jouèrent à leurs pieds. Des oiseaux chantèrent : « Notre attente est comblée. » Il n'y avait pas un nuage au ciel.

L'enfant posa sa tête sur les genoux de Joseph. Ce dernier jouait avec les boucles de l'enfant. Le fils était le maître et le père le disciple. Les anges les regardaient.

L'enfant demanda : « Dis-moi, Père, pourquoi as-tu une hache ? Tu sais que les outils de fer ont été inventés par les descendants du méchant Caïn.

Quand les Romains t'ont demandé de faire une croix pour y crucifier un homme tu as également abrégé la vie d'un arbre. J'ai vu des hommes en train de porter leur croix au lieu du supplice. Je les ai vus tomber sous le poids. Tu m'a dit que ce serait aussi ma propre fin. Un arbre perdra-t-il donc sa vie pour moi avant que je perde la mienne pour le genre humain ? Je pleure quand je vois des hommes couper des verges parce qu'on s'en sert pour fouetter des enfants. On coupe ce qui est vivant pour le faire servir à des brutalités. »

Comme l'huile coule sur la barbe d'un prêtre au moment de l'onction, les pleurs coulèrent sur la barbe de Joseph pour montrer que ces paroles avaient touché son cœur.

Mais il tenta une échappatoire : « Si un charpentier prend les arbres en pitié, il lui faudra mourir de faim. » Il avait parlé trop vite. L'idée de la mort comme résultant d'une action juste tomba sur un sol fertile.

L'enfant dit : « Si, en ne tuant pas d'arbres pour charpenter, nous mourons de faim, nous irons dans un pays où il n'y a plus de mort et où nous aimerons sans fin. Là ma mère ne pleurera plus. Tu sais qu'elle est ici un objet de moqueries. Elle s'assiéra à ma droite et toi à ma gauche, et moi, entre vous deux, je vous aimerai. Je ne deviendrai pas charpentier, mais celui qui meurt pour que les arbres puissent avoir la

vie en abondance et qu'il puisse y avoir encore un soleil dans le ciel. Je ne détruirai pas d'arbres. »

Ce jour-là, les arbres restèrent vivants. L'enfant était leur sauveur. Pour la sombre forêt il annonçait une journée sans nuage.

Mais Joseph, le pauvre charpentier, avait de lourdes charges. Il lui fallait entretenir toute une famille. Et il n'était plus un enfant pour se permettre de mener une vie de rêves.

Le lendemain, il amena Jésus dans son atelier de charpentier. Il lui apprit à mesurer une planche avec une mesure, à y tracer une ligne droite, à se servir d'un rabot et de différents outils. En cette vie il faut travailler, autrement on meurt.

Mais, Marie, sa mère, observa que de jour en jour l'enfant devenait plus pâle et plus sérieux. Silencieux, il cachait à tous la cause de sa pâleur. C'était parce qu'à chaque coup de marteau sur le bois, il les sentait ressentir dans son corps. Chaque fois que la scie mordait il pleurait. Un jour, il tomba prostré à terre, les larmes coulant sur la sciure sacrifiée pour fabriquer des lits ou des sièges sur lesquels des hommes reposeraient ; de la même façon il lui adviendrait d'être sacrifié afin que les autres puissent avoir le repos éternel. Il pleurait parce qu'il avait pris sa décision. Il expierait pour les péchés commis par les hommes vis-à-vis des arbres. Sur un arbre victime d'injustice, il serait le sacrifice.

Et maintenant, chaque petite branche peut attendre patiemment en silence. Jésus est mort sur un arbre pour donner l'assurance que vous, les branches cassées, vous serez entées de nouveau sur l'olivier. Jésus a combattu pour vous sur le bois de l'arbre pour vous préparer un avenir merveilleux.

C'est ainsi que Jésus fit son apprentissage. Il apprit à être charpentier, un charpentier qui faisait son métier en pleurant, le charpentier qui fit les portes du ciel.

Toi, mon créateur, je ne m'adresse pas à toi par le nom que te donnent généralement les hommes. Je me rappelle que saint Paphnuce, après avoir amené au Christ la célèbre courtisane Thaïs, lui avait dit : « Tes lèvres ne sont pas dignes de prononcer le saint nom du Créateur. Ta prière doit être seulement ' Toi qui m'as créée, aie pitié de moi '. » Elle pria de cette façon trois années durant, seule dans sa cellule de nonne. Au bout de trois ans, un frère eut la vision d'une âme magnifique sur un lit couvert de roses auprès duquel s'affairait des anges. Il était sûr que ce devait être la place réservée au ciel pour saint Antoine le Grand, le fondateur du monachisme. Mais Antoine lui dit que ce qu'il avait vu était la place de Thaïs, l'humble pécheresse qui s'était abstenue de prononcer le nom.

O Toi qui m'as créé ! Les enfants dont la présence me remplissait de joie ont disparu. De même leurs

anges gardiens et l'enfant saint. Ainsi c'était aussi une hallucination comme j'en avais eu une ce matin quand on me battait. Je suis vraiment devenu fou.

J'ai visité beaucoup d'asiles psychiatriques. Il y a là quelques malades qui sont heureux. Ils se croient empereurs ou saints. D'autres souffrent de continuel cauchemars et se figurent qu'ils sont persécutés, et en danger d'être torturés.

Serait-ce trop de te demander une seule chose ? Donne-moi une folie heureuse. Laisse-moi voir les enfants s'assembler autour de moi, et laisse-moi voir leurs merveilleux anges. Laisse-moi toujours voir l'enfant Jésus. Peut-être certains diraient-ils que ce n'est pas une hallucination mais une vision venant de toi. Ceux-là seraient peut-être fous comme moi. Mais ils apprécieront ce que je leur dirai et en seront réconfortés.

Une folie heureuse, voilà tout ce que je te demande.

Amen.

BAILLONNÉ DE NOUVEAU

MA CHÈRE AME A MOI,

Je viens encore parler avec toi. Des hurlements se sont de nouveau fait entendre, que ni moi ni les autres prisonniers nous ne pouvons maîtriser. Je suis dans une camisole de force et, pour la deuxième fois, bâillonné. Avec qui donc pourrais-je parler si ce n'est avec toi ?

Je me demande ce qu'aurait ressenti à ma place saint François d'Assise.

Je me rappelle sa conversation avec frère Léon qui lui demandait où se trouvait la joie parfaite. Est-ce dans une connaissance étendue des choses ? François le niait. Léon lui demanda alors si c'était dans le don de prophétie et la connaissance des mystères de Dieu. François secoua la tête pour montrer que le frère se trompait. Léon demanda ensuite si gagner à Dieu de nombreuses âmes ne serait pas la joie parfaite. La réponse fut encore négative. Alors Léon

demanda si du moins une grande sainteté, permettant même de faire des miracles pour le bien des hommes, ne serait pas la joie parfaite.

François lui répondit : « Rien de tout cela ne peut donner la joie parfaite. Nous n'y atteindrons que lorsque, rentrant à Sainte-Marie-des-Anges, trempés de pluie, affamés et tremblants de froid, le gardien de la porte nous chassera en nous accablant des épithètes cruelles de mendiants et de coquins. Nous connaissons la joie parfaite si nous restons affamés, hors les murs du monastère, endurant la pluie et la boue, et cela avec bonheur, patience et reconnaissance. La croix est l'arbre unique où pousse la fleur de la joie parfaite. »

J'ai la croix. Alors, j'ai décidé d'être joyeux, et j'ai dansé. J'ai tourné en rond jusqu'au vide total de mon esprit. Mon corps tout entier était couvert de sueur et je suis tombé sur mon lit, les larmes ruisselant sur mes joues, pendant que les gardes, qui m'avaient observé à travers le judas, riaient.

Maintenant, je vis ma vie à l'envers, à partir du bonheur éternel qui attend tous ceux qui aiment le Seigneur en passant par le moment où toi, mon âme, tu seras libérée de la prison du corps, jusqu'à mon état présent. Puis, je me rappelle qu'il y a quelques minutes je pouvais encore remuer librement les bras. Je me rappelle les belles années où j'étais avec mon église et ma famille, puis toute ma vie en remontant

à mon enfance. Je me souviens presque d'avoir été un bébé porté dans des bras. Avant cela j'étais un embryon veillé par un ange gardien. Avant encore j'étais dans les reins de mes ancêtres. J'en connais un si grand nombre, puisque j'ai eu le privilège de naître juif. Je sais qu'Abraham a été mon ancêtre, et Terah et les autres. J'étais en Adam lors de sa chute et lorsque, avant cela, il jouissait de l'amitié de Dieu. Et avant ? J'étais un esprit avec Dieu. Avant encore... il n'y avait pas de moi et lui, mais seulement l'Unique dans la sérénité totale de son éternité.

Pourquoi, mon âme, t'inquiètes-tu du dernier incident, qui me laisse bâillonné et dans une camisole de force ?

Les âmes non initiées jugent d'après les dernières impressions ressenties. Un mot malheureux prononcé aujourd'hui par une personne nous fait oublier les bonnes actions nombreuses qu'on a pu noter à son actif au cours de nombreuses années. Un bon geste donne confiance en celui que son passé rend indigne d'un tel crédit. Des hommes non initiés sont incapables de prendre en considération tout ce qu'ils savent de quelqu'un avant de le juger. Pour eux, seul compte le dernier événement.

Les Pharisiens jugeaient de cette façon. Pour eux, Jésus était un pécheur parce qu'il ne respectait pas le sabbat. Ils ne pensaient pas plus loin. Toutes les

bonnes œuvres et les enseignements de Jésus étaient oubliés. Puis-je me former une opinion juste à propos d'un homme dont je ne vois qu'une chose, à savoir qu'il a enfreint la loi dans un cas particulier, et dont je perds entièrement de vue la personnalité totale ?

Il y a des hommes qui se repentent extérieurement et qui vivent maintenant dans l'Eglise au lieu de vivre comme auparavant dans le monde. Mais le mécanisme de leur âme est demeuré le même. En sorte que ce sont désormais leurs frères qu'ils jugent d'après ce qui vient d'arriver au lieu de juger de la sorte, comme auparavant, les hommes qui sont du monde. Mais leur pensée est restée faussée. Ils jugent même Dieu selon ce même critère : ils le louent quand il leur donne quelque chose de bon, et se mettent à douter quand arrive l'affliction.

Mais, toi, mon âme, tu ne dois point juger d'après le fait que je suis depuis une heure dans une camisole de force. Considère l'ensemble de la vie et son orbite tout entière. Il y a quelque chose de plus que l'infini : c'est le transfini. Si, partant d'un point, je tire une ligne sans fin, sa valeur est infinie. Mais, si, du même point, je tire deux lignes sans fin dans des directions opposées, j'obtiens le transfini. Tu es plus qu'éternelle mon âme, tu es de Dieu, à Dieu, et tu entreras de nouveau en lui, enrichie de l'expérience humaine. « *Dieu regarda toutes les choses qu'il avait faites, et voici, c'était très bon* » (Gen 1,31). Ce n'est que

lorsque tu verras toutes choses que tu reconnaîtras leur bonté. Le plus beau des tableaux n'est qu'un mélange informe de couleurs et de lignes sans signification tant qu'il n'est pas achevé. La plus belle des sculptures n'est qu'une pierre taillée tant qu'elle n'a pas reçu sa forme définitive.

Attends, mon âme, jusqu'à ce que tu sois redevenue libre en Dieu. Tu verras alors aussi quelle est la signification de cette camisole de force.

Et puis, à force d'être bâillonné, peut-être vais-je me mettre à aimer cela ? Etre dans cette situation m'arrache au domaine des mots où sont emprisonnés les hommes. Ceux qui font métier de prêcher sont particulièrement exposés à la tentation de devenir des bavards.

Les mots, formés d'abord pour désigner les réalités environnantes, ont été avec le temps vidés de leur sens primitif. Des âmes attardées continuent à leur accorder la même valeur et le même respect que lorsqu'ils avaient un riche contenu. Elles ne comprennent pas qu'ils ne sont plus que de belles poupées bourrées de paille.

Le terme « évêque » désignait à l'origine le chef des pasteurs, celui dont la foi était la plus avancée, l'homme qui donnait sa vie pour ses brebis au temps de la persécution. C'est maintenant un homme d'une certaine culture académique, choisi par des hommes qui souvent ne sont pas des enfants de Dieu. Même

avant mon arrestation, tous nos évêques orthodoxes, à l'exception de quatre, avaient souscrit aux exigences des communistes tueurs de chrétiens. L'évêque réformé avait agi de même. Et, maintenant, ils louent les communistes et dénoncent leurs propres brebis.

Ainsi les mots prêtre, pasteur, rabbin, Eglise, chrétien, juif, croyant, foi, religion, art ont entièrement changé de sens.

Le fait que je sois actuellement bâillonné me donne liberté de voir à quelle réalité correspond aujourd'hui un mot.

Les communistes nous torturent au nom très beau du bonheur futur de l'humanité.

« *Que chacun soit lent à parler* » (Jac 1,19) veut dire que l'on doit toujours considérer s'il existe bien une réalité correspondante à chaque mot. Le chef de mes interrogateurs s'appelle Dulgheru (ce qui signifie charpentier). Mais ce n'est qu'un nom. Il n'a jamais tenu un rabot dans les mains.

L'un des grands prêtres qui jugèrent Jésus s'appelait Anne, ce qui veut dire « pitié ».

Bénis, mon âme, les communistes qui, en me bâillonnant, me libèrent de la vanité des mots, et me donnent un aperçu de la réalité. Le bâillon a aussi une signification. Dieu soit loué !

Amen.

BLESSURES VISIBLES

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

Pendant quelques jours je n'ai pas pu vous prêcher comme d'habitude. La douleur physique était trop grande ; et pourtant il y avait encore quelque joie dans cette douleur. Jusqu'à maintenant ils m'avaient battu et fouetté. Aujourd'hui pour la première fois ils m'ont torturé, et de telle façon que des marques visibles en resteront sur mon corps jusqu'à ma mort, ou peut-être même après.

J'avais accoutumé de me demander comment il se faisait que le corps ressuscité de Notre-Seigneur porte les marques de ses blessures. Un corps ressuscité peut-il avoir cet aspect ? Serons-nous ressuscités avec des rhumatismes, des déformations, des membres tordus ?

Est-ce que le corps ressuscité portera les marques des expériences par lesquelles il est passé ? Jésus a parlé de certains qui entreront dans la vie n'ayant qu'un œil ou qu'une main (Marc 9,43-47).

Il fallait qu'il ressuscite avec les marques sur son corps pour que, tant que les péchés des hommes seront présentés au Père, il puisse montrer ses blessures, reçues afin que le pécheur soit sauvé.

Par ce sacrifice, moi aussi, je suis sauvé.

Mais peut-être mes cicatrices aussi seront-elles utiles. Et mes prières pour mes bourreaux seront peut-être plus efficaces si je puis montrer au Père les blessures que j'ai reçues d'eux. Si moi je puis persister à les aimer, si moi je puis pardonner, pourquoi Dieu les retrancherait-il de son amour et ne leur pardonnerait-il pas ?

Et peut-être y aura-t-il un faible espoir qu'un jour je sorte de prison et que j'aille en Occident. Alors j'aurai la possibilité de montrer aux Thomas incrédules, qui n'admettent pas que le communisme soit un crime à grande échelle sous couvert d'un idéal, ce que Jésus a lui-même montré à son apôtre plein de doute qu'il a ainsi convaincu : les marques de ses blessures.

Il y a une bénédiction dans les tortures que j'ai subies. Il convient de remercier Dieu pour toutes choses. Pendant qu'on me torturait je ne pouvais pas penser. Un mot seulement m'a une fois traversé l'esprit : « *Vous savez bien que tel est notre lot* » (1 Th 3,3), c'est-à-dire, les afflictions.

Les tortures ont apporté des transformations dans mon âme. Elles ont diminué mon désir d'aller au

ciel. Quel bonheur y aurait-il pour moi à être assis dans la félicité du ciel, sachant que pendant ce temps d'autres sont torturés sur terre ? Je serais parmi ces quelques-uns dont parlait Jésus qui sont prêts à quitter le sein d'Abraham pour tenir compagnie aux âmes tourmentées et les consoler (cf. Luc 16,26). Mon désir est plutôt que s'accomplisse sur la terre comme au ciel la volonté de Dieu. Pourquoi ne pas faire un ciel de notre terre, comme Jésus nous a appris à le demander dans la prière ?

Je soupire après une terre remplie de vertu, de justice et d'amour ; un monde où même les animaux vivraient en paradis, les agneaux couchés près des lions qui ne les dévoreraient pas.

Quand j'étais prisonnier, du temps des Nazis, nous observions que les oiseaux paraissaient avoir de la sympathie pour les humains, et qu'ils avaient un pressentiment de ce qui allait nous arriver. Il y avait des pigeons dans la cour de la prison. Ils avaient l'habitude de venir jusqu'à nos fenêtres garnies de barreaux et nous leur donnions des miettes de pain. Ce n'était pas le fruit de l'imagination d'un seul homme, car tous les prisonniers reconnaissaient avoir remarqué qu'à la veille des jours de violentes corrections, les pigeons battaient frénétiquement des ailes en poussant des cris d'alarme. Les fermiers avec lesquels je suis emprisonné me disent dans leur longue conversation en code que les chiens savaient d'avance

que les arrestations allaient avoir lieu, et qu'on n'arrivait pas à les empêcher de hurler toute la nuit comme jamais auparavant ils n'avaient fait.

Dans ma cellule le seul animal est une araignée. J'ignore comment elle a fait pour y entrer, mais un jour elle était là. Elle a fait sa toile. Nous sommes devenus bons amis. Je l'ai nourrie. Je lui ai parlé. J'ai observé qu'elle était particulièrement agitée la veille du jour où l'on me fit sortir pour être torturé. Coïncidence ? Je ne sais. Mais j'ai l'impression qu'elle sympathise avec moi. Nous devrions bien sympathiser davantage avec le monde des animaux et souhaiter pour eux et pour nous, non d'aller au royaume de Dieu (le chemin serait peut-être long pour une araignée), mais de voir ce royaume venir ici-bas, ce qui serait bien plus simple. Jésus nous a appris à prier dans ce sens. Alors les criminels, les lions et les renards pourraient y pénétrer beaucoup plus facilement.

Alors le monde d'où nous venons serait comme l'endroit où nous aurions été des chenilles. Dans les souffrances d'aujourd'hui nous sommes des cocons, un jour nous serons des papillons. Nous pourrions voler d'étoile en étoile sans négliger notre propre planète. Les anges montaient et descendaient entre le ciel et la terre sur l'échelle de Jacob. De même il y a une échelle qui unit la terre à Dieu. Parfois nous monterons. Puis encore nous descendrons. Il

n'y aura plus de différence car il en sera sur terre comme au ciel. Ceux qui seront du Christ lui seront alors semblables. Etre avec eux sera alors être avec le Fils de Dieu lui-même.

Je suis beaucoup plus préoccupé de faire de la terre un paradis que d'aller au paradis céleste. Cela signifie un combat dans tous les domaines de la vie pour abattre le dragon rouge et toutes les autres manifestations de la bête de l'Apocalypse (cf. Apoc 12,3).

Chers frères et sœurs, je veux que vous combattiez pour le triomphe de la vertu et de l'amour, c'est-à-dire pour le triomphe du Christ sur terre ; mais souvenez-vous qu'il est toujours plus facile de combattre pour un principe que de vivre selon lui. Ne choisissez pas le chemin de la facilité, mais celui de la croix. Ne restez pas sans vertu ni douceur pendant que vous luttez pour la justice et la vertu. Revêtez-vous du Christ et de toutes ses vertus et combattez ainsi.

Je ne suis pas seul à être retenu dans une prison. Vous êtes tous dans la prison de vos êtres pécheurs, dans celle de vos idées fausses et courtes. Que Jésus vous en délivre ! Alors vous pourrez combattre et toucher au but.

Je suis tellement heureux d'avoir pu vous parler encore ce soir, après une courte interruption.

Comme je vous l'ai dit, j'ai éprouvé de petites joies fugitives ces jours-ci, en pensant à la valeur des marques de torture. Mais ne croyez pas que

je sois un héros et que je n'ai fait que siffler et rire au milieu des horribles douleurs. Cela a plutôt été un moment de grande dépression. Je ne pouvais pas prier. Je n'avais plus conscience de la présence de Dieu, sauf à de rares et très brefs intervalles.

Les cicatrices sont une bénédiction. De même le temps de dépression. Cela m'a montré l'horreur que serait une éternité sans Dieu. Ces journées où je ne sentais plus sa présence duraient chacune comme mille ans. Je comprenais à quel point il serait affreux de rester en enfer avec des criminels non repentis qui, pour l'éternité, jureraient, maudiraient, ne penseraient que le mal, comme le font mes bourreaux communistes. Dieu m'a conduit dans une prison communiste, il m'a fait passer par des tortures et par la sombre nuit de l'âme pour que j'apprenne ce qu'est l'enfer et que je fasse tout au monde pour l'éviter.

Mes frères, faites tous vos efforts en vue du ciel, un ciel qui comprendra aussi la terre.

Il y a une légende selon laquelle un moine quitta un jour son monastère pour aller couper des arbres dans la forêt. Il y avait là un oiseau du paradis qui chantait. Il écouta un moment les merveilleux trilles, puis rapidement termina son ouvrage et rentra au couvent. Mais le portier n'était plus le même. Et il ne lui permit pas d'entrer. Il donna son nom. Il était complètement inconnu. Il demanda à voir l'abbé.

Vint un homme qu'il n'avait jamais vu. C'est en vain qu'il protesta n'avoir quitté le monastère que durant une heure seulement. Personne ne le reconnaissait. Pour finir quelqu'un se souvint que dans le monastère il y avait une vieille histoire selon laquelle un moine, il y avait de cela des siècles, était sorti couper du bois et avait disparu sans laisser de trace. Le chant céleste d'un oiseau du paradis qui n'avait paru durer que quelques instants avait duré des siècles à l'échelle humaine.

Les jours où vous n'avez pu m'entendre ont été des temps de dépression, mais d'une dépression pleine de sens profond. Il y a eu de rares moments de joie quand je comprenais la valeur des blessures reçues. Mais, finalement je suis sorti de cette dépression parce que moi aussi j'ai entendu un chant du paradis. J'ai écouté au cours de ma vie de la musique de Beethoven et de Bach, mais comme elle est pauvre en comparaison du chant que j'ai maintenant entendu !

Frères et sœurs, combattez pour emplir la terre de ce chant céleste ! Abandonnez tous les vieux chants pour celui-ci : « *Shiru le-Adonai shir hadash* » — « *Chantez au Seigneur un chant nouveau.* » C'est le commandement donné aux anges. Prêtez l'oreille. Ils vous l'apprendront.

Amen.

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

Aujourd'hui le sujet de mon sermon sera Sabine, ma femme, que vous et moi aimons. Nous l'appelons Binzea.

Si Ruth et Esther peuvent être les sujets de livres entiers de la Bible, pourquoi l'épouse d'un prédicateur ne serait-elle pas le sujet de mon sermon ? Binzea est chère à Dieu et chère à moi-même, comme Ruth l'était à Booz et Esther à Assuérus.

Aujourd'hui, je me suis vu dans un miroir pour la première fois depuis deux ans. On avait dû réparer nos latrines, alors les gardes nous ont conduits dans les leurs, et il y avait une glace.

En me voyant je fus saisi d'un rire homérique. On avait l'habitude de me considérer comme un bel homme. Et maintenant je suis maigre, affreux, avec des cercles noirs sous les yeux. Ainsi voilà ce qui reste d'une beauté physique ! Et un jour je

serai plus laid encore. Je serai un squelette avec un crâne.

En revenant dans ma cellule je me souvenais d'un autre jour où j'étais devant un miroir, pensant aux paroles : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il l'a créé* », et je m'étais demandé en quoi consiste notre ressemblance à Dieu. Je n'avais pu trouver de réponse satisfaisante. A la question : « Quel est celui de mes traits qui correspond à un trait de Dieu ? » ma femme, ayant l'intuition de ce qui me passait par la tête, vint silencieusement se placer à côté de moi. Alors je compris soudain : « *Dieu créa l'homme à son image... homme et femme il les créa* » (Gen 1,27).

Notre ressemblance avec Dieu consiste dans l'union des deux sexes. C'est par là que nous devenons « procréateurs » ou vice-créateurs. Nous devenons capables de créer des êtres éternels, de même que Dieu a créé Adam et Eve.

Ceux qui ne sont pas mariés ont aussi un partenaire du sexe opposé dans le royaume spirituel, les femmes leur *animus*, les hommes leur *anima*, comme dit Jung — leur amour idéal qu'ils n'ont jamais rencontré et avec qui ils ne sauraient jamais s'unir ici. Mais la vie est infinie. Ils s'uniront enfin.

Binzea est celle dont l'union avec moi m'a fait devenir plus ressemblant à Dieu. Bien que je me

sois converti avant elle, c'est à elle que je dois d'être aujourd'hui un chrétien.

Je me rappelle du temps de la prison avec elle sous le régime nazi. Nous nous rencontrions tous les jours dans les corridors et pouvions nous promener ensemble. Je me souviens comment une autre fois, alors que je venais d'être arrêté, elle exigea d'aller en prison avec moi.

Puis les communistes prirent le pouvoir. Un haut prélat orthodoxe, jouet des communistes, mais amical à mon égard, m'avait averti que la décision de m'arrêter avait été prise. J'avais une possibilité de « prendre le maquis ». Devais-je la saisir ou non ?

Ma femme consultée me répondit : « Si tu t'enfuis, comment pourras-tu jamais prêcher sur le texte : *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire qui n'est pas pasteur, et auquel les brebis n'appartiennent pas, s'il voit venir le loup abandonne le troupeau et s'enfuit* (Jean 10,11-12) ? »

La tentation de fuir demeurait. Puis un jour je reçus la visite d'un pasteur à la conversion duquel Dieu m'avait employé. Il avait été alcoolique. Je l'avais trouvé dans la rue, ivre et refusant de rentrer chez lui. Alors je l'avais accompagné de bar en bar en lui parlant. Quand il s'éveilla de son ivresse le lendemain c'était un homme nouveau. Et maintenant il me rappelait tout cela. Au cours de la conversation il ne cessait de répéter : « Ce qui m'avait le

plus frappé dans ce que vous m'aviez dit c'était le verset : *Sauve-toi, il y va de ta vie, ne regarde pas en arrière* » (Gen 19,17).

Quand il partit, je dis à ma femme : « Est-ce que cette répétition continuelle n'est pas un signe de Dieu que j'aie à sauver ma vie en fuyant ? » Elle répondit : « Oui, tu dois sauver ta vie. Mais qui sauve sa vie en ce monde la perdra. Celui qui perd sa vie la sauvera. »

Alors je décidai de rester et je ne le regrette pas.

Ce que je regrette, c'est d'avoir été kidnappé par la police communiste dans la rue. Si cela s'était passé à la maison, il m'aurait été possible de demander pardon à ma femme de lui avoir souvent manqué d'égards.

Et maintenant, il m'arrive parfois de me surprendre à dire : « Binzea, aide-moi ! », au lieu de : « Jésus, viens à mon secours. » Je dis : « Binzea, aide-moi ! » Elle est si semblable à Jésus. Ceux qui suivaient saint Paul suivaient Jésus. Pour des malades, c'était une même chose d'appeler à leur secours Jésus lui-même ou ses apôtres. Ils étaient guéris de la même façon. Un jour les chrétiens seront comme le Christ. Parler avec eux ce sera parler avec le Sauveur. Peut-être n'est-ce pas une erreur que de dire : « Binzea, aide-moi. » Ce serait considéré comme tout à fait normal si elle était auprès de moi.

Mais maintenant, dans mon étroite cellule, je suis libéré des limites de l'espace. Rien n'est près ni loin. Pourquoi ne l'invoquerais-je pas ? Les hommes de bien, quel que soit leur âge, sont proches les uns des autres et peuvent s'entraider. Il est probable que c'est à partir de l'expérience des chrétiens dans leurs grandes souffrances des premiers siècles que s'est instaurée la pratique d'invoquer les saints, avec tout ce que cela conserve de valable et avec tout ce qui en est devenu critiquable par la suite.

Binzea ne savait pas ce que c'est que d'éviter le danger. Elle m'incita à parler ouvertement contre les communistes au Congrès des cultes convoqué par eux dans les locaux de notre Parlement.

Je lui citai une fois un proverbe cambodgien : « Quand deux éléphants se battent la fourmi doit s'effacer. » Elle rit et dit : « Je ne suis pas cambodgienne mais roumaine. Nous avons un proverbe à nous : Une petite bûche peut faire verser une grosse voiture. »

Où peut-elle bien être aujourd'hui ? Probablement dans une cellule de prison quelque part par là. J'ai entendu une femme hurler. J'aurais pu jurer que c'était sa voix. C'est en esprit que je l'ai vue pour la dernière fois. Elle saignait, comme si elle avait été lourdement torturée.

Pendant que je pleurais en soupirant après elle, cette pensée me vint : il est écrit que « *le sang de*

Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jean 1,7). Où pourrais-je le trouver pour qu'il me purifie de mes péchés ? Le corps glorieux de Jésus n'a pas de sang. Le Seigneur a employé, au lieu de la locution hébraïque habituelle « *chair et sang* » (*basar vedam*), les mots « *chair et os* » (Luc 24,39). Le sang qu'il a répandu à la flagellation, avec la couronne d'épines, et lors de la crucifixion n'existe plus, de même que le sang de tous ceux qui sont morts est passé au cours des siècles par des milliers de transmutations naturelles et n'existe plus nulle part.

Alors où est le sang du Christ qui peut me sauver ? Je crains que le sang de Jésus à propos duquel prêchent certains prêtres et pasteurs ne soit davantage semblable au sang artificiel dont on se sert dans les studios de cinéma au cours des scènes de violence, et qui n'est qu'un produit chimique répandu sur le visage de l'acteur.

Le nom du Christ peut s'employer en deux sens. Il peut évoquer le personnage historique d'il y a deux mille ans, et le corps mystique dont Jésus glorifié est la tête et nous tous son corps (1 Cor 12,12). Ce Christ saigne perpétuellement. Il n'y a pas un seul jour dans l'histoire où un membre au moins de ce corps mystique n'ait pas saigné. Leur sang est celui du Christ. Tout chez les chrétiens appartient au Christ. « *Et ils achèvent dans leur chair ce qui*

manque aux souffrances du Christ » (Col 1,24). Ils perpétuent le sacrifice, et c'est son sang qui ne cesse ainsi de purifier.

Nous appliquons aux événements une notion de temps qui est erronée. Voyageant en train, on a l'impression que les villages et les villes défilent devant soi. On dit qu'une gare est passée et qu'une autre va suivre. En réalité elles existent toutes en même temps. Ce que nous voyons est une illusion des sens. Ainsi notre esprit limité dans le temps voit certains événements comme appartenant au passé et d'autres au futur. En réalité il existe un éternel « présent », où le sang versé par Jésus au Calvaire est aussi réel qu'il l'était il y a deux mille ans. Et le sang des martyrs antérieurs à Jésus et de ceux de tous les siècles appartient à l'éternel « présent ».

Dans le vaste tableau de cet éternel présent il y a aussi un endroit où je reverrai Binzea, et vous aussi vous reverrez ceux que vous aimez, dans une joie éternelle. Bonne nuit, Binzea. Que Dieu te donne la paix.

Frères et sœurs, aimons nos femmes et nos époux comme le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous !

« *Si le sel vient à s'affadir avec quoi lui rendra-t-on sa saveur ?* » (Mat 5,13). Le sel est du chlorure de sodium. La molécule de sel peut perdre un de ses atomes. Elle cesse alors d'être du sel et perd

sa saveur. Elle peut redevenir du sel si elle reste prête à recevoir un autre atome et à s'unir avec lui. Aucun homme n'est perdu tant qu'il a quelqu'un pour lui donner l'instruction qui le « salera ». Aujourd'hui que tant des meilleurs enseignants sont en prison, et qu'il y en a tellement auxquels on ne peut se fier, compromis qu'ils sont avec le communisme, la personne qui pourra le mieux vous « saler » sera peut-être votre femme ou votre mari. Profitez de cette possibilité tant que vous êtes réunis.

Amen.

LES VICTIMES DE MA VIE

Ainsi, vous voilà encore, les victimes de ma vie. Bonsoir ! Je ne sais rien qui purifie l'âme autant qu'une franche discussion face à face avec vous.

Je crois que la vérité ne se trouve pas seulement dans la Bible. Je crois que l'on peut faire confiance à un livre de mathématiques, en ce qui concerne son domaine, autant qu'à la Bible. Je crois aussi en Shakespeare. De même que la Bible enseigne le maximum de ce qu'un homme peut connaître de Dieu, de même Shakespeare vous apprend le maximum de ce qu'un homme peut connaître du caractère humain. *Roméo et Juliette* peut même être considéré comme une allégorie de l'amour entre le Sauveur et son épouse, tout comme nous voyons une allégorie dans le *Cantique des Cantiques*, et tout comme les Hindous en voient une dans le *Bhagavad Gita*.

Il y a seulement deux questions que je me pose à propos de Shakespeare. D'abord, pourquoi ne peint-il pas de types chrétiens ? Ensuite, est-ce que l'appa-

rition du fantôme du père d'Hamlet, et la présence de Banquo l'assassiné à la table de Macbeth, représentent une fiction ou la réalité ? J'ai toujours été plutôt porté à considérer que c'était une description du réel.

Dans la prison nazie où j'étais, il y avait un assassin qui niait son crime. Le procureur l'avait fait enfermer dans une cellule dont les murs avaient été couverts de douzaines de photographies de la victime. Le tueur se mit à frapper sur la porte de sa cellule, confessant tout mais exigeant que les photographies fussent enlevées. Ce qui pour nous n'était qu'une photographie évoquait à ses yeux la réalité d'une présence dans sa cellule.

Et maintenant je passe par la même expérience. Nuit après nuit vous venez. Mais je ne tape pas sur la porte. Je ne cherche pas à échapper à vos reproches. N'essayez pas de me terrifier en tournant autour de moi dans une danse folle et en me montrant de vos doigts de squelette.

Je sais danser moi aussi. Et vous savez que ma danse est plus efficace que la vôtre, de même que les miracles de Moïse étaient plus grands que ceux des magiciens d'Egypte qui s'opposaient à lui.

Vous dansez ? Je vais danser aussi, en chantant ce que chantait Jésus quand il dansait. Ha ! ha ! ha ! Vous ne savez même pas qu'il dansait ? Ecoutez les paroles de l'incantation pendant que je danse, paroles que j'ai apprises de lui :

« Gloire à toi, Père. Amen.

... Gloire à toi, Grâce. Amen.

Gloire à Toi, Esprit, Gloire à toi, Saint :

Gloire à toi. Amen...

Je voudrais manger et être mangé. Amen.

Je voudrais entendre et être entendu. Amen.

Grâce, danse ; je voudrais jouer du chalumeau ;
dansez tous. Amen...

Le nombre huit chante la louange avec nous.
Amen.

Le nombre douze danse haut. Amen.

Qui ne danse pas ignore ce qui vient à passer.
Amen.

Je voudrais voler, et rester. Amen...

De place je n'ai pas, mais j'ai des places. Amen.

De temple je n'ai, mais j'ai des temples. Amen.

Je suis une lampe pour toi qui me tiens. Amen.

Je suis un miroir pour toi qui me perçois. Amen.

Je suis une porte pour toi qui frappe. Amen.

Je suis un chemin pour toi qui chemines. Amen.

Maintenant, réponds à ma danse (si vous le pouvez. Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? Ha ! ha ! ha ! je ris devant vous !)

... Si tu avais su comment souffrir, tu aurais pu être capable de ne pas souffrir.

Apprends à souffrir, et tu ne souffriras pas. »

(Actes apocryphes de Jean 94-96).

Pourquoi reculez-vous dans un coin ? Venez, je n'ai nul désir de vous effrayer. Je vous aime tous. Venez, raisonnons ensemble.

Oui, j'ai tué beaucoup d'entre vous. Quelques-uns avant même qu'ils ne fussent nés. Vous auriez gêné ma vie égoïste. Je ne vous ai pas permis de naître. Aujourd'hui, je comprends ce gynécologue qui me demandait de le baptiser parce qu'il était hanté la nuit par les nombreux enfants qu'il avait tués.

Vous avez appris les paroles de la Bible : « *Le salaire du péché c'est la mort* » (Rom 6,23), et vous m'en menacez. Il se peut que vous connaissiez bien la Bible. Le diable, lui aussi, la connaît. Mais je ne l'appellerai pas théologien. Ni vous-mêmes non plus. Les choses ne sont pas si simples que cela. « *Qui-conque tuera sera passible du jugement* » (Mat 5,21). Avez-vous entendu ? Celui qui tue n'est pas perdu, il est seulement passible du jugement. Il sera jugé, ce qui ne veut pas dire qu'il sera condamné. Il se pourrait qu'il soit acquitté. Je puis expliquer au juge ma mauvaise hérédité, ou bien il est en mesure de me la révéler. Je puis lui faire connaître quelle mauvaise éducation j'ai reçue, le milieu désastreux, ma folie. Il saura combien de démons ont été déchaînés pour me combattre. Tout ceci pesé, je puis encore être acquitté.

Et vous, avec qui j'ai commis l'adultère, n'êtes-

vous pas aussi coupable que moi ? Et vous, bonnes gens qui n'avez jamais péché sur ce plan parce que vous étiez impuissants, ou laids, ou que vous n'en avez jamais eu l'occasion ? « *Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle en son cœur* » (Mat 5,28). Et vous femmes, tirez avantage de la bonté particulière de Jésus à l'égard du sexe féminin. Elle l'empêchait de parler contre les femmes qui regardent un homme avec un désir de luxure. Ne jouez pas au juste avec moi ! Et ne me citez pas de verset de la Bible.

Nous sommes tous les mêmes. Et l'œil qui doit nous être arraché et jeté n'est que l'œil droit, celui qui juge les actes d'après des critères de vertu et de moralité, sans savoir que la vie a ses lois propres, et que la loi de l'Esprit de la vie, c'est-à-dire la simple reconnaissance de la vie et de ses complications, vous libère de cette autre loi de péché et de mort.

J'ai rappelé une fois à Jésus que Luther avait dit du Christ qu'il était le plus grand menteur, le plus grand parjure, voleur, adultère et meurtrier que le monde ait connu. Non qu'il eût commis ces péchés, mais parce qu'il se les était appropriés. Je demandais à Jésus : « Acceptez-vous cette accusation ? » Et j'entendis une réplique définitive : « Oui, tout sauf l'adultère. » Je fus certain alors que ce n'était pas sa voix. Je ne puis croire qu'il se soucie moins de

ceux qui négligent leurs parents, ou trompent leurs employés, ou font des commérages, ou volent, que ceux qui ont une histoire d'amour. Il n'est pas difficile à Jésus de s'approprier aussi nos adultères.

Et maintenant, vous tous, par milliers, qui avez écouté mes sermons et lu mes livres, vous qui appartenez à de nombreuses religions et traditions, vous m'accusez du péché le plus grave, celui d'hérésie. Tous les autres péchés sont bagatelle comparés à celui-là qui est la déformation de la Parole de Dieu. En ai-je été coupable ? Quelle est la vérité ? Une fois je me suis dressé pour une vérité. Ici je n'ai plus de certitude. J'ai été battu de beaucoup de tempêtes. Le Siège de Rome m'attire par son prestige, et je me demande comment j'ai pu devenir autre que catholique. L'Adventisme est-il la vraie vérité ? Il y a des centaines de textes qui nous prêchent le respect du sabbat, et aucun commandement ne parle du dimanche. Je vois la beauté de la tradition orthodoxe, calme et profonde comme l'Océan Pacifique. Où est la vérité, où l'hérésie ? Qu'aurais-je dû prêcher ? Je suis moi, et personne d'autre. Peut-être que le Protestantisme où chacun établit lui-même ses relations personnelles avec Dieu est la vérité. Alors, je ne suis point hérétique. Tout homme est un Abraham en relation personnelle avec Dieu : c'est la fin et la conclusion du Protestantisme. Qu'y a-t-il là de mauvais ?

Ce que je savais, je le prêchais. Et vos accusa-

tions me laissent indifférent. « *C'est selon la voie qu'ils appellent une secte que je sers le Dieu de nos pères* » (Act 24,14), dit saint Paul quand il fut accusé comme vous m'accusez.

Pourquoi tant de colère contre moi ? Qu'avez-vous perdu du fait que j'ai péché gravement contre vous ? Zachée avait volé à un homme environ une centaine de dinars avec lesquels, de toute façon, il n'aurait pu faire grand-chose. Mais, s'étant repenti, il remboursa le volé au quadruple. Celui-ci a donc reçu quatre cents dinars, assez pour ouvrir une petite boutique. Dans l'hébreu d'Isaïe 53, le Christ est appelé « *Asham* » qui ne signifie pas seulement « offrande pour les péchés », mais aussi « restitution ». A tous ceux auxquels j'ai dérobé leur vie transitoire, il donnera la vie éternelle. A tous ceux que j'ai souillés, il donnera la candeur de la pureté. A tous ceux que j'ai fait pleurer, il donnera une perle pour une larme. A tous ceux auxquels j'ai enseigné l'erreur, il donnera la vérité définitive.

Aucun raisonnement ne pourra-t-il vous calmer ? Est-ce que rien ne peut vous empêcher de me hanter ? Je vois que le raisonnement ne saurait avoir raison du sentiment de culpabilité. La culpabilité mène l'homme à la folie. Les arguments sont sans force pour un fou.

Jadis on brûlait les chrétiens sur des bûchers. Du moins ils avaient chaud. Dans nos cellules, on tremble

de froid. Pourtant je suis baigné de sueur à vous regarder et à vous entendre crier après moi comme vous le faites.

Et voici maintenant Moïse qui vient ici, lui aussi. Je t'ai connu comme le premier gardien du seuil du saint des saints. Toi aussi tu me dis que j'ai enfreint la loi, et que je suis donc souillé et ne puis entrer.

C'est ainsi que tu as parlé à Luther, je suppose. Parfois sa haine explosait à l'égard des juifs et des catholiques ; par moments il était aussi déchaîné qu'un insensé. Il était de ceux qu'il appelait les « martyrs de la Providence ». Il aimait Jésus de tout son cœur, mais il avait un caractère coléreux qu'il ne put jamais dominer. Luther enseignait : « Si vous rencontrez Moïse, tuez-le. » En un autre sens le Bouddhiste Zen dit la même chose : « Si tu rencontres Bouddha, tue-le. » Je n'ai pas peur de toi, Moïse. Tu n'as pas le droit de me barrer la route. Je combattrai et je passerai.

M'opposes-tu les tables des commandements ? Mais ne les as-tu pas brisées toi-même ? Paul en a fait autant. N'a-t-il pas écrit que c'en est assez des tables de pierre ? (cf. 2 Cor 3,3).

Je me souviens vaguement qu'un concile d'églises a stigmatisé comme hérésie l'antinomisme, qui enseigne qu'aucune loi morale n'est plus valide. Mais en ce moment, je ne suis pas particulièrement soucieux des conciles et de leurs décisions.

J'ai besoin de pardon, de purification, de paix, quoique j'aie pu faire dans le passé. Le passé a disparu. Je vis dans le présent et l'avenir, et les fantômes du passé n'ont pas la permission de me hanter. Et vous n'avez pas non plus le droit de me torturer en opposant mes péchés aux commandements. Quel droit avez-vous de jouer les moralistes avec moi ?

Vous voilà qui tournez de nouveau autour de moi en criant.

Moi aussi, je peux crier, et je vais le faire, bien que je sache que la camisole de force m'attend de nouveau. Oui, je crie : « Aucun péché n'est le mien, tous ils appartiennent à Jésus. C'est lui qui les a tous commis. Demandez-le lui, il vous le confirmera. Si vous ne pouvez me pardonner mes péchés à moi-même, si vous êtes assez méchants pour me torturer toutes les nuits dans ma faiblesse impuissante, alors pardonnez mes péchés à celui qui les a pris sur lui. Pardonnez mes péchés à Jésus. Si vous ne lui pardonnez pas il ne vous pardonnera pas. Et n'oubliez pas qu'il a le pouvoir de vous envoyer dans l'enfer éternel. »

Et maintenant mon dernier cri : « Oui, j'ai tué, j'ai commis l'adultère, j'ai menti, j'ai été hérétique, mais le sang de Jésus-Christ m'a lavé de tous mes péchés et peut vous laver vous aussi. Alors vous deviendrez bons et vous ne causerez plus ces douleurs à ceux dont vous avez été les victimes. Allez-

vous-en ! Je suis baptisé et lavé dans le sang de Jésus. »

Le garde a déjà introduit la clef dans la serrure. On va encore me bâillonner. Mais la pendule sonne une heure du matin. Est-ce une coïncidence ? Est-ce l'heure à laquelle il vous faut disparaître ? Ce ne peut être cela, seulement cela. Le sang de Jésus-Christ vous a vaincus. Je ne vous vois plus.

Pendant qu'ils me mettent la camisole de force, avant de m'avoir bâillonné, un dernier cri : « Vous me torturez tant parce que vous devez être terriblement torturés vous-mêmes. Les saints prient pour ceux qui les tourmentent, au lieu de leur jeter de la boue. Sainte Jeanne d'Arc, quand elle vit l'évêque qui l'avait condamnée à mort s'approcher, lui cria : " Prenez garde que les flammes ne mettent votre vie en péril". Vous n'êtes pas sauvés. Croyez au sang de Jésus-Christ. Il vous libérera. »

Amen.

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

La véritable connaissance d'une chose suppose une union aussi profonde que celle que l'on éprouve dans l'union sexuelle. Celui qui connaît, le connu et l'acte de la connaissance ne font plus qu'un. On oublie sa propre existence et celle du partenaire. On ne pense plus car l'esprit est dissous dans la chaleur de l'étreinte.

C'est peut-être en ce sens que maître Eckhart, le grand mystique allemand, a dit que le chrétien, en abandonnant toute chose, doit aussi abandonner Dieu. Tant que l'on reste conscient d'avoir un Dieu, on n'est pas devenu un avec lui.

Celui qui pense à la vérité et qui raisonne sur elle montre par là qu'il ne la possède pas. Quiconque a rencontré le Roi-Vérité et a connu son ardent baiser ne cherche plus la vérité, ne dit pas la vérité, mais en est l'incarnation même. Le Christ n'est plus l'objet de vos pensées. Vous êtes sa manifestation. Au lieu

d'être semblables au Christ vous vous identifiez à lui. Il est la lumière du monde. Vous êtes la lumière du monde. Vous êtes la même lumière.

Sainte Gertrude priait ainsi : « Je suis vous. Vous êtes moi. Je ne suis pas vous, vous n'êtes pas moi. Moi et vous nous sommes un être nouveau : un Moi-Vous. »

Avant d'être mis dans la prison souterraine où je suis actuellement je me tenais un jour devant la fenêtre de ma cellule et je criais : « Seigneur, où êtes-vous ? » J'avais à peine terminé ces mots, que je vis pénétrer dans la cour de la prison ma femme avec Bianca et Alice, qui étaient venues demander au gouvernement si j'étais dans cette prison. J'avais appelé le Seigneur, et trois sœurs étaient venues. Depuis lors, j'ai pris l'habitude de les identifier ainsi que tous les vrais enfants de Dieu avec le Seigneur lui-même, et je sais que ce n'est pas une simple imagination.

Jésus lui-même s'identifie à nous. « *Quiconque a nourri, donné à boire, habillé ou visité en prison l'un des moindres de mes frères, c'est à moi qu'il l'a fait* » (Mat 25,31-40).

Quand Jésus rencontra Saul de Tarse, il lui demanda : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* » (Act 9,4). Or la vérité est que Saul n'avait jamais persécuté Jésus, mais seulement ses disciples. Jésus ne connaît pas de différence entre lui et ses disciples.

Quand il en parle il n'emploie pas la troisième personne, mais il dit « moi ». Il sait que je suis lui. Et tout chrétien devrait savoir qu'il est identique au Christ, comme faisant partie de son corps mystique.

Tant de gens m'ont secouru au cours de mon existence. Je vois le bras du Tout-Puissant dans tous les bras qui m'ont été passés affectueusement sur les épaules chaque fois que je me sentais déprimé. Dieu et l'âme croyante et bonne ne font qu'un. Regardez une âme croyante et c'est le Seigneur lui-même que vous voyez.

Nos bibles traduisent Isaïe 48 par ces mots : « *Je suis lui. Je suis le premier, je suis aussi le dernier.* » L'hébreu dit : « *Ani-hou ani harishon af-ani haaharon* », ce qui signifie littéralement : « *Un moi-lui (union entre moi et lui) est le premier, et un moi (qui est seulement moi) est le dernier.* »

Je me suis trouvé une fois à la recherche d'un pasteur presbytérien dans une certaine ville. J'allai à l'église, mais le gardien me dit qu'il vivait à une certaine distance de là. Quelques enfants jouaient dans la cour de l'église. Entendant notre conversation, l'un d'eux s'offrit à me conduire chez le pasteur. Tout en marchant, je lui demandai s'il croyait au Christ. Le garçon, qui avait environ quatorze ans, me répondit de façon décidée que non. Je lui demandai pourquoi. « Je crois, me dit-il à sa manière d'enfant, que si Dieu a créé ce bon et doux Jésus

d'il y a deux mille ans en Palestine, en qui nous sommes censés avoir foi, il a dû créer des petits Jésus à chaque génération dans chaque pays de façon à ce qu'en regardant le petit Jésus nous puissions croire au grand. Mais je n'ai jamais rencontré de petit Jésus. Je suis un enfant pauvre. Mon père est un ivrogne qui me bat. Ma mère est blanchisseuse et n'a pas le temps de s'occuper de moi. Je n'ai jamais eu un bon vêtement. Personne ne m'a jamais acheté de chocolat ou de bonbons. Je n'ai pas eu de jouets. Si Dieu est tout-puissant, pourquoi n'a-t-il fait qu'une seule fois un Jésus ? Un Dieu tout-puissant pourrait faire beaucoup de Jésus. Il serait alors facile de croire. » Je lui demandai encore : « Mais votre pasteur n'est-il pas un Jésus ? » La réponse, aussi décidée que la première, fut un simple « non ».

Nous arrivâmes ainsi à la maison du pasteur, et le garçon s'en alla. Seul avec le pasteur, je parlai avec lui du Christ. Ce sujet ne l'intéressait pas. Je lui racontai alors ce que le garçon m'avait dit. « Quel idiot ! » s'exclama le pasteur avec qui j'agréai volontiers. Seulement c'était quelqu'un d'autre que je considérai comme l'idiot.

Etre chrétien c'est être un « *Ani-hou* », un « moi-lui », une âme humaine en union intime avec le Christ. Jésus dit à Philippe : « *Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père* » (Jean 14,9).

De même un chrétien peut dire à qui l'a connu longtemps : « Celui qui m'a vu, a vu le Christ. »

L'humanité, dans son développement religieux, est passée par une période dite animiste. L'homme primitif croyait que tout objet de la nature était possédé d'un esprit. Nous avons quitté ce stade du développement, de même que les petites filles s'arrêtent à un certain âge de jouer à la poupée. Un chrétien voit les choses avec réalisme et laisse les poupées aux enfants.

Les poupées sont faites en plastique et n'ont pas d'intelligence. Il ne sert de rien de leur parler et de les vêtir. Les épouses du Roi du ciel ne peuplent pas leur esprit d'objets de leur imagination. Nous regardons la froide réalité droit dans les yeux. Nous autres prisonniers nous avons, dans nos douleurs, pleuré et crié pendant des années sans obtenir de réponse. Combien de vignes du Seigneur ont-elles été détruites ! Le Seigneur nous a caché sa face.

Comme les sauvages voyaient un esprit dans chaque arbre et dans chaque pierre, c'est notre imagination malade qui évoque à notre esprit la présence de Jésus. Certains le voient dans le pain et le vin de la sainte communion et croient que la transsubstantiation s'est produite, ou du moins la consubstantiation selon les luthériens. Nous ne désirons pas admettre librement que le Roi du ciel n'est pas là. Nous crions en vain, comme il a crié en vain : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Il est derrière le mur de séparation que nous avons nous-mêmes bâti entre lui et nous par nos péchés. Derrière ce mur il y a les anges. Seule une lumière froide tombe des étoiles et de sombres pensées blanchissent nos cheveux.

Il fait si froid dans la cellule. Je suis presque glacé. Le seul compagnon vivant que j'aie eu peu de temps, une araignée, a gelé. Je vis dans un univers de froid.

Le seul endroit où il y ait encore de la vie, c'est là, le compagnon ? N'est-il pas vrai que celui que je cherche en vain dans le monde extérieur brise en moi la glace du silence, que le Christ et Dieu sont au plus profond de moi. Mais, n'est-il pas justement en moi, que ma voix, mes soupirs ou mes cris qui provoquent les représailles des gardes, sont leurs murmures et leurs cris ?

Le Christ a promis qu'il viendrait faire sa demeure en ceux qui gardent ses commandements. Je ne les ai pas tenus complètement, mais il est venu cependant. Il est beaucoup plus généreux que sa parole. Ou peut-être que pour lui, le remords de ne pas obéir pleinement à ses commandements est la même chose que de l'avoir fait.

Peut-être y a-t-il autre chose. Je crois qu'il doit s'ennuyer dans son ciel vide. Je suis son vrai ciel. Le ciel sans moi et d'autres comme moi n'est pas le ciel pour lui. Alors il est venu. Mais oui, il est venu.

Je suis un *Ani-hou*. Ceci me donne un énorme pouvoir de faire le bien. En moi est le Dieu vivant.

Comme saint Pierre, je voudrais m'écrier : « *Seigneur, il nous est bon d'être ici* » (Mat 17,4). Il fait bien meilleur ici avec vous, en prison, que lorsque j'étais en chaire. Je prêchais alors tant de sermons et écrivais tant de livres sur vous que vous en étiez devenu une habitude pour moi. Je parlais et écrivais si facilement des choses chrétiennes que je n'avais pas besoin de faire attention à vous.

Alors vous m'avez transporté sur la cime de la montagne, c'est-à-dire dans cette cellule souterraine. Ici, vous, et ceux qui prennent maintenant plaisir à me bâillonner même si je ne crie pas, vous m'avez appris le silence. C'est ainsi que cette chose stupéfiante est arrivée, l'union mystique, la réalisation de *Ani-hou*.

Tâchez d'y atteindre, mes frères bien-aimés.

Amen.

MALADE D'AMOUR

JÉSUS,

Dans une chambre à coucher luxueuse, ornée de fleurs, dans un palais royal, décor plutôt théâtral pour l'amour, l'épouse du Cantique des Cantiques attendait la venue de Salomon.

Nous sommes malades d'amour pour vous dans les cellules de notre prison.

Elle était entourée de jeunes filles qui la servaient. Nous sommes entourés seulement de haine et de méchanceté. Tous les jours ils se moquent de nous, ils nous frappent et nous torturent. Il y a des années que je n'ai vu quelqu'un qui m'aime, ou entendu un seul mot charitable.

Jésus, saute par-dessus les montagnes qui nous séparent et viens à tes bien-aimés ! Nous périssons. L'esprit au-dedans de nous a été étouffé il y a longtemps. Nous ne possédons pas le saint Livre. Nos yeux pleurent jour et nuit.

Est-il juste que Celui qui a crié : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », qui a connu lui-même l'angoisse de la solitude, puisse nous abandonner ?

Jésus, c'est un cœur brisé qui crie vers toi. Je suis las. Donne-moi le repos. Toi qui peux changer un enfer en paradis, qui par un seul « Je le veux » a purifié un lépreux, accorde-moi la sérénité. Salomon a donné à son épouse des vierges pour la servir. Donne-moi des anges pour m'environner. Mais, je t'en prie, des anges que je puisse voir, pas des anges dont il faut toujours que j' imagine la présence.

Jusqu'à ces dernières semaines j'avais du moins la consolation d'amener des âmes au Christ en tapant l'Évangile en morse sur le mur. Les gardes l'ont découvert. Et maintenant ils ont vidé les cellules à ma droite et à ma gauche. Je suis devenu entièrement inutile. Je reste assis et j'attends que passe cette vie absurde qui consiste à manger une soupe sale deux fois par jour et à endurer d'assommantes corrections. Même celles-là n'apportent plus avec elles le frisson de la nouveauté. Les bourreaux n'ont pas d'imagination. Les douleurs qu'ils nous offrent sont toujours les mêmes. Elles sont absurdes d'ailleurs, car j'ai tout oublié et ne pourrais leur dire aucun des secrets de l'Église même si je le voulais.

Ce que les gens cherchent surtout dans la religion, c'est de se garder pour l'éternité. Je voudrais me

débarrasser de mon moi et devenir « vous ». Si je suis couché, malade d'amour, attendant votre venue, ce n'est pas dans l'espoir que vous donnerez à mon moi, que je hais, la vie éternelle, mais que vous me la prendrez. Il y aura alors à ma place un être tout autre, semblable à vous, plein de grâce et de vérité.

Autrefois, je passais des heures à imaginer ce que je ferais si j'étais un roi, un mendiant, un millionnaire, une jeune fille, ce que je ferais si j'étais le pape ou le chef de mon pays.

Aujourd'hui, je rêve de plus en plus à ce que je ferai quand je serai comme vous. Aurai-je à souffrir encore, et plus encore que maintenant ? Vous aviez un ciel et vous l'avez quitté parce que sur un grain de poussière dans votre univers infini, il y avait une minuscule créature, l'homme, et que cette créature souffrait. Que se passerait-il s'il y avait de nouveau souffrance ou rébellion quelque part dans ce qu'on appelle à tort univers (ce serait plutôt « plurivers », tant il est vaste et varié) ? Je sentirais comme vous, et je viendrais souffrir pour les rebelles. Je porterais les infirmités des autres et prendrais sur moi leurs maux. Les prophéties d'Isaïe se référeraient aussi à moi (Mat 8,16-17).

Je suis devenu votre disciple. Puis un ouvrier de votre moisson. Il y a trois degrés dans le christianisme, de même que dans chaque profession et dans la franc-maçonnerie. De disciple et d'ouvrier on

monte à un degré supérieur. Il me faut devenir comme saint Paul un « *sage architecte* » (1 Cor 3,10).

Malheur aux disciples qui ne deviennent jamais des ouvriers, aux ouvriers qui ne deviennent jamais des maîtres. Ils sont pareils à d'éternels étudiants qui ne deviennent jamais ni docteurs ni ingénieurs. A quoi sert un violoniste qui ne cherche pas à devenir un virtuose ?

Ainsi vous m'avez conduit en prison pour faire de moi un « *sage architecte* ». Mais pendant que les disciples dansent après une journée de travail, et que les ouvriers dorment, l'architecte veille tard dans la nuit pour planifier le travail à faire et pour prendre soin de tout ce qui est nécessaire. Les architectes ne connaissent pas la paix. N'aurai-je, moi non plus, jamais de paix ?

Non, je ne puis devenir semblable à vous si je continue à penser à ces choses. Est-ce en pensant que vous êtes devenu l'homme de douleurs ? Ou cela vous est-il venu de la manière la plus simple, en acceptant ce que le Père avait voulu pour vous ?

L'Eglise catholique dit que vous avez une haute opinion des théologiens scolastiques ; que lorsque saint Thomas d'Aquin eut fini sa *Somme théologique*, il entendit une voix du ciel disant : « Tu as bien écrit sur moi, Thomas. »

Pour moi, ils sont inacceptables. Ils ont fait une

vérité trop tranchée. Naturellement ils ne pouvaient pas connaître la théorie d'Heisenberg sur l'indéterminisme des particules élémentaires. L'étalon de mesure change l'objet mesuré. Ce n'est pas vrai qu'en microphysique. Un Dieu que j'aime est différent de celui qui n'est pas aimé. Avec le pur, Il est pur, mais Il joue de ruse avec l'homme pervers (cf. Ps 18,27). Il n'y a pas de vérité absolue. La vérité est une direction, pas une connaissance. La vérité sur Dieu est différente pour chaque homme.

Mais en tout cas les théologiens scolastiques faisaient une différence entre ce qu'ils appelaient en latin *mens agens* (esprit actif) et *mens patiens* (esprit passif). L'esprit actif passera à travers des vallées, des montagnes et des grottes pour trouver la vérité. L'esprit passif, lui, reste couché, malade d'amour, et, comme un ruban magnétique, se borne à enregistrer ce qu'il entend.

Alors que d'autres chrétiens se lancent dans la bataille, les maîtres à l'esprit passif restent tranquillement à l'endroit le plus saint du temple. Ils savent qu'un Dieu qui a besoin d'être défendu par moi, un Dieu dont l'arche sainte peut être renversée par des bœufs, de sorte qu'il me faut la garder en sa bonne place, n'est pas digne du nom de Dieu.

Tu n'as pas besoin de défenseurs. Ni d'hommes armés de bâtons qui combattent pour ta cause. Ce que tu recherches ce sont des adorateurs au sens

le plus haut, c'est-à-dire des gens qui t'aiment, sereinement et tranquillement, quoiqu'il arrive autour d'eux et en eux.

Tu cherches des âmes où l'on trouve repos, tranquillité, immutabilité, car il n'y a que cela qui puisse refléter les splendeurs du ciel.

Tu as été tellement aimé de Dieu parce que tu reflétais sa sérénité et sa gloire. Tu n'as pas craint de devenir un homme de douleurs. Tu n'y as même pas pensé. « *Ehjah asher ehjah* », dit Dieu à Moïse (Ex 3,14). Cela peut être traduit par « Je suis celui qui suis », mais peut encore vouloir dire « Je deviendrai ce que je deviendrai ». Quand vous êtes un fils de Dieu vous devenez tranquillement tout ce que vous devenez par la volonté du Père et par l'accomplissement de ses lois. La source devient rivière, l'œuf devient oiseau, le bouton se transforme en fleur, l'être vivant en cadavre, la mer calme devient houleuse, et la tempête se calme. Il n'y a rien à penser. Je me développe pour devenir vous, comme la chenille se développe en papillon. « *Ehjah asher ehjah.* » Je deviendrai ce que les lois de la nature divine à laquelle je participe me feront devenir. La chenille devient ce que la loi de sa nature la fait devenir.

J'ai toujours été si actif. Ne trouvant pas d'autre moyen d'atteindre ton but, tu t'es arrangé pour que j'aie à porter vingt kilos de chaînes sur les jambes

de sorte que je suis obligé de rester tranquillement à tes pieds comme Marie de Béthanie.

L'esprit actif revient toujours de ses parties de chasse les mains vides, comme Esau, tandis que Jacob, l'esprit passif, reste à la maison et s'arrange pour acheter le droit d'aînesse d'Esau moyennant une cuillerée de soupe.

Le calme est l'antidote de tous les chagrins de la vie. C'est aussi l'antidote des chagrins de la vie de prison et un bouclier contre la crainte de souffrances futures.

Le combat est pour ceux qui sont encore aux prises avec les vanités de ce monde. Dans ma cellule souterraine je reste comme Moïse sur la cime de la montagne. Je ne puis garder les mains tendues en l'air. Je suis trop faible pour cela. Je suis seul. Je n'ai ni Aaron ni Hur pour me soutenir les bras. Mais j'élève mon cœur en l'air et je sais qu'ainsi Israël devient invincible.

Je vais être couché, malade d'un amour brûlant sans faire aucun effort pour penser à ce que je ferai lorsque je deviendrai toi. Il n'y a rien dans ma cellule qui puisse stimuler l'esprit actif. L'esprit passif se borne à repenser dans le calme une pensée qui a été pensée il y a longtemps par Dieu. Nous jouons ce qui a été enregistré dans nos esprits jadis par le Saint-Esprit.

Merci, cher Jésus, de m'avoir mis dans cette

cellule solitaire pour faire de moi un maître esprit. Merci pour la maladie paralysante de l'amour. Je ne souhaite rien d'autre que de voir mourir mon moi et que mon ultime soupir prenne la forme d'une dernière fleur dans la guirlande dont tu es orné. Et si le destin de cette fleur était de se flétrir sur un autre Golgotha, je n'ai pas à m'en inquiéter aujourd'hui.

Aujourd'hui, je me borne à aimer.

Amen.

LE SABBAT LE PLUS COMPLET

MA CHÈRE AME,

Je dois vraiment être fou.

Quand j'étais en liberté j'ai visité de nombreux asiles d'aliénés. Avec certains fous on pouvait avoir des conversations très agréables. Quelques-uns étaient d'une intelligence exceptionnelle. Mais parfois ils se laissaient subitement aller à un comportement irrationnel, et cela pour un temps assez bref.

J'en suis réduit à faire sur moi un diagnostic qui n'est pas celui d'un psychiatre que je ne suis pas. Aucun médecin n'est venu me voir pour me dire ce qui m'arrive. Quelquefois je suis épouvanté de ma lucidité. J'ai l'impression non seulement que je peux voir et comprendre les choses nettement, mais aussi que je peux voir à travers elles. En réalité c'est moi qui dirige les interrogatoires. J'oblige l'interrogateur à poser les questions que je veux. Je réussis toujours à le distraire des sujets où je ne suis pas à mon aise.

Je l'entraîne dans des discussions qui durent de nombreuses heures sur les rapports du marxisme et du christianisme, jusqu'à ce qu'il oublie pourquoi il m'a fait appeler. Je sens que je pourrais prêcher ou écrire des livres comme jamais auparavant. Puis, d'un seul coup, mon esprit s'emplit de confusion, de ténèbres, de pensées démentes. Je me mets à hurler sans motif évident. Je frappe sur la porte de ma cellule en criant : « Rendez-moi mon Mihai. Rendez-moi mon fils. »

Les choses paraissent aller de mal en pis. C'est un jour de sabbat. Cette fois je ne suis pas seulement dans une camisole de force et bâillonné, mais j'ai aux pieds de lourdes chaînes qui m'empêchent de marcher. Un jour de sabbat. Le sabbat le plus complet que j'aie connu de ma vie. Je ne peux troubler mon repos, pas même un mouvement de mes mains, de mes pieds ou de mes lèvres.

Tout d'abord j'ai eu envie de demander à Dieu, comme sainte Thérèse le lui demanda : « Pourquoi me traitez-vous ainsi ? Je ne m'étonne pas que vous ayez si peu d'amis. » Je voulais dire à Dieu : « Vous pouvez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour détruire ma foi en vous et mon amour pour vous, mais vous n'y arriverez pas. » Puis j'ai décidé de le laisser tranquille. Qu'il jouisse lui aussi d'un sabbat complet, sans être troublé par aucun reproche de ma part.

Une fois encore je ne parlerai qu'à toi, mon âme, mon seul trésor. J'espère que ceci n'est pas un blasphème, car je crois que tu es une avec le Christ — avec le Christ qui s'est humilié encore pour être en moi péché, pour être cet homme plein de faiblesse qui est moi. Tu es lui, et donc tu es un joyau. En tout cas je n'ai ni évêque ni théologien pour censurer ce que je pense. Alors je t'appelle comme il me plaît, mon seul trésor.

Entre en sabbat, mon âme. Surmonte tes angoisses et tes doutes. Tes péchés sont pardonnés. Non seulement ceux du passé mais les péchés futurs également. Si tu ne me crois pas, crois Spurgeon (1). Lui aussi l'a dit ainsi. Mais je me demande pourquoi tu devrais croire Spurgeon plutôt que moi. Entre en sabbat, mon âme. Tu es sauvée de la peur du jugement. Tu n'as même pas à te juger toi-même. Tu penses sur toi avec une entière objectivité, comme si tu étais quelqu'un d'autre.

C'est compris, pardonné, ne t'inquiète pas, mais il n'est sûrement pas bien que ton culte d'adoration n'ait honoré Dieu que des lèvres, le cœur restant loin de lui. Je ne te le reproche pas. Il ne pouvait en être autrement. Jésus a dit : « *L'heure arrive, et elle est là...* » (Jean 4,23). Nous ne sommes pas d'une seule pièce. Alors que pour une part de notre

(1) Pasteur protestant anglais renommé, du XIX^e siècle.

âme l'heure d'adorer en esprit et en vérité est déjà arrivée, pour une autre part elle est encore à venir. Luther a enseigné que nous sommes « *simul justus et peccator, comprehensor et viator* » (en même temps justes et pécheurs, des hommes arrivés au but et qui cheminent vers ce but). Je ne te demande pas, mon âme, de te juger et de te condamner toi-même, mais plutôt de t'efforcer d'aimer et d'adorer de tout ton cœur, de toute ton âme.

Mais puisque j'ai dans mon cœur à la fois des penchants bons et mauvais, comment aimer Dieu de tout mon cœur ? La réponse de la Kabbale, l'antique enseignement mystique du peuple juif, est celle-ci : « Servez Dieu aussi avec vos mauvais penchants, alors vous le servirez de tout votre cœur. » Si vous comprenez, vous comprenez. Sinon aucune explication ne servira.

Mais ta religion doit devenir une réalité entière. Même si tu te querelles avec Dieu, comme David et Job l'ont fait dans des circonstances similaires, ce doit être une querelle profondément religieuse faite du fond du cœur.

Le fils prodigue, quand il revient chez lui, ne s'arrête pas à la maison d'une tante ou d'un voisin. Il alla droit au Père. S'arrêter même auprès de Jésus est erroné. Jésus enseigne que, par lui, tu dois arriver au Père, le suprême Dieu des Dieux, le point culminant de l'échelle de Jacob.

« Religion » vient du latin et signifie lier de nouveau. Te sens-tu liée à Dieu de la même façon que je suis lié dans cette camisole de force et avec ces chaînes, au point de ne pouvoir bouger sans qu'il te délie ?

Que les mots ne prennent pas la place de la réalité. En hébreu « *davar* » est un homonyme signifiant « mot » et « chose ». Le génie de la langue hébraïque exige que les mots soient des choses. N'oublie pas, mon âme, que ton privilège est d'être une âme juive. Ici, au milieu des communistes « internationalistes » qui ont eu pour fondateur de leur parti juif antisémite, Marx, cela veut dire une violente correction de plus. Mais devant Dieu, cela veut beaucoup dire, et te confère une responsabilité particulière.

Ne reste pas dans le domaine des mots et des noms. Le nom d'un des Grands prêtres qui ont tué Jésus était Anne, en hébreu « pitié ». Et quel homme impitoyable c'était !

Entends-moi bien, mon âme. Je ne te reproche rien ni ne te juge. Les auto-jugements sont toujours erronés. La vie est très compliquée et nous errons toujours en pareils jugements si nous n'appliquons à la vie qu'un seul critère. En matière de justice les actions humaines devraient être jugées selon de nombreux critères.

Un mot peut bien n'être pas le reflet de la vérité,

mais il peut être utile. On dit qu'à la conférence de Téhéran, Churchill a dit : « La vérité est si précieuse qu'il faut l'entourer d'une forte garde du corps de mensonges. » Phrase terrible à lire. Mais je me demande qui pourrait gagner une guerre par les armes ou la diplomatie sans avoir recours à la tromperie. Saint Paul y recourut, quand, après avoir appelé le grand prêtre « *muraille blanche* », il s'excusa en disant qu'il ne savait pas que c'était le grand prêtre. Il joua de ruse quand, pour diviser les Pharisiens des Sadducéens il s'écria : « *Je suis un Pharisien... c'est à cause de l'espérance (d'Israël) et de la résurrection des morts que je suis traduit en jugement* » (Act. 23,3-6) ce qui n'était pas du tout la question. Il trompa, ou si l'on veut un mot plus doux, il usa de diplomatie en circonscisant Timothée, bien qu'il eût écrit que celui qui pratique les rites juifs perd la grâce. Nous avons d'autres mots dont l'objet n'est pas de faire connaître la vérité mais d'élever les hommes jusqu'au royaume du mystère ; d'autres encore servent à embellir l'existence, ou à la rendre plus supportable. C'est le cas des œuvres d'art, et des histoires comiques. Certains mots peuvent bien n'être pas vrais, mais ils peuvent être un moyen valable d'autodéfense ou de défense d'un innocent. Ce sont ces mots qui me permettent d'égarer mes interrogateurs. Il n'y a pas que vérité et mensonge, il y a aussi les degrés intermédiaires.

L'humilité est parfois bonne, mais fâcheuse d'au-

tres fois. Quelle catastrophe si Koch, qui découvrit le bacille de la tuberculose, avait été assez humble pour céder devant l'académie scientifique qui contestait sa découverte ! Il sut s'affirmer. De même saint Athanase : on ne peut trouver dans son débat avec l'hétérique Arius le moindre signe d'humilité. Vous en chercherez en vain chez Wycliff et Luther, comme aussi chez le pape Léon X.

On ne peut juger les actions humaines selon un critère isolé tel que véracité, amour, humilité ou piété.

Puis il y a dans notre psychisme une loi objective. Je ne peux pas faire toujours ce que je veux. Il y a des réactions et des impulsions naturelles que je ne puis maîtriser, de même que je ne peux pas maîtriser les battements de mon cœur, le fonctionnement de mes reins et les mouvements des étoiles dans le ciel. Ils ne sont pas soumis à ma volonté. Il existe des forces ancestrales qui luttent en moi. Je suis le descendant d'hommes qui pendant deux mille ans ont refusé le christianisme. Il n'est pas facile de l'implanter dans une âme qui combat contre un tel héritage.

Je ne te juge ni te condamne, mon âme, mais je te propose cette noble tâche : sois chrétienne de tout ton cœur.

Comment ? Je ne le sais réellement pas. Tu peux aisément reconnaître les mauvais maîtres à ce qu'ils ont réponse à toutes les questions.

Mais peut-être mon état actuel pourrait-il être une indication pour toi : entre en plein sabbat. Ne bouge plus, pas plus que je ne bouge. Lao-Tseu a recommandé l'inaction comme étant la forme la plus haute de l'action.

Aie seulement confiance, sachant que Jésus tient en main la bride de l'âne. Je vais te raconter une histoire.

Un dimanche des Rameaux, un prédicateur alla prêcher devant une paroisse de cow-boys qui avaient accoutumé de dompter les chevaux sauvages. Quand il eut fini de raconter comment Jésus était entré à Jérusalem sur un ânon qui n'avait encore jamais été monté, comment il avait été reçu par des cris de joie et par des hommes brandissant des palmes, les cow-boys l'entourèrent en s'exclamant : « Jésus était des nôtres, c'était lui aussi un cow-boy ! » Le prédicateur ne comprenant pas, les cows-boys expliquèrent : « Si vous aviez enfourché un âne qui n'a jamais été monté, et si des milliers de gens s'étaient mis à crier et à agiter des branches à la vue de l'âne, vous, pasteur, vous vous seriez retrouvé sous l'âne ! Si Jésus a pu garder son âne tranquille c'est qu'il avait une main vigoureuse et l'habileté d'un cow-boy. »

Laisse donc la bride dans les mains de Jésus. De meurtriers et de voleurs il a fait des saints. Il peut faire aussi de toi un saint, pourvu que tu le laisses tranquille. C'est le sabbat. Ne hais point. Sois tou-

jours comme moi, bâillonnée, ne parlant que pour l'honneur du Seigneur et de son œuvre.

C'est le sabbat le plus complet imaginable. Ne crains pas l'erreur. Tu es un pion dans les mains d'un champion d'échecs. Il ne perdra pas la partie.

Laisse tes remords, les terribles « si » : « Si seulement j'avais agi autrement. » Tu n'aurais pas pu agir autrement. Il n'y a pas de volonté libre. Tu es ce que l'hérédité, l'éducation, le milieu social et les influences des bons et des mauvais anges t'ont fait. En dernière analyse cela veut dire qu'à chaque moment de ton développement tu es exactement ce que Dieu a voulu que tu sois à ce moment-là.

Laisse tes doutes. La vie est imprévisible. Nous ne connaissons pas même un seul des milliards d'atomes qui forment notre corps. Nous ne connaissons pas nos gènes. Nous ne connaissons pas les complexités de nos âmes, ni ce qui se passe dans notre subconscient. On ne peut rester en sabbat qu'en croyant que notre vie a été calculée par Celui qui connaît chaque goutte de pluie et chacun des cheveux de notre tête. Chaque pas de notre vie de pèlerin est compté.

Confiance en lui, même s'il me tue. C'est le seul conseil que je puisse te donner.

Amen.

IL N'Y A PAS DE DIEU

MÉDITATION

Nos oppresseurs disent qu'il n'y a pas de Dieu. Les communistes nous demandent de renier Dieu comme condition de notre libération. Je me demande si je ne devrais pas le faire.

Notre expérience des prisons communistes nous a aidés à comprendre d'une nouvelle façon beaucoup de passages de la Bible. Je ne suis pas d'accord pour considérer tous les athées comme des fous sous prétexte que David a écrit : « *L'insensé dit en lui-même : il n'y a pas de Dieu !* » (Ps 14,1). D'abord, même selon la Bible, c'est seulement l'homme qui le dit en lui-même qui est un insensé. Il mérite ce nom parce qu'il ne dit pas ouvertement ce qu'il pense. Nous ne pouvons pas élargir l'emploi du terme pour qualifier ceux qui, sincèrement et ouvertement, nous disent que l'expérience de leur vie a fait des athées convaincus.

La foi de certains chrétiens, près de moi, a été détruite par le poids de leurs souffrances. Job a dit :

« Si mon chagrin pouvait être pesé, son poids et mes calamités portées sur les plateaux d'une balance ! Mais parce qu'ils sont plus lourds que le sable des mers, mes paroles deviennent verbiage » (Job 6,2-3). Actuellement, il y a de nouveau des prisonniers dans les cellules voisines de la mienne. Un prisonnier chrétien vient de me lire (en morse) un court poème intitulé « Dieu, je te pardonne ». Il l'a composé après avoir subi une terrible torture. D'autres trouvent qu'il est plus facile pour leur esprit de nier simplement l'existence de Dieu au lieu de l'accuser ou de lui pardonner. Je ne puis dire de ces hommes que ce sont des fous.

Et puis les faits scientifiques que nous connaissons aujourd'hui étaient inconnus au temps de David. Certains savants modernes, analysant les faits, sont venus à la foi. D'autres, dans les mêmes laboratoires, disposant des mêmes faits, sont devenus athées. En toute justice on doit dire que la réalité matérielle reste ouverte à une interprétation dans les deux sens, de même qu'il y a deux théories sur la nature de la lumière. Est-il équitable qu'une catégorie de savants disent que les autres sont un ramassis de fous ?

Je crois. Mon oppresseur communiste ne croit pas. C'est tout. Il est un oppresseur et moi pas. Mais j'ai, moi, des péchés qu'il n'a pas, et ils peuvent être bien plus détestables que les siens. Saint Paul se considérait comme le premier des pécheurs. Je le

crois quand il le dit, de même que je le crois pour le reste. C'est lui qui a été le premier des pécheurs et non Anne ou Caïphe, ou Judas, ou les bourreaux et exécuteurs romains. Saint Paul connaissait des faits de sa vie que nous ignorons. Il connaissait aussi toutes les horribles actions de ceux qui furent responsables de la mort du Fils de Dieu. Il n'y avait en lui aucune fausse humilité. Si après avoir comparé ce qu'il savait de lui-même et des autres, il déclare qu'il est le premier des pécheurs, je n'ai pas de raison d'avoir un avis différent.

Il est probable que les frères qui sont libres me considèrent comme un martyr. Ils pensent aux sermons qu'ils m'ont entendu prêcher. Ils ont lu certains de mes livres, et eu avec moi de bonnes conversations. Ils ne me connaissent pas, mais moi je me connais. Je ne suis pas meilleur que mes bourreaux. Seulement mes péchés sont d'une catégorie différente.

Les opinions de l'opresseur sont aussi valables que celles de l'opprimé. Il ne croit pas et moi je crois. Il a les mêmes droits que moi. Je ne saurais dire qu'il est fou.

Renier Dieu ? Il est un sens dans lequel un chrétien peut le faire.

Maître Eckhart, le grand mystique, enseignait qu'un disciple de Jésus, après avoir cessé d'avoir le moindre amour pour soi-même, doit aussi à la fin abandonner Dieu. Ceci me paraît évident. Au mo-

ment suprême de l'union sexuelle ceux qui sont unis n'ont pas conscience d'une existence séparée du partenaire. Au moment suprême de l'union mystique, moi, celui qui pense, Dieu, l'objet de mes pensées et l'action de penser ne font plus qu'un. C'est l'accomplissement d'« *Ecoute Israël, le Seigneur ton Dieu est un* ». Seul celui qui ne s'est pas encore uni à Dieu a un Dieu. En un sens, il y a un athéisme religieux qui transcende la phase dans laquelle un homme a un Dieu.

Qu'ai-je affirmé quand je dis « Dieu est » ?

Saint Jean Chrysostome dit que l'expression « Dieu » n'est pas le nom de son être ou de son existence, et qu'il est impossible de trouver le nom de cet être. Saint Augustin dit qu'il n'est même pas permis d'appeler Dieu « l'inexprimable », parce que même ainsi on exprime quelque chose sur lui.

Maïmonide et beaucoup d'autres philosophes avec lui pensaient que la meilleure façon de connaître Dieu est la *via negativa*, la voie de négation, qui consiste à dénier tout ce qui peut être dit de lui par des mots humains.

Quand Moffat s'en alla comme missionnaire en Afrique il voulut faire comprendre à des indigènes qui ne connaissaient que le char à bœufs ce qu'était un train. Alors, il mit deux bouts de bois sur le sol pour symboliser les rails, puis rassembla plusieurs chars les uns derrière les autres. Au premier, il attela

une paire de bœufs et pendit une bouilloire au cou d'un des animaux. Ceci, expliqua-t-il, est un train. Si un seul de ceux qui l'écoutaient avait été assez hardi pour nier l'existence d'une telle chose, il aurait eu raison et non le missionnaire.

Il en est ainsi avec Dieu. Ceux qui nient ce que nous affirmons de lui peuvent bien être plus près de la vérité que nous.

Les paroles humaines sont nées de la nécessité pour les hommes de communiquer entre eux pour la chasse, la culture ou le mariage. Puis, nous avons projeté les mots dans le domaine spirituel qui est tout à fait différent. Les mots ne sont pas adéquats, celui de « Dieu » non plus.

Un moine convint un jour avec un frère que le premier des deux qui mourrait reviendrait décrire à l'autre à quoi ressemble l'autre monde. Le premier trépassé accomplit sa promesse. Lorsque le survivant lui demanda en latin « *qualiter* » (comment est-ce ?) la réponse fut « *totaliter aliter* » (entièrement autrement).

Les chrétiens se servent de mots pour désigner les meilleurs attributs de Dieu. Sur certains autres attributs — par exemple son caractère terrible (« *la terreur du Seigneur* », comme l'appelle la Bible), son esprit de vengeance, ils préfèrent se taire, parce qu'ils pensent que ce qui est laid dans un caractère d'homme ne doit pas non plus convenir à Dieu ;

pensée que je trouve stupide. Rien des choses honteuses chez l'enfant sont permises à l'homme. Dieu ne peut être mis en mots.

« Le dénommé Tao (Dieu) n'est pas le vrai Tao », dit Lao Tseu.

Si les communistes ne voient en Dieu qu'un mot, et que moi je ne croie pas non plus dans le mot, pourquoi ne pas le nier et être libéré ?

De façon formelle, je serais en droit de le faire, et je le ferais si je ne craignais pas de faire ainsi le plus grand mal à mes oppresseurs.

Si je dis « il n'y a pas de Dieu », vers quoi tendront-ils ? Quel sens aura leur vie ? Quel en sera le but ? La Bible dit que lorsque le Christ apparaîtra, nous serons semblables à lui, et que les élus seront assis sur le même trône que le Christ et que Dieu. Je me développe en direction de la divinité, comme l'embryon évolue vers l'homme. S'il n'y avait au monde qu'un seul homme et une seule jeune fille on ne pourrait dire que l'humanité n'existe pas. Il y en aura une bientôt. Si je me développe comme il faut, il y aura bientôt un Christ, un être divin, assis sur un trône céleste.

Si je nie Dieu, je fais que mon bourreau aura perdu une telle occasion de se développer. Je ne lui laisse aucun but dans la vie, et suis cause qu'il perd son âme avec les immenses virtualités qu'elle recèle.

Les Hindous appellent Dieu « Non-Non », en ce

sens qu'il n'est rien de ce que nous croyons qu'il est. Même s'il n'y a pas de Dieu, je ne penserai qu'à lui, à ce que serait un monde avec lui. Je n'abandonnerai jamais Dieu, mon but.

Je dois à mes bourreaux communistes de leur avoir confessé en mots à eux accessibles celui qui est pour moi un mystère, dont personne ne peut dire « quand » et « comment », qui est inaccessible, incompréhensible même à des religieux de génie, et qui ne peut se révéler qu'au sens étymologique du terme « re-voiler », c'est-à-dire mettre encore un autre voile sur sa face en le réduisant à l'humble domaine des mots.

Non, je ne le renierai pas. Mon esprit ne sait pas où il est. Quand j'ai été pendu par les bras, les pieds touchant à peine le sol, et au cours de tortures du même genre, je n'avais aucune preuve de son existence. J'étais porté à l'accuser comme sainte Thérèse, la grande mystique chrétienne, l'a fait : « O Seigneur, il n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis puisque vous les traitez si durement. » Mais je crois dans celui qui est incompréhensible et terrible. Je crois qu'il est amour bien qu'à ce moment je ne me sente rien de son amour. Il me faut croire à la façon dont il l'a exprimé en se sacrifiant il y a deux mille ans. Je ne le quitterai pas, je ne le renierai pas, même s'il m'abandonne.

ABSURDITÉ DE L'AMOUR

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

J'ai rencontré un jour une femme qui était missionnaire en Afrique. Elle était connue pour son zèle extrême au service du peuple. Pour commencer nous parlâmes de choses superficielles. Puis nous en vîmes à aborder des questions plus profondes. Je pus lui demander ce qui l'empêchait de rester assise tranquillement à passer les heures et les jours avec ce Christ tant aimé, et aussi ce qui la forçait à le laisser pour se lancer dans des activités extérieures.

J'avais touché au point sensible. Elle admit que son excès de zèle était dû à l'incertitude où elle était de la légitimité de son action. « Jésus, me dit-elle, s'est exprimé ainsi : *"Si vous étiez aveugles vous n'auriez pas de péché!"* (Jean 9,41). Je suis allé auprès d'un peuple aveugle, des musulmans, qui, ignorant le Christ n'avaient pas péché par incroyance. Dieu n'aurait pu leur reprocher leur foi erronée puisqu'ils n'avaient jamais entendu parler d'une autre

religion meilleure que la leur. Maintenant je leur parle du Christ. Presque sans exception, ils refusent mon message, mais ils l'ont entendu. Alors leur péché demeure. Par mon activité missionnaire je leur fais du mal plutôt que du bien. Il est presque impossible de convertir des musulmans. Alors pourquoi les charger d'une connaissance qu'ils ne peuvent accepter ? »

Elle aimait ces musulmans. Mais elle avait cité son amour et son souci de leur salut au tribunal de la raison. Dès que l'on permet à la raison, que Luther appelait « la bête », de juger des sentiments, ceux-ci sont toujours perdants. Du point de vue de la raison, Roméo était un fou. Comment prouver à la raison qu'il est juste de mourir pour Juliette tandis qu'à Vérone il y a des milliers d'autres jeunes filles tout aussi charmantes ?

La raison vous parlera de la folie de la croix. Jésus était jeune, beau, vigoureux. Il aurait pu gagner largement sa vie comme charpentier ou comme docteur de la loi. Il aurait pu se marier, jouir de la vie, et rester cependant religieux et philanthrope. Pourquoi mourir pour sauver un peuple qui ne veut pas être sauvé ? Pourquoi instituer une religion qui ne sera ni acceptée ni même reconnue de l'immense majorité de l'humanité, et qui ne sera pratiquée que par quelques saints isolés ?

Qui aurait pu concevoir un projet aussi peu rai-

sonnable ? Seul saint Paul osa répondre à cette question. Un frisson parcourt le dos quand on entend la réponse. Ce plan de salut est venu de « *la folie de Dieu* » (1 Cor 1,25). La Bible est le seul livre religieux qui contienne une telle expression, qui doit sûrement être considérée comme un blasphème par toutes les religions du monde, y compris le christianisme — « *la folie de Dieu* » !

L'amour doit se soumettre à la condamnation de la raison. Je répondis à la missionnaire : « Suivez seulement les incitations de l'amour. Ne cherchez pas à justifier vos actes par des arguments. »

Nous autres, en prison, nous faisons état d'un semblable manque de raison. Quand on entend les cris poussés par quelqu'un que l'on bat, tous se mettent à taper sur leurs portes en criant : « Au secours ! au secours ! arrêtez ! » Il n'y a personne pour nous entendre, à l'exception de ceux qui frappent et qui maintenant, au lieu de n'en battre qu'un, se mettent à nous battre tous les uns après les autres. On entend ouvrir les serrures des portes. C'est maintenant le quatrième prisonnier à ma droite, puis le troisième. Il en reste deux. Puis ce sont les cris de mon voisin immédiat. Encore deux ou trois minutes — quelles sont longues, ces minutes ! — et c'est moi qui vais être battu. Quel sens peut avoir ici une protestation collective ? Quel sens l'expression d'une solidarité avec les battus ? C'est absurde, ce qui veut

dire que c'est du pur amour. L'amour ne pense pas à ce qu'il réalisera, à ce qu'il gagnera. L'amour ne pense pas du tout. Il ne se soucie pas de la raison. Pourquoi le ferait-il ?

Si nous devons aimer nos ennemis, pourquoi ne pas aimer aussi la raison, ce critique amer. On peut y arriver mais on ne persuadera jamais la raison d'aimer l'amour. La raison considèrerait Jésus et Paul comme des insensés. Ma raison me condamne moi aussi comme insensé.

Cette fois, j'ai atteint un paroxysme d'absurdité. Quand les gardes sont entrés pour me distribuer ma part de correction j'ai sauté sur l'un d'eux et lui ai donné un coup de pied. Je suis si fragile. Ils sont si nombreux. C'était de la folie. La raison me dit : « Le Christ t'a appris à tendre l'autre joue. » Je répons : « Tais-toi ! Je dois tendre l'autre joue quand je suis souffleté, pas quand mes frères sont torturés et ma nation tout entière opprimée. »

Et maintenant on m'a puni en me mettant pour je ne sais combien de temps dans une cellule dont j'ai entendu parler depuis quelque temps. Il y a là des douzaines de rats, affamés qui sautent partout et m'empêchent de dormir.

Je viens d'y passer mes premières heures. Je ne suis pas fatigué. J'observe les rats et je me souviens de la loi d'Heisenberg sur l'indéterminisme des particules élémentaires. (Quelle bêtise de penser à des

questions de physique dans la circonstance). Quand on fait bouillir de l'eau on sait que la masse des molécules prise globalement se met à se mouvoir avec plus de rapidité. Mais ce que fera chacune des molécules reste imprévisible. Les unes continuent à s'agiter à la vitesse initiale, et d'autres vont même ralentir leur mouvement. J'observe que c'est ce qui se produit pour les rats. Je les avais d'abord vus en tant qu'espèce. Mais ils sont aussi des individus dont chacun a un caractère propre. Les uns courent en rond à la recherche d'une nourriture inexistante. Certains rongent les chiffons qui m'enveloppent les pieds. Je ne les chasse même pas. D'autres se mordent la queue. D'autres encore semblent résignés comme les philosophes. Ils sont tranquillement couchés et attendent la mort. Ils ont renoncé à chercher.

Chers rats ! Il est écrit : « *Les lions rugissent après leur proie et demandent leur nourriture à Dieu* » (Ps 104,21). Et Dieu leur donne leur viande. Parfois il leur donne comme viande le corps de ses saints. Et pourquoi pas ? Si un saint mange la viande d'un agneau innocent au cours d'une cérémonie religieuse, pourquoi son tour ne viendrait-il pas, et pourquoi son corps ne serait-il pas mangé par un lion ? Et vous, les rats, ne devriez-vous pas demander votre nourriture à Dieu ? Je récitais naguère tous les dimanches à l'église que Dieu est celui qui a fait toutes choses, visibles et invisibles. Il est donc aussi celui qui vous a faits, bien que je

ne voie pas la moindre raison pour justifier l'existence des rats. Mais les communistes ne voient pas non plus de raison pour que Wurmbrand existe. Les pensées de Dieu ne sont pas mes pensées.

On dit que saint François d'Assise faisait louer Dieu par les oiseaux à son commandement. Saint Antoine de Padoue est censé avoir appelé un poisson à s'approcher du rivage pour qu'il entende ses sermons. Qu'en est-il des rats ?

Ha ! ha ! ha ! C'est fait, Richard. Tes geôliers ont bien raison de te mettre la camisole de force de temps en temps. Tu es définitivement fou. Tout ce que tu viens de dire n'est que pure folie. D'accord, mais je me demande si ce n'est pas « la folie de Dieu ».

Raison, je ne te demande pas si mon amour et mes soins devraient aller jusqu'aux rats. Moi aussi je dirais qu'il faut les exterminer. Ils mangent les récoltes dont les hommes ont besoin. Eux diraient : « Les fermiers mangent les récoltes dont nous, rats, avons besoin ! » D'ailleurs ils sont aussi porteurs de maladies. Je me demande comment ils se défendraient sur ce point.

Mon esprit sombre de plus en plus dans la confusion. Il est probable que je vais bientôt me mettre à hurler.

Mon esprit saute des molécules aux rats. Maintenant il a oublié les rats et évoque les chrétiens occidentaux. Je me souviens des paroles tragiques

de l'épître aux Philippiens : « *Aucune Eglise ne m'a ouvert de compte de Doit et Avoir* » (Phil 4, 15). Pourquoi sommes-nous abandonnés par les chrétiens d'Occident ?

Leur raison, sans doute, leur dit qu'ils ne pourraient rien faire pour nous. Mais pourquoi obéissent-ils à la raison et non à l'amour ? Pourquoi ne viennent-ils pas nous libérer en risquant d'être défaits et de souffrir le même sort que nous ? Leurs stratèges peuvent leur dire que l'équilibre des forces ne joue pas en leur faveur. Mais depuis quand l'amour a-t-il consulté des stratèges ? Pourquoi un millier de chrétiens occidentaux ne viennent-ils pas en touristes pour attaquer notre prison, se ruer dans les corridors et nous dire : « Nous ne vous avons pas oubliés. Nous vous aimons. » Ce serait peut-être une folle entreprise. Mais pour nous cela a aussi été une folie que de taper sur la porte de la cellule quand on battait notre frère.

Et puis, les chrétiens d'Occident ont leurs anges gardiens. Chacun d'eux possède six ailes, ce qui signifie qu'ils sont prêts à prendre des messages. Pourquoi n'envoient-ils pas leurs anges gardiens pour caresser nos têtes fatiguées et nous parler d'amour ? Je sens la proximité de ces anges, mais quand je leur demande d'où ils viennent c'est toujours d'une autre cellule de prison ou d'un frère qui est en Roumanie même. Les anges d'Occident peuvent-ils être arrê-

tés au rideau de fer ? Quelle taille ont donc leurs ailes ? Sont-ce celles d'un poulet qui ne sait voler ou bien celles d'un aigle ?

Où est l'absurdité de l'amour ? Si les chrétiens occidentaux participent de la nature divine, pourquoi ne participent-ils pas aussi à la folie de Dieu ?

Questions folles, chers frères et sœurs. Si je vous ai parlé cette nuit c'était pour vous enseigner une chose : osez marcher dans ces chemins insensés et complètement absurdes de l'amour ! Saint Augustin a dit : « Aimez Dieu et faites ce que vous voudrez. » Aimez, et vos actions folles seront plus sages que la sagesse des hommes.

Amen.

LEÇON DE LA CELLULE AUX RATS

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

La communication entre nous est restée interrompue un certain temps.

Dieu, dans les anciens temps, envoya un ange pour fermer la gueule des lions afin qu'ils laissent Daniel intact. Je suis sûr qu'il en a fait autant pour moi. L'ange a été envoyé, mais les anges sont des êtres imprévisibles. S'ils voient sur leur chemin une fleur dont les pétales sont alourdis par une grosse pluie, ils s'arrêteront pour redresser la fleur. Ils s'arrêteront aussi pour sécher les pleurs de quelqu'un ou pour aider un âne surchargé à porter son faix. S'ils rencontrent un enfant, ils s'arrêtent pour le caresser. Mon ange n'est pas arrivé à temps. Les gueules des rats n'avaient pas été fermées. A cause d'eux je ne pouvais me concentrer.

Heureusement je ne suis pas resté longtemps avec eux, seulement quarante-huit heures. Puis on m'a

fait réintégrer ma cellule. Y retourner, ce fut comme m'approcher du ciel.

J'ai eu un jour la vision que j'étais conduit au ciel. J'avais pensé jusqu'alors que le ciel était au-dessus de moi. Mais un bel ange qui me montrait affectueusement le chemin m'expliqua que, parce que le ciel est trop haut à atteindre pour beaucoup, parce que tant de gens ne peuvent souffrir le froid des pics célestes, le ciel est descendu en la personne de Jésus-Christ jusqu'à être plus bas que tout ce qui peut être bas. Quelle que soit la bassesse où un homme a pu tomber, le ciel est encore plus bas. Un homme peut être au ciel non seulement aux instants d'extase sublime mais aussi quand il commet un péché grave. Le publicain qui dit dans le temple : « *Dieu, aie pitié du pécheur que je suis* », s'en retourna justifié (Luc 18,14). Nulle part on ne nous dit qu'il a cessé d'être un publicain. Il n'en a jamais exprimé le désir. Mais, parce qu'il a prié avec droiture, le ciel est descendu plus bas que lui, au niveau des publicains qui étaient des extorqueurs pires que lui. Il pouvait bien être au ciel tout en restant encore, pour un temps au moins, un publicain.

Alors j'ai trouvé très naturel que la cellule aux rats soit au-dessus, et que ma propre cellule, ce beau lieu de sérénité, soit en-dessous.

Ma cellule tranquille où je descends est un ciel plus haut. Mais la cellule aux rats elle-même n'est

pas hors du ciel. « *En Dieu nous vivons et nous nous mouvons* » (Act 17,28). Si nous nous mouvons en Dieu, des chrétiens qui sont conduits dans des cellules de torture, puis qu'on en tire, ne quittent jamais Dieu et son ciel.

Comment même une cellule aux rats peut-elle être le ciel ? C'est là-dessus que je voudrais vous parler aujourd'hui.

Jésus a dit sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Marc 15,34). Observez attentivement le temps du verbe. Il n'a pas dit : « *Pourquoi m'abandonnes-tu ?* » Il a employé le temps passé. Il pensait à un épisode déjà du passé, et non à ce qui arrivait à ce moment-là. Mais n'était-ce pas à ce moment que Dieu l'avait abandonné, parce qu'il était la personnification du péché ? La croix, le Golgotha, n'était-ce pas le lieu de l'abandon ?

Moi aussi, j'ai vu dans les journées passées avec les rats non un présent, mais un passé. Ma foi — ou si l'on préfère mon imagination ou ma folie — me montraient beaucoup de lieux célestes d'une beauté inexprimable. Je choisis un site, et m'y assis délibérément. C'était un « *nid de verdure* » (Cant 1, 16), et j'avais près de moi mon bien-aimé, beau et ravissant. Ce lieu céleste, plein de délices était mon état présent dans la cellule aux rats, et le restera durant toute l'éternité. Et les rats ? Ils ne

pouvaient être que mon passé. Leurs morsures, je les regardais comme des souffrances passées qui blessaient mon être véritable, mon esprit, aussi peu que les coups de martinet de ma mère trente-cinq ans plus tôt. Tout cela était bien terminé.

C'est pourquoi Jésus, alors qu'il endurait sur la croix la plus atroce souffrance, celle d'avoir été abandonné par son Dieu, en parla en employant le temps passé. Il dit qu'il avait été abandonné et non qu'il l'était à ce moment-là.

Chacun peut se construire un futur à lui, même si ce n'est qu'un château en Espagne. Mais un château imaginaire en Espagne est un château très réel. On peut parfois être beaucoup plus heureux que ne le sont les propriétaires de vrais châteaux.

De la même façon, je puis me bâtir un passé imaginaire (sauf que je ne le considère pas comme imaginaire, mais comme une réalité spirituelle), et je peux situer la souffrance présente, la croix ou la cellule aux rats, dans le passé. Jésus ne sent plus les douleurs de la flagellation ou de la croix. Le Golgotha est un épisode passé de sa vie éternelle. Et il l'a vécu comme quelque chose du passé même quand il était sur le Golgotha.

Peut-être irai-je trop loin au sujet du temps passé de *Sabacthani*, si ce n'était ma propre expérience et celle de beaucoup de victimes chrétiennes. Il existe une « anesthésie religieuse ». C'est elle qui a

permis à Paul et à Silas de chanter après avoir été violemment battus et jetés dans les fers.

Là-dessus survint une autre phase. Les rats ont pu continuer à être présents pour autant que cela concernait mon corps et peut-être les facultés inférieures d'aperception de mon âme. Mais je cessai d'avoir conscience d'eux.

Aux noces de Cana, Jésus changea l'eau en vin. Quelle sorte de vin ? Il est rapporté que ce fut du « *bon vin* ». Le maître du festin dit : « *Tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant* » (Jean 2,10). Seul le vin vieux est du bon vin. Ainsi il n'a pas changé l'eau en vin nouveau. Il en a fait un vin vieux de nombreuses années. On ne devient pas un saint lors de la conversion. Jésus change l'eau en vin vieux. Il fait que la prostituée Madeleine a toujours été sainte. Il ne fait pas cesser la torture à certains moments. Il fait qu'elle n'a jamais commencé. Il ne nous accueille pas parmi les saints au moment où nous nous en rendons pratiquement compte. Il fait que nous ayons toujours été avec eux.

Les hommes peuvent changer en bien ou en mal le présent ou l'avenir de leurs semblables. Jésus est le seul qui puisse changer le passé. Ainsi la cellule aux rats n'existait plus, même dans le passé. L'esprit s'était détaché de la réalité extérieure et était entré dans la joie de l'Epoux.

Quand on a déverrouillé la porte pour me faire

sortir, je me suis réveillé. J'ai vu les rats. J'ai eu peur et j'ai pensé que ce serait le paradis de sortir de là. Mais je n'ai été au paradis que pour quelques minutes, celles où les gardes ont ouvert la porte et sont entrés pour me ramener à ce qu'on appelle la réalité et que moi je considère comme un cauchemar.

Vivez les peines du moment comme si elles appartaient au passé. Croyez que Jésus a changé votre passé, en y effaçant tout ce qui est laid et triste. Voilà la clef du bonheur, et je l'ai trouvée dans cette bienheureuse cellule aux rats.

C'est cette découverte que je voulais partager avec vous.

Amen.

CONFIDENCE A MON FILS MIHAI

MIHAI,

Quand la Sainte Vierge est entrée dans la maison d'Elisabeth, son bébé a sauté de joie. Etait-ce là quelque chose d'exceptionnel ? Les bébés comprennent-ils ? On dit qu'en Yougoslavie, il y a quelques années naquit un poupon miraculeux, qui, à six semaines, parlait et répondait aux questions. La Bible dit : « *C'est par la bouche des enfants et des nourrissons que vous m'avez tressé une louange* » (Mat 21,16).

De toute façon ta mère et moi t'avons parlé de Dieu depuis ta toute petite enfance. Nous croyons que tu comprendrais.

Maintenant tu as onze ans et tu comprends donc certainement. Tu sais combien je t'aime. Pendant des heures je caresse mon oreiller et lui parle, imaginant que c'est toi. Jésus a dit qu'un morceau de pain de boulanger était son corps et que le vin

acheté à l'auberge était son sang. Pourquoi mon oreiller ne serait-il pas toi ? Tout objet matériel peut être le support d'une réalité spirituelle. Jésus est une porte et une lumière, un lion et un agneau. Les réalités spirituelles peuvent s'exprimer au moyen de toutes sortes de choses, même contradictoires.

Quand j'embrasse l'oreiller il devient chaud, et alors j'éprouve cette même sensation que j'avais lorsque je pressais ton corps contre le mien quand tu étais petit. Je chante et je te parle. L'oreiller devient le conducteur par où mon amour va de moi à toi. Non, ce n'est pas le conducteur. Ici encore la raison essaie de rationaliser mes sensations. C'est toi, toi-même.

Mihai, la fin est arrivée. Je ne peux plus supporter. J'ai mis de côté trente comprimés. La torture est devenue trop douloureuse. J'ai peur de craquer. Je vais absorber ces comprimés et aller vers celui que tu as vu une fois, à cinq ans, marcher dans la pièce. Je vais aller vers celui qui a dit : « *Je suis la résurrection et la vie* » (Jean 10,11-18).

Il n'a jamais interdit le suicide. Il ne le pouvait pas. Il a lui-même commis une forme raffinée de suicide. Il a dit lui-même : « *Personne ne m'a enlevé ma vie... Je donne ma vie pour mes brebis* » (Jean 10, 18). Il a provoqué sa propre mort. Il avait demandé à des loups de devenir des agneaux, ce qui n'est pas en leur pouvoir. Le seul résultat possible, qu'il a

prévu, était que les loups le dévorent. Son intention était que, dévoré par eux, il arriverait à provoquer de l'intérieur un changement que personne ne peut faire de sa propre volonté.

Il comprendra mon suicide. Et toi tu le comprendras aussi un jour, même si ce ne doit être que dans de nombreuses années. Il te faudra rester privé d'un père, comme j'ai été privé de mon père à l'âge de neuf ans.

J'ai lu quelque part que quatre-vingt-dix pour cent des hommes célèbres ont été orphelins dans l'enfance. Tu t'es plaint une fois en me disant : « Père, tu connais les réponses à toutes mes questions. Tu m'empêches de penser par moi-même parce que tu as toujours raison. » Je ne vais plus faire obstacle à ton développement. Mon suicide peut agir en ta faveur.

Mon dernier mot pour toi, Mihai c'est : « Aime le Seigneur Jésus. » Sans lui tu ne peux rien faire.

Nous avons un système télégraphique qui fonctionne parfaitement d'une cellule à l'autre. C'est ainsi que nous apprenons que les communistes mettent en prison de plus en plus des leurs. Ce sont des hommes qui ont péché contre la morale communiste, contre les lois du Parti. Les communistes ont eux aussi un code de morale. Il exige pleine obéissance à la ligne du Parti. Tout le monde reconnaît un code de morale. Les voleurs partagent loyalement

ce qu'ils ont volé ensemble. Les bourreaux pensent qu'il est de leur devoir d'être impitoyables vis-à-vis des ennemis de classe. Et aussi tous désobéissent à leurs lois morales. C'est un fait que Goering, tueur de millions de juifs, a sauvé la vie d'une famille juive. Il n'a pas été loyal dans son antisémitisme. Nos gardes nous accordent parfois une mince faveur, ou désobéissent à la ligne du parti d'une certaine façon, de même que les chrétiens acceptent les principes du christianisme mais pèchent d'une façon ou de l'autre. Personne ne peut éviter le péché. Même si la religion de quelqu'un était celle du diable, avec ferme décision de commettre quotidiennement chacun des péchés mortels, ce quelqu'un aurait parfois des moments de faiblesse et laisserait s'échapper une possible victime. Il pécherait alors contre sa religion.

Je ne sais quel sera le développement futur de ta religion. Peut-être que ta mère est, elle aussi en prison. Peut-être que les communistes t'empoisonneront de leur athéisme. Peut-être qu'élevé dans la rue tu deviendras un délinquant. Peut-être deviendras-tu un saint. Mais j'ai beaucoup de saints autour de moi. Ce sont aussi des pécheurs, et leur seule vertu est d'avoir part au pardon des péchés.

Mihai, tu auras besoin de l'unique qui puisse pardonner les péchés. Même les non-chrétiens connaissent le pardon des péchés. Ils se l'accordent

à eux-mêmes après chaque action que leur propre conscience considère comme laide. Mais quand moi, l'escroc, je me donne à moi, escroc, un pardon pour mes escroqueries, moi l'escroc je suis assez intelligent pour ne pas croire à l'absolution qui m'est donnée à moi, escroc, par moi l'escroc.

Seul, le Juste peut absoudre les péchés. Tu pécheras, Mihai, quoi que tu deviennes, quoi que tu croies. Tu auras besoin d'un sauveur, même si tu deviens athée, parce que tu pécheras parfois contre ton athéisme. Personne n'est un athée de façon conséquente vingt-quatre heures par jour. Un conférencier athée m'avoua à quel point il était effrayé quand il lui fallait parler contre Dieu dans une ancienne église transformée en club. Cet homme aurait eu besoin d'être pardonné du péché d'avoir hésité dans sa croyance de sans-Dieu.

Mihai, tu auras besoin d'un sauveur. La vie t'apprendra que, dans une mesure plus ou moins grande, tous les hommes sont menteurs. Ceci t'empêchera de croire à tout salut offert par des hommes. C'est de Dieu que tu as besoin comme sauveur. Il est écrit que Dieu a sauvé l'Eglise par son propre sang (cf. Act 20,28). Dieu s'est fait homme, il a eu du sang et il l'a versé pour nos péchés. Il n'y a que cela qui puisse te sauver.

Il est Dieu, donc au-delà de notre intelligence. Quand tu étais petit, tu ne pouvais comprendre

pourquoi je ne te laissais pas jeter une montre par terre. Cela aurait fait un si beau bruit. Je t'ai montré un poème de notre plus grand poète, Eminescu, et je t'ai demandé ce que c'était. Tu m'as répondu : « Des lettres noires sur un papier blanc. » Voilà tout ce que c'était alors pour toi, car tu ne savais pas lire.

Et, de même, tu ne peux pas lire les écrits émanant de la providence de Dieu. Il te faudra souffrir et tu ne comprendras pas pourquoi. Il se peut même qu'en ce moment tu ramasses ta nourriture sur un tas d'ordures alors que dans certains pays riches les camions à ordures enlèvent des aliments gaspillés. Tu es peut-être réduit au désespoir. Peut-être qu'un jour toi aussi tu te trouveras en prison.

Parce qu'il est Dieu ses voies doivent être mystérieuses, de même que les actions d'un savant restent mystérieuses pour un illettré. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle il me faut tellement souffrir. Mais ce que je sais, c'est que Dieu est déterminé à faire de toi et de moi des chefs-d'œuvre. Il a fallu quarante ans à Goethe pour terminer *Faust*. Léonard de Vinci a travaillé des années à *la Joconde*. Je t'ai raconté l'histoire de Faust et je t'ai fait voir ce tableau. Eminescu a récrit une trentaine de fois son grand poème « *L'Etoile du matin* ». Le marteau et le ciseau de Dieu te frapperont encore et encore. Le sculpteur ne dit pas au marbre ce qu'il a l'inten-

tion d'en faire. Quand tu seras devenu un chef-d'œuvre de grâce, admiré par les anges, tu comprendras la souffrance.

Sans comprendre, mais seulement avec foi, adhère à Jésus le divin Sauveur. Les cicatrices de ses mains sont la preuve de son amour pour toi. Crois que tes souffrances sont nécessaires pour ton bien et pour le bien de la communauté dont tu n'es qu'une petite fraction.

Puis, racheté par un sacrifice, mène une vie de sacrifice. Le sacrifice du Christ n'est pas suffisant. Saint Paul a dit : « *Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'achève dans ma chair* » (Col 1,24). Quelle parole étonnante : « *Ce qui manque aux souffrances* » ! Etre rejeté par son propre peuple, trahi par son propre disciple, abandonné de presque tous, être flagellé, couronné d'épines, crucifié, outragé — et il manque quelque chose aux souffrances ! Que serait donc une richesse de souffrances ? Mais saint Paul emploie le mot grec dont se sert l'Évangile à propos de l'obole de la pauvre veuve.

Beaucoup de milliers d'autres personnes sont obligées de sacrifier leur liberté et leur vie pour que la croix du Seigneur soit connue. Autrement elle est condamnée à rester une pauvre chose incapable de sauver l'humanité.

Choisis, Mihai, choisis le chemin du sacrifice. Moi, je ne peux pas. Je déserte pour v

monde. Fais mieux que moi, Mihai. Supporte ce que je n'ai pu supporter. Aime Jésus et endure jusqu'au bout. Mihai, rends ta maman heureuse. Dis-lui que je l'aimais et que je lui demande pardon d'avoir été parfois dur avec elle (1).

(1) Dans son livre *Mes prisons avec Dieu*, l'auteur raconte comment, à la dernière minute les gardes, sans le savoir, enlevèrent de sa cellule la paille où il avait caché les comprimés mortels.

SERMON AUX ÉGLISES D'OCCIDENT

MES CHERS FRÈRES ET SŒURS D'OCCIDENT,

Celui qui vous parle est un chrétien condamné à l'isolement dans la cellule d'une prison communiste.

Depuis deux ans j'ai communiqué par télépathie spirituelle avec mes anciens paroissiens, et je crois que cela a réussi.

Maintenant, j'ai décidé de faire un pas en avant et de communiquer avec vous qui habitez des pays éloignés.

Pour y arriver, j'ai gardé le silence pendant longtemps. J'ai cessé de faire des sermons à ma communauté paroissiale. J'ai même cessé pendant plus longtemps encore de parler à Dieu. Je n'ai permis à aucune voix intérieure de troubler le calme. J'ai conservé le silence intérieurement et extérieurement. Je me suis souvenu qu'avant la chute de Jéricho, Josué ordonna à son peuple : « *Vous ne crierez pas et ne ferez pas entendre votre voix, et qu'il ne sorte*

pas de votre bouche une parole avant que je vous dise : criez » (Jos 6,10). Quand le peuple se mit à crier après un silence prolongé de la sorte, les remparts s'écroulèrent (cf. Jos 6,20). La distance à laquelle on peut atteindre en esprit dépend de la durée de votre silence.

La voix de Jésus a atteint le monde entier et s'entend toujours après deux mille ans parce qu'il s'imposa le silence jusqu'à l'âge de trente ans. Le silence, bien qu'il eût tant à dire !

J'ai été silencieux pour l'amour de vous. Ecoutez maintenant ! Celui dont l'horizon est étroit ne peut pas penser justement. Celui qui sait seulement ce qui se passe dans sa chambre peut être tué l'instant suivant par quelqu'un qui a déjà pénétré dans la pièce voisine avec l'intention de l'assassiner. Si votre horizon se borne à votre paroisse, à votre Eglise, à votre pays, vous êtes condamné. Qu'arrivera-t-il si un autre pays a déjà préparé les armes destinées à vous tuer ? Si une autre religion est en possession d'éléments valables ignorés de vous, d'où peut surgir la preuve d'un salut assuré ?

Seul le stratège qui sait ce qui se passe sur le front tout entier peut penser correctement. « Le monde est ma paroisse », disait Wesley. Le monde (pas la terre, mais le cosmos) avec tous ses habitants et son créateur, voilà l'horizon du chrétien. Il ne s'arrête à rien d'autre.

Ne me dites pas qu'un horizon aussi large n'est réservé qu'aux hautes personnalités dirigeantes des Eglises, et ne concerne pas les chrétiens du rang, car tous les chrétiens sont du plus haut rang puisqu'ils sont participants de la nature divine. La pensée des chrétiens va au cosmos tout entier et à son créateur, elle embrasse l'infini et l'éternité.

Moi, dans ma cellule solitaire, en proie à la tuberculose qui m'a envahi le corps, je suis assis avec les anges comme dans un théâtre et je regarde tout ce qui se passe, qui s'est passé et qui doit encore se passer. Je ne reste attaché à mon corps que par un fluide, très lâche. Mon esprit s'est échappé de cette maison de fous où l'humanité avec sa mentalité maudite est condamnée à vivre.

Maintenant, je vois la réalité telle qu'elle est : comme un fardeau qu'il me faut porter.

Si Dieu est en moi, toute la responsabilité du cosmos est mienne. « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure* » (Jean 14,23). Ne me dis pas, Satan, que je n'ai pas gardé sa parole. Tu ne connais pas notre vocabulaire humain. Jésus n'a pas posé comme condition pour demeurer avec nous de faire entièrement selon sa parole, mais de la garder. Je n'ai pas fait entièrement selon sa parole, mais je l'ai gardée sans altération. Comme David, j'ai dansé devant l'arche contenant les tables

des commandements auxquels je n'ai pas obéi dans ma vie privée. Mais David n'abusa pas de sa puissance royale pour changer les commandements.

Ainsi Dieu habite-t-il en moi. Et s'il y habite il apporte avec lui toutes ses responsabilités. Elles deviennent donc les miennes. C'est pourquoi Jésus dit que j'ai le pouvoir de remettre les péchés ou de les retenir (Jean 20,23), de lier et de délier (Mat 16,19). Si Dieu vit en moi et en vous, il dépend de nous que ce soit la beauté qui conquiert, ou au contraire que l'humanité se dégrade de plus en plus.

Si Dieu le Père et Jésus-Christ habitent chez un chrétien, sa tâche devient de transformer les pervers, les immoraux, les obsédés, les ambitieux, les voleurs ; de transformer un monde névrosé en un monde plein de sérénité. Si le Père habite en moi, chaque fois que quelqu'un dit un *Notre Père*, il s'adresse aussi au Dieu qui est en moi. Je sens les prières de l'humanité entière qui me sont adressées comme si mon adresse, la cellule n° 11 de la prison du Ministère de l'Intérieur à Bucarest, était en fait l'adresse de Dieu.

J'avais coutume de me demander pourquoi l'Eglise répète le *Notre Père* si souvent. Maintenant je comprends. Chaque fois que je dis cette prière, je me souviens que l'humanité attend de moi et de mes frères, les porteurs de Dieu, de faire que son règne arrive, ainsi que son royaume de justice et de joie.

Il nous appartient de veiller à ce que sa volonté soit faite sur la terre. Nous avons à procurer aux affamés le pain de vie. Nous avons à pardonner.

Maintenant, je saisis le sens des paroles « *ne nous soumetts pas à la tentation* ». Dieu ne tente personne, mais il est en moi. Et moi je pourrais tenter mon prochain jusqu'au péché. En disant ces mots, je pense à tous ceux qui désirent garder leur innocence et qui prient Dieu de n'être pas tentés. Cette prière s'adresse à moi puisque Dieu est en moi. Je ne dois pas tenter.

C'est vous et moi qui devons délivrer le monde du mal. Il a été prophétisé que Dieu rassemblerait les juifs dispersés dans leur ancien pays. Dieu ne l'a pas fait du haut du ciel. Il y eut un homme, Théodore Herzl, qui créa le mouvement sioniste, ce qui donna naissance à l'Etat d'Israël où des Juifs de tous les pays sont maintenant rassemblés. Dieu a réalisé cela en se servant des leaders sionistes et des pionniers qui ont fait oblation de leurs jeunes vies.

Les hommes demandent : « *Délivre-nous du mal.* » N'attendez pas que ce soit Dieu dans le ciel qui fasse cela : il est en vous comme en moi. Cette prière s'adresse aussi à vous. Vous devez délivrer l'humanité du malin. Les responsabilités de Dieu sont les vôtres.

Frères et sœurs d'Occident, vous êtes libres. Ne connaissez-vous rien du mal communiste ? Certains

peuvent rester indifférents. Mais il y a quelque chose de pire que l'indifférence, c'est l'indifférence à l'indifférence. Quelques-uns d'entre vous peuvent même ne pas se soucier que l'Eglise soit devenue indifférente aux cris de millions d'hommes martyrisés par les communistes.

Quand je dis la prière « *délivre-nous du mal* », je ne l'adresse pas à Dieu quelque part au loin dans les cieux, mais à vous, en qui Dieu habite. Toutes les prières dans nos donjons souterrains sont aussi un appel lancé vers vous. La Kabale dit : « Dieu avec Israël est Dieu. Dieu sans Israël n'est pas Dieu. » Même le plus grand violoniste ne peut faire une musique parfaite que s'il a un bon violon. Que pourrait-il faire sans cet instrument ? Que peut donc faire Dieu, que je prie, si tous ses ouvriers sont en grève et si ses soldats refusent de combattre ?

Je vous vois rassemblés dans vos églises, louant Dieu en des chants magnifiques. Mais pourquoi ne le laissez-vous pas tranquille ? Selon le Talmud, Dieu dit : « Oh ! que les hommes m'oublient et qu'ils se mettent à s'aimer entre eux. »

Ne faites-vous pas attention aux paroles de l'Écriture : « *Je suis rassasié des holocaustes... ne continuez pas à m'apporter de vaines oblations... apprenez à faire le bien... protéger l'opprimé* » (Isaïe 1,11,17) ? Secourir des chrétiens opprimés par les communistes est un service qui plaît plus à Dieu que vos messes et vos liturgies.

Abou Ben Adhem, une nuit, s'éveilla d'un rêve, dit la légende, et il vit un ange en train d'écrire dans un livre d'or. Il lui demanda : « Qu'écris-tu ? » L'ange répondit : « les noms de ceux qui aiment le Seigneur. » Il demanda si son nom en était, et l'ange ayant répondu négativement, il lui dit :

« Je te prie donc :

Ecris que je suis celui qui aime son prochain. »

L'ange écrivit et disparut. La nuit suivante

Il revint dans une grande lumière, éveilla Ben

Adhem

Et lui montra les noms que l'amour de Dieu avait bénis ;

Et voici que le nom de Ben Adhem était le premier de tous.

(Leigh HUNT, *Abou Ben Adhem.*)

Jésus a dit que le second commandement — aimer le prochain — est semblable au premier qui est d'aimer Dieu. Si vous nous aimez, nous les chrétiens du camp des Rouges, vous aimez Dieu, car il est en nous, dans les cellules 11, 12, 13, dans la cellule aux rats et dans celle des tortures.

Je ne puis vous dire ce qu'il faut faire pour nous. Les pasteurs parmi nous ont été tués et les brebis dispersées. Inquiétez-vous de ces brebis, rassemblez-les. Nos Bibles ont été confisquées. Nos familles mangent des ordures. Je ne sais que faire. Mais vous êtes la demeure du Dieu tout-puissant et omnis-

cient. Il doit savoir. Je lui parle. Ce qui veut dire que je vous parle. Je dis un *Notre Père*. Ecoutez, il s'adresse à vous : « *Notre Père qui es aux cieux.* » Quel ciel est plus beau à ses yeux que votre âme de croyant ? Il est en vous, « *délivrez-nous du mal* ». Le communisme est le mal.

Frères et sœurs d'Occident, délivrez-nous.

Amen.

JE L'AI FAIT SOURIRE

JÉSUS,

Je me demande si les mythologies grecque ou hindoue ne sont qu'une collection de fantaisies ou si elles renferment quelque obscure intelligence de la réalité spirituelle.

Agni, adoré aux Indes comme dieu du feu, a-t-il quelque existence réelle ? On l'appelle Dieu. Je l'appellerais plus volontiers ange. Mais j'ai de l'amitié pour lui. Et est-il possible que vous puissiez exclure du ciel un être qui me plaît à moi, votre bien-aimé ?

La reine Isabelle d'Espagne dit à Christophe Colomb : « Je ne sais si la terre que vous allez chercher existe. Mais si elle n'existe pas je suis sûre que Dieu la créera pour vous récompenser de votre foi. »

Si donc Agni n'est qu'une figure mythologique, vous pouvez lui donner l'existence rien que pour me faire plaisir.

Je l'aime à cause de l'histoire suivante. On dit qu'au cours d'une sévère persécution de ses adorateurs, l'un d'eux fut brûlé sur un bûcher. Son âme monta au ciel, mais Agni refusa de l'y admettre. Le croyant protesta : « Ne sais-tu donc pas que j'ai donné ma vie pour toi sous la torture ? » — « Je le sais », répondit Agni, « mais pendant que tu brûlais, tu ne t'es pas réjoui. »

N'aimez-vous pas cette histoire ? Elle me rappelle comment vous êtes allé à Gethsémani en chantant des psaumes.

Je peux imaginer comme vous devez être triste quand un chrétien qui est mort en prison vient vous dire comment il a porté la croix pour vous, et qu'il a deux témoins de cela : Frère Murmure et Sœur Conteste. Vous, vous avez chanté en allant au-devant de votre arrestation.

Mais je ne peux pas imaginer votre mère comme *mater dolorosa*, une mère affligée, pleurant au pied de la croix. Car vous lui avez appris depuis votre enfance que vous étiez le serviteur souffrant, que vous alliez mourir par crucifixion, mais ressusciter en sachant que vous aviez racheté l'humanité. Je la vois donc vous précédant sur le chemin du calvaire, vous chantant des psaumes pour vous encourager, alors que les filles de Jérusalem, non initiées, pleuraient.

Elle était juive. Le soir même de votre cruci-

fixion le rituel de la Pâque avait dû être observé dans la maison de saint Jean, et ce rituel comportait des chants obligatoires. Elle a dû chanter ce jour-là, et comme elle est sainte, je crois qu'elle le fit de tout son cœur.

Avant mon arrestation j'avais vu certaines mères de jeunes chrétiens emprisonnés. Leurs visages rayonnaient de joie. Elles considéraient comme un privilège d'avoir pour fils des martyrs. La Sainte Vierge a dû être encore plus exaltée.

Alors, oublions pour un peu de temps, Jésus, que vous et moi sommes en prison. Je suis très triste que nous soyons incarcérés en cellule. Car il est de votre caractère de rester avec vos petits frères. Si l'un d'eux est dans une cellule humide et lugubre il vous faut, vous aussi, rester au cachot. Il se peut que je subisse une lourde condamnation. Vous pouvez donc avoir des années de prison devant vous. Mais vous savez que ce n'est pas ma faute. Si vous allez frapper à la porte d'un homme libre il dépend de lui qu'il ouvre la porte ou non. Vous savez que ce serait en vain que vous frapperiez à la porte de ma cellule. Ce sont les gardes qui en ont la clef. Alors vous êtes venu à travers la porte fermée, puis vous m'avez invité à souper avec vous, ce qui fut excellent. Maintenant vous voulez souper avec moi. Je n'ai pas grand-chose à vous offrir. Nous n'avons qu'une tranche de pain par semaine, et chaque jour un bol de soupe sale.

Mais oublions tout cela et faisons ce que font tous les prisonniers dans le monde entier lorsqu'ils sont en compagnie dans leur cellule. Ils essaient de s'amuser un peu.

Je vais commencer par vous raconter une plaisanterie. Vous avez dû en entendre beaucoup aux repas de noces et dans les maisons des publicains, et vous avez dû prendre plaisir au moins à certaines.

Une dame âgée s'assit un jour par mégarde sur ses fausses dents et les brisa. Son mari était éperdu : « Quelle catastrophe ! Qu'allons-nous faire ? » Elle répondit : « Ne te fais pas de souci. Regardons les choses du bon côté. Il vaut mieux s'asseoir sur ses fausses dents que sur ses vraies. »

Quel optimisme ! Ceci me rappelle la différence qu'il y a entre un optimiste et un pessimiste. L'optimiste dit : « Sous ce régime communiste nous allons tous devenir des mendiants. » Le pessimiste réplique : « Mais auprès de qui allons-nous mendier ? »

Allons, Jésus, ne puis-je vous faire rire un peu ? Il est vrai que l'Évangile parle de vos larmes et jamais de votre rire. Mais alors comment les enfants s'attroupaient-ils autour de vous ? Les enfants ne sont pas attirés par les personnes tristes.

Je vais vous raconter une autre histoire. Celle-ci vous fera sûrement rire. Un sultan se promenait un jour dans une voiture somptueuse et passait

un pont. Les chevaux s'effrayèrent, renversèrent la voiture, et voilà le sultan dans la rivière. Sur le pont était assis un mendiant nommé Osman. Il ne pouvait imaginer un monde sans sultan. Il sauta donc dans la rivière et sauva la vie du sultan. Une autre voiture fut amenée et le sultan invita le mendiant à s'asseoir à son côté, à titre de marque d'honneur pour son courage. Pendant qu'ils roulaient vers le palais, le sultan dit : « Osman, je te dois la vie. J'ai donc décidé de te donner un sac plein de pièces d'or. Tu seras heureux et toujours tu te souviendras de moi devant Allah pendant tes prières. Es-tu satisfait de cette récompense ? » Le mendiant fut ravi. Mais le sultan regrettait d'avoir tant promis. Il ajouta donc : « Il ne serait pas bon pour toi d'avoir tant d'argent. Tu pourrais être tué par des voleurs. Je ferais mieux de te donner cent brebis. Tu mangeras leur viande, tu boiras leur lait et tu te souviendras de moi devant Dieu. Es-tu satisfait ainsi ? » Le mendiant, qui n'avait pas le choix, se déclara d'accord. Mais le sultan, regrettant encore une fois sa générosité, ajouta : « Il pourrait y avoir une épidémie et tes brebis pourraient succomber. Je ferais mieux de te donner une petite cabane. Tu y vivras en paix et tu prieras pour moi. Cela te va-t-il ? » Le mendiant fut heureux d'avoir au moins une cabane. Mais même cela parut encore trop au sultan. Or, à ce moment la voiture venait d'entrer dans la cour du palais, et les serviteurs accoururent. Le

sultan leur dit : « Donnez à cet homme cinquante coups de fouet. Il se souviendra alors sûrement de moi pendant toute sa vie. »

Vous pleurez, Jésus. Est-ce que cette histoire n'est pas amusante ? Je vous demande pardon de vous avoir attristé. Au lieu de rire, vous pleurez. J'aurais dû y penser. Je viens de me rappeler l'*Idiot* de Dostoïevski, le meilleur portrait qui soit d'un certain type de chrétien. Il ne riait jamais.

Vous pleurez parce que vous voyez que mes dents se sont cariées par manque de calcium et de soleil. C'est cela que vous pensiez quand je vous racontais l'histoire des fausses dents. Vous pleurez parce que des hommes gouvernent de grands pays, transformant d'autres hommes en mendiants, et liquidant les riches au lieu de liquider la pauvreté. Vous n'avez pas goûté la plaisanterie à propos de l'optimisme. Vous pleurez parce que vous-même avez été la victime de l'ingratitude. Vous avez été fouetté comme le pauvre Osman parce que vous avez sauvé des vies. J'ai beaucoup manqué de tact en vous racontant cette histoire.

Comment paraîtrez-vous devant le dieu Agni, Jésus ? Il vous reprochera à vous aussi de n'avoir pas été joyeux. Prenez cela comme une autre plaisanterie. Je connais la vérité. C'est Agni qui paraîtra devant vous et non l'inverse. Mais la religion hindoue est très antique, beaucoup plus ancienne que

celle que vous avez établie. Les vieilles religions sont très audacieuses, et Agni pourrait oublier sa position d'infériorité totale par rapport à vous. Il pourrait vous interroger.

Mais, en attendant, puis-je vous dire très franchement quelque chose ? Vous insistez pour partager ma cellule. Mais ce n'est pas drôle d'être ici avec vous. Du temps des nazis j'avais de nombreux compagnons de cellule. Certains me faisaient oublier toutes mes souffrances. Ils savaient me faire rire.

J'ai essayé de vous faire rire, mais ce n'est pas possible. Je me demande comment c'était dans la fournaise, au temps de Daniel, quand vous étiez là avec les trois jeunes gens. Vous avez empêché leurs corps d'être brûlés, de même que mon corps survit miraculeusement aux attaques très graves de la tuberculose. Avez-vous réconforté leurs âmes ou les avez-vous attristées avec votre douleur infinie ? Je crois que c'est plutôt cela qui est vrai. La preuve en est que lorsqu'ils sont sortis de la fournaise, ils sont restés silencieux pour toujours. On n'a entendu d'eux aucune parole, pas même un mot héroïque.

Il m'arrive d'avoir le sentiment que vous venez à nous qui souffrons non pour nous consoler, mais pour tirer de nous une consolation. Vous avez appelé l'Esprit Saint, « *le Consolateur* ». Pourquoi a-t-il fallu que le Consolateur descende sur vous lors de votre baptême ? Etiez-vous, êtes-vous en grand besoin de consolation ?

La plupart des grands mystiques ont expérimenté la nuit obscure de l'âme où ils se sentaient terriblement seuls, sans vous. Sainte Gertrude priait : « Vous êtes en moi et je suis en vous. » Si cela est vrai des mystiques alors la nuit obscure par laquelle ils ont passé n'était qu'un symbole de la nuit obscure de votre âme à vous. Vous qui avez été tenté comme nous en toutes choses, vous avez dû connaître aussi la sécheresse spirituelle. Les paroles du Cantique des Cantiques doivent avoir eu un sens pour vous aussi : « *Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime ; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé. Je me lèverai et ferai le tour de la ville, à travers les rues et les places* » (Cant 2,1-2). Vous savez ce que c'est que d'être privé de toute consolation.

Qu'il était stupide de ma part de vous dire des plaisanteries. Votre tristesse est trop profonde. Vous ne pouvez pas rire.

Quand vous étiez âgé de quatre ou cinq ans on vous raconta l'histoire des enfants qui moururent à Bethléem, et de Rachel qui les pleurait. C'était l'homme qui vous avait accueilli dans l'étable qui était à blâmer. S'il ne vous avait pas donné asile, leur sang innocent n'aurait pas été versé. Devenu adulte, vous avez fait éclater la colère de Dieu sur Israël en exigeant de l'amour de la part de ceux qui n'en ont pas, en exigeant que des loups soient des

agneaux, et en provoquant votre propre crucifixion que ces exigences rendaient inévitables.

Et c'est ainsi que la punition de Dieu s'ensuivit.

Depuis lors, tous ceux qui vous accueillent et qui vous aiment doivent porter une lourde croix. Il leur faut crucifier leurs passions — tâche combien pénible. La douleur qui en résulte peut en être aussi grande que celle que vous avez endurée sur le Golgotha. Certains doivent mourir en prison. D'autres sont torturés. D'autres encore sont tués.

Et vous souffrez les souffrances de tous. Vous endurez encore des douleurs bien plus vives que nous, car nous autres nous ne sentons que les nôtres, et vous celles de tous. Vous avez besoin de plus de consolation que nous.

Des plaisanteries ne convenaient nullement à vous consoler. Je vous demande pardon. Je ne suis qu'un homme. Mon intention était bonne. Je voulais vous rendre heureux. Je me souviens que saint Onuphre enfant offrit à votre image la moitié de sa pomme et que vous avez tendu la main pour la prendre. Je me souviens de la tradition orthodoxe à propos du clown qui jonglait devant votre icône, et comment, lorsque les moines essayèrent de le faire cesser, vous avez souri dans l'icône pour montrer votre approbation. Mais cela se passait dans les premiers siècles alors que les chrétiens étaient des enfants et pouvaient croire à de telles choses. Vous

avez dû être plus heureux alors. Maintenant nous avons une théologie systématique dans laquelle saint Onuphre n'a pas sa place.

Vous avez besoin aujourd'hui d'une autre sorte de consolation. La seule que je puisse vous offrir est de vous dire que moi et des milliers d'autres qui souffrent nous vous aimons. Même si la bête gouverne le monde, lorsque nos cierges auront achevé de brûler, nos derniers mots seront : « Jésus bien-aimé. »

Ne soyez pas accablé par nos souffrances. Croyez-moi, nous pouvons les supporter, et plus facilement si nous savons que vous êtes heureux au ciel, jouissant de la société des anges et des saints glorifiés. Nous vous aimons Jésus, soyez heureux.

Tenez, je vais faire quelque chose de semblable à ce qu'a fait le clown. Notre prison est vieille. Le régime bourgeois l'avait construite pour les communistes. Maintenant ce sont eux qui l'utilisent pour y mettre leurs propres ennemis. La craie s'émiette sur les murs. Je vais prendre un morceau de craie et dessiner votre portrait sur la porte. Voici les boucles, la barbe, les yeux, le nez. Et maintenant cela dépend de moi. Si je donne une courbe relevée à vos lèvres votre visage sera souriant. Vous n'y pourrez rien. C'est ce que je vais faire. Et maintenant voici que vous souriez, comme vous l'avez fait pour saint Onuphre et sainte Rose de Lima à qui vous pouviez dire : « Rose de mon cœur. »

Je vous ai fait sourire. Alleluia !

Soyez heureux maintenant pour un instant, et s'il vous plaît, ne me reprochez pas d'avoir violé le second commandement en faisant une image. Vous faire sourire, vous l'Homme de douleur, est plus important que le décalogue tout entier.

Qui peut vivre sans image ? Les mystiques disent qu'ils sont en communion immédiate avec Dieu, mais si on les compare entre eux on peut voir qu'ils ont été dans la société de Dieu non comme il est, mais avec une image de lui formée selon leur arrière-plan individuel. Même des yogis, quand ils arrivent à la suppression parfaite des images, ont une image de l'absence d'image qui leur est donnée par la tradition hindoue. En d'autres circonstances ces mêmes hommes auraient une expérience mystique différente. Nous nous faisons tous des images de vous dans notre esprit. J'en ai dessiné une sur la porte pour vous faire sourire.

Et toi, raison, reste silencieuse. Ne me dis pas que c'était seulement le dessin de Jésus qui souriait, et non Jésus même. Il est lui-même une image — « l'image même de la personne de Dieu ». Si tu contestes mon droit d'attribuer à Jésus le sourire de mon dessin, il te faut alors contester le fait que quiconque le voit, lui, l'image du Père, voit le Père.

C'est pour moi un jour de grand triomphe. Je vous ai fait sourire, Jésus. Je prie de pouvoir toujours le faire.

Amen.

TOTALEMENT PUR

CHERS FRÈRES ET SŒURS,

Quand on nous extrait de nos cellules pour nous conduire à l'interrogatoire on nous bande toujours les yeux. Il ne faut pas que nous puissions nous familiariser avec la disposition des lieux, cela pourrait nous aider à nous évader. Ça m'est égal. On lui a bandé les yeux à lui aussi (cf. Luc 22,64). Et chaque fois qu'on nous le fait c'est à lui qu'on le fait encore.

Saint Paulin a écrit que le Christ n'est pas mort une seule fois, mais qu'il a été l'Agneau tué depuis le commencement du monde. Il a été assassiné en Abel, offert en sacrifice en Isaac, persécuté en Jacob, trahi en Joseph, aveuglé en Samson, scié en deux en Isaïe. J'ai souvent réfléchi à cette pensée que la passion du Christ s'est poursuivie après sa résurrection. C'est lui qui a été lapidé en saint Etienne, écorché en la personne de saint Barthélemy. Il a été rôti sur le gril de saint Laurent,

brûlé en saint Polycarpe, gelé dans le lac des quarante martyrs de Cappadoce.

Saint Hilaire va encore plus loin en disant que le sacrement de la mort du Christ n'est accompli qu'en souffrant toutes les douleurs de l'humanité. C'est à lui que mes geôliers bandent les yeux.

Tout ce qui est transitoire n'est qu'une parabole, dit Goethe. Alors, ces yeux bandés doivent avoir aussi une signification spirituelle. Pourquoi les communistes bandent-ils les yeux non seulement à leurs frères en humanité, mais aussi au divin Christ ? Pourquoi ses juges lui firent-ils bander les yeux il y a deux mille ans ?

Si j'avais à les défendre devant Dieu, je lui dirais : « Comprenez-les et pardonnez-leur. Ils ne font que rendre la pareille. Vous leur avez bandé les yeux le premier. N'est-il pas écrit que vous avez *"aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs ; afin qu'ils ne voient pas de leurs yeux, et qu'ils ne comprennent pas avec leurs cœurs, et qu'ils ne se convertissent point"* » (Jean 12,40). C'est vous qui le premier avez bandé les yeux aux hommes. Vous ne pouvez les condamner pour avoir fait la même chose. J'ai dû passer par des expériences d'une amertume indicible. Il m'a fallu recevoir des crachats, être tourné en dérision et battu avant de comprendre pourquoi vous l'avez fait. Eux, qui n'ont pas ces expériences, n'ont pas pu savoir pourquoi.

C'est une chose terrible d'avoir les yeux spirituels ouverts. C'est une bénédiction divine de les avoir bandés et de n'être pas converti en prenant le sentier ardu et pénible de la connaissance. Saint Jean, le voyant, quand il vit Jésus dans sa gloire divine, tomba à ses pieds comme mort (Apoc 1,17). Qui de nous pourrait voir les sept têtes et les dix cornes du dragon rouge du communisme ? (cf. Apoc 12,3). Qui pourrait comprendre pourquoi cette bête a sept couronnes sur la tête, alors que Jésus n'a eu qu'une couronne d'épines ? Quelle bonne chose que Dieu ait bandé nos yeux et durci notre compréhension de façon que nous ne soyons pas convertis en voyant ou en comprenant mais simplement en aimant et en croyant. Il est juste que personne ne soit plus aveugle qu'il ne l'est, lui qui est parfait, le serviteur du Seigneur (cf. Is 42,19).

Les ennemis de Jésus, il y a deux mille ans, ne comprirent pas, et non plus les communistes d'aujourd'hui, que personne ne peut voir Dieu et vivre ; que ceux que Dieu aime le mieux et dont il veut qu'ils soient ses serviteurs, doivent être aveugles aux réalités finales. Les communistes se vengent en haïssant Dieu. C'est pourquoi ils nous bandent les yeux, et nous battent pendant que nous sommes aveuglés, ce qui est une torture extrême parce qu'on ne sait pas de quel côté va venir le coup et qu'on ne peut se défendre en penchant au moins la tête de l'autre côté.

Je puis comprendre nos bourreaux, car j'ai eu moi aussi de la rancune contre Dieu parce qu'il ne répondait pas à mes questions et ne me montrait pas s'il y avait quelque espérance. Mais aujourd'hui j'ai décidé d'accepter la cécité.

J'ai été lavé il y a longtemps dans le sang du Christ. Mais aujourd'hui je lui ai dit que je lui donnerai mes pieds à laver ; mes pieds qui, en marchant dans la vallée des profondes douleurs, se sont souillés de la poussière de mes murmures contre Dieu. Alors je serai « *entièrement pur* » (Jean 13,10).

Quand j'étais libre j'ai lu que les Peaux-Rouges, étonnés de la blancheur de peau des Blancs leur enlevaient les chaussures pour voir si leurs pieds étaient blancs aussi. Mes pieds doivent être blancs. Quand mes bourreaux me frappent sur la plante des pieds ils ont le droit de voir des pieds propres, plus blancs que neige. Jésus a dit : « *Celui qui est lavé n'a pas besoin de se laver les pieds car il est entièrement pur.* » Mes pieds peuvent être gonflés par la famine prolongée et les autres expériences que j'ai subies, mais ceux qui me frappent ont le droit de voir les beaux pieds d'une épouse du Christ qui, même à eux, apportent la bonne nouvelle (Is 52,7). Je dois avoir mes pieds lavés par Jésus. Il est bien loin, mais je prêche en son nom, en morse. J'ai donné des sacrements en son nom. Pourquoi ne laverais-je pas mes pieds en son nom, croyant que c'est lui-même qui le fait ?

Enlevons les chiffons. Je n'ai pas de souliers. Pendant deux ans j'ai marché avec eux de long en large dans ma cellule, trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre, psalmodiant des prières à la façon des Juifs. Pendant deux ans j'ai dansé avec ces souliers. Ils ont fait leur temps. Un cordonnier m'en avait fait cadeau avant que j'aie en prison et il m'avait dit : « Employez-les au service du Seigneur. » Il ne savait pas, et moi non plus, qu'ils serviraient à danser en l'honneur du Seigneur.

Autour d'un pied je n'ai que des chiffons. L'autre porte un beau bas de femme. Je l'ai trouvé aux toilettes. Comment et pourquoi une prisonnière l'a-t-elle laissé derrière elle, je ne sais. J'en avais un besoin extrême, alors je l'ai pris. On ne pense plus ici en termes de propriété.

J'ai mis mes pieds à nu. Le ciment est froid. L'eau que je verse sur eux est glacée. Comment était l'eau dont Jésus s'est servi pour laver les pieds de ses disciples ? Peut-être était-elle très froide aussi. La même nuit il a fallu que les gardes allument un feu dans la cour du Temple pour se réchauffer. Peut-être que saint Pierre a reculé sous le froid de l'eau quand il a dit : « *Tu ne me laveras pas les pieds.* » Ce que Jésus a fait ce soir-là s'est passé sur les pics glacés de la plus haute spiritualité où Dieu prend la forme très humble d'un serviteur. Il n'est pas facile de se faire laver les pieds dans l'eau glacée qui coule de ces sources divines.

Je me lave les pieds au nom de Jésus. C'est lui qui me les lave. Ecoutez, ô Dieu ; écoutez les anges et les démons ; écoutez frères et bourreaux communistes. Je me suis lavé les pieds. Maintenant je suis entièrement purifié. Ecoutez, victimes de ma vie passée.

Je ne sais quel sera mon avenir. Peut-être vais-je m'effondrer sous la torture et devenir un traître. Peut-être perdrai-je la foi. Peut-être gagnerai-je la couronne des martyrs. Peut-être ne serai-je relâché que pour commettre de grands péchés. Peut-être la prison m'aura-t-elle démoli le caractère. Peut-être que j'accomplirai de grandes actions pour Dieu. Je tremble en pensant à Nyils Hauge, le grand évangéliste norvégien, emprisonné pour sa foi il y a quelque deux siècles. Lui qui avait fait brûler la Norvège de l'amour du Christ, il perdit la foi en prison. Qui sait le sort que la Providence me réserve ?

Mais peu importe. Jésus m'a lavé les pieds. Il est en moi. C'est lui le vrai moi. Je suis le vrai lui. Je parle et agis en son nom. Ce n'est pas moi-même mais lui qui m'a lavé les pieds, et je veux croire que désormais je resterai purifié entièrement.

Une fois que je venais de subir une horrible torture, je frappai sur le mur pour m'adresser à un pasteur mon voisin et je lui dis : « Que puis-je faire ? J'ai perdu la foi. » Il me répondit : « Mais avez-vous jamais cru ? » « Oui, certainement, répli-

quai-je. » Alors sa réponse fut celle-ci : « Il est écrit : " Bienheureuse celle qui a cru " (Luc 1,45). Ce verbe est au passé. Avoir cru suffit. Reposez-vous là-dessus. »

Je suis entièrement purifié et je resterai tel parce que je l'ai été une fois. Les trahisons et les péchés graves peuvent survenir. Ils ne changeront jamais ma condition devant Dieu. Je me souviens que Spurgeon a dit un jour que les péchés passés, présents et futurs des croyants, sont tous pardonnés. Je ne sais plus sur quel texte de la Bible il a appuyé cet enseignement. Mais s'il est erroné, c'est affaire à lui avec Dieu. Dieu n'aurait pas dû lui donner un si grand nom parmi ses enfants si son enseignement était faux. Je me reposerai sur sa parole.

Je suis et reste purifié entièrement par l'humilité de Jésus qui m'a lavé les pieds.

Mes bourreaux, je vous fais un don précieux. J'offre à vos matraques de caoutchouc des plantes de pieds lavées par Jésus lui-même, des pieds qui, comme ceux des anges, doivent être couverts (cf. Is 6,2), car ils sont entourés d'un halo divin. Vous frapperez mes pieds et le halo qui les entoure vous parlera de la sainteté de celui qui s'est humilié pour moi.

Amen.

Mon intention n'a pas été de vous donner un nouvel exposé de la vérité chrétienne. Pour cela vous avez la Bible, votre église, et celui qui vous enseigne votre religion et qui répond de votre âme devant Dieu.

Je connais vos problèmes. Les professeurs religieux du christianisme diffèrent largement sur les questions les plus essentielles. Il y a tant d'opinions diverses sur chacune d'elles et en particulier dans le protestantisme où les divisions sont innombrables. Vous pouvez comprendre que j'ai eu des pensées particulières dans des conditions qui l'étaient aussi. Mais vous voudrez savoir ce que sont mes principes de théologie et de morale maintenant que ma vie extérieure est redevenue normale.

Je n'ai pas d'idées originales à offrir. Je ne suis pas un penseur religieux original. Je crois que la théologie est comme le vin : plus elle est vieille, meilleure elle est. Si vous demandiez ce que je pense sur telle ou telle question religieuse, ma réponse serait celle de n'importe quel pasteur évangélique,

avec les légères variantes qui sont la beauté et le privilège du protestantisme, et le résultat de la liberté qu'il a apportée. Mais je ne pourrais jamais définir de façon absolue ce qu'est ma théologie, et je vais vous dire pourquoi.

Il m'est arrivé une fois de tenter d'expliquer « une théologie systématique » à un pasteur russe de l'Eglise du silence, qui n'avait jamais vu un Nouveau Testament en entier. De façon systématique je me mis à lui expliquer l'enseignement sur la Divinité, sur son unité en trois personnes, l'enseignement relatif au péché originel, à la chute, à l'Eglise, aux sacrements, à la Bible révélation infail-
lible. Il m'écoutait attentivement. Quand j'eus fini il me posa une question très étonnante : « Est-ce que ceux qui ont pensé ces systèmes théologiques et qui les ont écrits avec tant de perfection ont jamais porté une croix ? » Il continua : « Un homme ne peut penser de façon systématique s'il souffre d'une rage de dents. Alors, si l'on porte une croix, comment peut-on penser systématiquement ? Mais un chrétien doit être davantage que le porteur d'une lourde croix ; il partage la crucifixion. Il n'est ni chagrin ni souffrance dans le monde entier qui ne l'atteignent lui aussi. Si un homme est crucifié avec le Christ, comment peut-il penser systématiquement ? Est-ce que cette sorte de pensée peut exister sur une croix ? Jésus lui-même a pensé de façon non systématique sur la croix. Il a commencé par le pardon,

il a rêvé d'un paradis où même un larron aurait place ; puis il désespéra à l'idée qu'il n'y aurait peut-être pas de place au paradis, même pour lui, le Fils de Dieu. Il se sentit abandonné. Puis, tout à coup, il se rappela sa mère. Mais la soif était si insupportable qu'il ne pensa plus à elle et demanda de l'eau. Puis il remit son esprit entre les mains de son Père. Mais il ne s'ensuivit aucune sérénité, mais seulement un grand cri. Merci pour ce que vous avez essayé de m'enseigner. J'ai l'impression que vous ne faisiez que répéter, sans beaucoup de conviction, ce que d'autres vous ont appris. Une théologie systématique de quelque sorte qu'elle soit est impossible dans la chrétienté. »

Ce pasteur, dépourvu de culture théologique, ne savait même pas qu'il pensait de la même façon que Kierkegaard, le théologien luthérien le plus éminent qui, d'un autre point de vue, niait également qu'un chrétien pût jamais parler du Christ de façon académique. Un chrétien est une personne qui aime follement le Christ. Juliette ne pouvait pas faire de discours sur l'anatomie du corps de Roméo. Elle ne pouvait que le caresser et exprimer à tout le monde le brûlant désir qu'elle avait de lui.

Je pense comme ce pasteur de l'Eglise du silence. C'est pourquoi je n'ai pu que mettre par écrit quelques-unes des pensées que j'avais eues lorsque j'étais dans la solitude de ma prison. Aujourd'hui beau-

coup de ces pensées ont changé. C'est le sort des pensées. Celles d'aujourd'hui ne dureront pas non plus. Elles peuvent encore changer demain si les communistes me kidnappent et me remettent dans une cellule solitaire. Les pensées relatives à la Divinité, comme celles qui ont tout autre sujet, appartiennent à un monde transitoire. Mais dans notre cellule solitaire, nous vivions dans un climat d'éternité.

J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous conduire par des voies détournées dans ce climat et de ne pas vous ennuyer avec les pensées qui sont aujourd'hui les miennes. Les pensées sont le reflet exact ou déformé de la réalité dans notre esprit. Il faut essayer de saisir la réalité de Dieu et ne pas rester dans la zone des mots et des pensées. Les pensées relatives à Dieu ne sont pas Dieu. Dieu seul est Dieu. Ne soyez jamais satisfait d'autre chose que de Dieu lui-même. Je me sens en communion avec tous les hommes qui cherchent Dieu (le chercher c'est l'avoir trouvé, dit saint Augustin) et avec tous ceux qui sont marqués par la souffrance. Un chrétien, même s'il est un jeune millionnaire plein de santé, est un homme de douleurs. Ce qui le rend chrétien c'est qu'il fait siennes les souffrances du Christ et de toute la création.

Pour ce qui est des problèmes de morale, consultez le pasteur de votre église. La morale concerne

les relations entre hommes sous le regard de Dieu. Je continue toujours à vivre essentiellement dans une prison solitaire où il n'y a de relations qu'avec Dieu ; la morale cesse d'exister. Mais en regardant à partir de là l'Eglise et le monde où l'homme entre en contact avec l'homme, je puis vous dire deux choses.

C'est d'abord l'immense valeur des principes moraux traditionnels contenus dans la Bible. S'ils n'avaient pas derrière eux tout le poids de la Divinité et de milliers d'années d'expériences humaines, comment se ferait-il que chaque péché commis, même trente ans auparavant, produise de si cuisants remords quand on est en prison ? En péchant aujourd'hui on se prépare des heures de regret pour l'avenir.

Ensuite, comprenez que personne n'est capable de vivre une crucifixion sans fin. Jésus n'est demeuré sur la croix que quelques heures. Quand un homme supporte une grande souffrance, ou une douleur provoquée par l'insatisfaction d'un impérieux désir, qu'on le condamne s'il cède au bout de quelques heures. Mais après des années de lutte un homme peut s'écrouler sous le poids de la croix. Le comprendre, l'aimer, et le libérer de cette croix, cela fait aussi partie de la morale. L'amour est l'interprétation que Dieu lui-même a donnée à tous les versets et commandements de la Bible. Je ne connais

rien de mieux que les paroles de saint Augustin :
« Aime Dieu et fais ce que tu veux. »

« *On n'en finit pas de faire des livres* » (Eccl 12, 12). Il y a suffisamment de livres de doctrine et de morale chrétiennes. Je ne me suis pas senti appelé à en ajouter encore un.

J'ai voulu vous montrer quel est l'enfer de l'emprisonnement au secret dans les geôles communistes. J'ai voulu illustrer pour vous les paroles du *credo* : « Il est descendu aux enfers », pour en souffrir lui-même les angoisses, pour en prendre sur lui les terreurs de même qu'il a assumé les péchés de l'humanité, et pour apporter même là un rayon de la lumière de Dieu.

Chacun doit être cru dans l'art qui lui est propre. Quand il s'agit de la vie spirituelle il faut croire ceux qui la connaissent parfaitement. Sainte Catherine de Gênes a dit de l'enfer : « Quand nous aurons quitté cette vie en état de péché, Dieu nous retirera sa bonté et nous abandonnera à nous-mêmes, et pourtant pas tout à fait, car il veut que sa bonté soit trouvée en tout lieu et non pas sa justice seule. Et si l'on pouvait trouver une créature qui puisse ne pas participer à un certain degré à la bonté divine, cette créature, pourrait-on dire, serait aussi méchante que Dieu est bon », ce qui reviendrait à nier le caractère absolument unique de Dieu.

L'emprisonnement solitaire par les communistes,

avec le souvenir des péchés passés, c'est un coin de l'enfer. Il y a eu des moments où j'ai regardé une tasse d'eau que j'avais dans ma cellule pour me convaincre que je n'étais pas encore en enfer. Je savais qu'en enfer il n'y a pas d'eau.

Mais même aux instants de doute et de désespoir absolus, nous n'étions pas abandonnés totalement à nous-mêmes. Celui qui a promis : « *Je suis avec vous pour toujours* » (Mat 28,20) — (en hébreu il n'a pu dire que *bekoliom*, ce qui veut dire littéralement chaque jour le jour entier) a montré qu'il était fidèle. C'est ce qui nous a permis de tout surmonter.

Il y a des milliers d'autres chrétiens emprisonnés au secret aujourd'hui, en Chine rouge, en Corée du nord, au Vietnam, en Russie, en Albanie, en Roumanie, en Tchécoslovaquie et ainsi de suite. Voulez-vous les assister ? Voulez-vous vous considérer comme responsables de la survie de l'Eglise du silence, dont ils ont été arrachés, pour qu'elle puisse continuer à se développer en leur absence ?

C'est pour vous faire parvenir cet appel que j'ai publié ce livre.

Les demandes de renseignements concernant l'Église du silence et les dons en faveur de son action peuvent être adressés à :

ACTION ÉVANGÉLIQUE POUR L'ÉGLISE DU SILENCE
40, rue du 22-Septembre
F — 92-COURBEVOIE
C. C. P. 10-334 15 Paris

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
1. Les lois injustes de Dieu	17
2. Un chrétien rencontre Gabriel	31
3. La Mère du Seigneur	41
4. Le devoir ne cesse jamais	49
5. Samson en prison	61
6. Sermon à mon âme	71
7. Le Verbe fait chair	79
8. Leçon de catéchisme	87
9. Bâillonné de nouveau	96
10. Blessures visibles	103
11. Binzea	111
12. Les victimes de ma vie	119
13. Ani-Hou	129
14. Malade d'amour	137
15. Le Sabbat le plus complet	145
16. Il n'y a pas de Dieu	155
17. Absurdité de l'amour	163
18. Leçon de la cellule aux rats	171
19. Confiance à mon fils Mihaï	177
20. Sermon aux Églises d'Occident	185
21. Je l'ai fait sourire	193
22. Totalement pur	205
ÉPILOGUE	211

Achévé d'imprimer le 7 avril 1972

Apostolat des Éditions — 91 - ARPAJON

Reg. Ed. n. 516 — Dép. lég. 2^e tr. 1972 - Reg. Imp. n. 479
